CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS
PAR LE
R. P. Michel RIQUET

*

Le chrétien face à la vie

ÉDITIONS SPES — PARIS

Gift of
Michel A. Vallon
In Memory of

EX LIBRIS
MICHEL A. VALLON

LE CHRÉTIEN FACE A LA VIE

DU MÊME AUTEUR

Aux Editions Spes

Sa Majesté la Loi (1925).

Enquête sur les droits du Droit (1927).

Le Joug du Christ (1928).

Civisme du Chrétien de France (1945).

Conférences de Notre-Dame de Paris

Le chrétien face aux ruines (carême 1946). — *Edition définitive en un volume.*

Les chemins de la charité. — (Retraite pascale 1946).

Le chrétien face a l'argent (carême 1947). — *Edition définitive en un volume.*

Se dépouiller pour s'enrichir. — (Retraite pascale 1947).

Pour vivre... aimer. — (Retraite Pascale 1948).

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

PAR LE

R. P. Michel RIQUET

★

LE CHRÉTIEN face à la vie

ÉDITIONS SPES — PARIS

CBPac

BV
1502
R5
106662

Nihil obstat :
Lutetiæ Parisiorum, die 17 *a* Januarii 1948.
M. BITH, s. j.
Provincial de France.

Imprimatur :
Lutetiæ Parisiorum, die 22 *a* Januarii 1948.
† Emmanuel, Cardinal SUHARD,
Archiep. Parisiensis.

REMERCIEMENTS DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL SUHARD AU R. P. RIQUET, PRÉDICATEUR DE NOTRE-DAME

Mon Révérend Père,

La Station quadrégésimale touche à son terme. Le spectacle des foules serrées autour de votre chaire atteste le succès de vos conférences. Nous aimons à souligner l'intérêt croissant qu'elles ont suscité et à reconnaître que vous avez été soutenu dans votre effort par la fidélité d'un auditoire nombreux et attentif. Si, d'autre part, perçant les murs de cette basilique, nos yeux se portent sur les innombrables visages qui se recueillent, chaque dimanche, dans un coin de solitude et de silence pour ne rien perdre des éléments de doctrine que les ondes complaisantes leur

LILLEBOOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

apportent, comment ne pas exalter le magnifique rayonnement de votre parole au cours de ces cinq semaines de Carême.

Notre reconnaissance monte d'abord vers la Providence qui inspire à tant d'âmes inquiètes la disposition de recevoir le message chrétien, et qui les assiste afin qu'elles en découvrent non seulement les richesses d'ordre spirituel, mais encore la valeur humaine et sociale.

Nos remerciements vont ensuite à celui dont le talent se prête — avec une autorité qui s'affirme d'année en année — à la diffusion d'un enseignement sollicité par un public toujours plus avide de s'informer des vérités religieuses. Il nous plaît d'exprimer, à cette heure, au Prédicateur de Notre-Dame, les sentiments que cette assemblée — la visible et l'autre — nourrit à son endroit. Ces sentiments, mon Révérend Père, sont ceux d'une gratitude déférente pour le soin que vous appliquez au choix de vos sujets; pour votre souci de servir à ceux qui vous écoutent l'aliment mesuré à leur capacité spirituelle et propre à apaiser leur faim. Nous n'ignorons pas le mérite de ces vastes synthèses dont les parties doivent s'équilibrer, les développements se proposer de manière à ménager l'attention; où l'orateur introduit, en lieu opportun, les images, les mots choisis : points lumineux chargés d'éclairer les champs d'ombre et de satisfaire à la détente des esprits. Vous avez répondu au désir de vérité qui se fait de plus en plus pressant

dans les âmes. Les idées, comme une marée qui se précipite, épouvantent les intelligences. Y a-t-il encore une issue à cet encerclement de doctrines, de tendances, d'expériences qui menacent notre sécurité? Où s'arrêtera le flot qui peut tout emporter?

Depuis trois ans, vous vous penchez sur nos angoisses et vous vous efforcez de nous montrer le chemin du salut. Votre réussite tient à l'objectivité avec laquelle vous traitez les thèmes de vos Conférences. Votre discours se construit d'après un ordre rigoureux qui permet de remonter des faits aux principes qui s'en dégagent et dont se couronne votre œuvre. On aime à vous suivre, parce que chacun retire de vos paroles l'impression que vous ne séparez pas la vie humble, humaine et matérielle de la vie religieuse. Les deux problèmes se posent à chaque âme et chaque jour. N'est-ce pas une provocation au bon sens que de vouloir les considérer comme des réalités parallèles et inconciliables ? Notre Maître pensait autrement. L'Evangile nous le dit. De remettre à l'honneur ce point de vue si chrétien et si humain : un auditoire toujours plus nombreux, mon Révérend Père, vous en sait gré et vous en félicite.

Chaque époque a ses exigences doctrinales et souhaite qu'on aborde devant elle certains aspects du dogme catholique dont elle est préoccupée. Vous avez devancé des curiosités légitimes. Et nous vous louons d'avoir, cette

année, défini la pensée de l'Eglise en réponse à la question la plus grave, peut-être la plus passionnante, celle de la Vie tout court. Vous avez rempli le programme que vous vous étiez tracé. Nous n'avons pas à redire, après vous, que l'homme est la créature et l'image de Dieu; mais nous voulons vous remercier d'avoir orienté nos réflexions sur les vérités les plus naturelles; et, partant des données de la Biologie, d'avoir relié la vie corporelle à la vie surnaturelle. Le conflit que l'on veut éternel entre la religion et la science se ramène à une juste appréciation des domaines où l'une et l'autre évoluent. Les deux connaissances doivent se rapprocher et concourir au bonheur de l'homme. Vous l'avez affirmé avec un réalisme tempéré dans les termes, et rehaussé par la sagesse et la mesure de l'explication. L'Evangile, qui fonde les conditions de ce bonheur, ne contredit pas aux observations désintéressées des sciences expérimentales. Il les complète et il les dépasse. Il ne décourage pas le savant qui veut s'élever à la compréhension de la nature, mais il lui suggère que sa recherche est vaine s'il entend supprimer le sentiment de l'homme qui croit à une force intérieure, soutien de sa vie, ici-bas, et gage du renouvellement de son être après la mort. Il apporte à l'homme ce « supplément d'âme » dont a parlé un éminent physicien[1] *et auquel nous devons le bienfait, si souvent formulé sur vos*

1. Louis de Broglie.

lèvres, de la douceur, de l'abnégation, du dévouement et de l'amour.

La leçon que nous emportons de vos Conférences, c'est que le chrétien doit aider au progrès humain et pousser sa vie dans tous les genres d'activités fécondes et libératrices. Le chrétien ne l'oubliera pas et, parce qu'il tend à réaliser le bonheur de l'homme complet, il s'évertuera, tout en respectant les droits de la nature, à développer ses facultés intellectuelles, morales et spirituelles.

Il le fera, docile au mot d'ordre — nous dirions volontiers au mot-clé — de vos Conférences : « Aimez-vous les uns les autres. »

Nous souhaitons que ce mot passe d'âme à âme et les mobilise toutes pour le salut du monde. Et nous souvenant que « l'esprit est prompt et que la nature est faible », nous vous invitons, mon Révérend Père, à nous le redire, l'an prochain, dans cette chaire où l'on vous attend.

Puisse l'Esprit de Dieu s'emparer des âmes et les convaincre, à l'heure où tant d'incertitudes nous harcèlent, que le commandement du Christ est le moyen du bonheur et le secret de toute action solide et durable, la seule qui soit chrétienne et vraiment humaine!

Ainsi soit-il.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

ÉVANGILE ET BIOLOGIE

EMINENCE,
MESSIEURS,

Au début de cette nouvelle série des *Conférences de Notre-Dame*, face aux ruines accumulées par une guerre plus mondiale et plus bouleversante que les précédentes, nous avons défini l'attitude du chrétien véritable : aimer, aimer encore, aimer quand même, les hommes, tous les hommes, les plus proches d'abord, nos frères de France, mais, à travers ceux-là, tous les autres, tous créatures de Dieu, tous aimés de Dieu, comme nous-mêmes. Et nous avons rappelé que cet amour, essentiel au christianisme, demandait bien moins d'éprouver quelque émotion, quelque sympathie, que

d'agir, se dévouer, se sacrifier pour le bonheur des autres. Et je vous proposais alors de découvrir, en quelques chapitres de la morale chrétienne, la justification de cette affirmation du Christ, répétée par saint Paul, que toute la loi et les prophètes se résument en ce seul mot : *aimer*.

Voilà pourquoi l'an dernier, face aux problèmes que posent l'acquisition, la possession et l'usage de la richesse symbolisée par l'argent, nous avons considéré que l'attitude chrétienne, la morale chrétienne, ne pouvaient finalement s'inspirer que de l'amour. Un amour qui inclut la justice, à condition qu'on entende par là une constante volonté de rendre à chacun son dû, plutôt que l'obsession de revendiquer *pour soi* le droit absolu et sacré d'user, d'abuser à sa guise des richesses que l'on prétend posséder à l'exclusion de tous autres.

L'homme de l'amour ne veut pas être riche *pour soi tout seul* mais au profit du plus grand nombre, très particulièrement des communautés humaines dont la vie le rend plus étroitement solidaire et responsable : famille, commune, province, nation.

Si quelques-uns se sont étonnés, voire même scandalisés. de thèses familières à tous les Docteurs de l'Eglise, ils ne furent point les plus nombreux et ce m'est un agréable devoir de rendre publiquement hommage à la compréhension généreuse et sympathique de tant de membres éminents du laïcat chrétien : chefs

d'entreprises, ingénieurs, financiers, administrateurs, exploitants agricoles, propriétaires grands ou petits, industriels ou ruraux, aussi bien qu'ouvriers, artisans ou fonctionnaires. Pourquoi taire que d'authentiques représentants du patronat, renouvelant le geste de Zachée, ont tenu à répartir entre le personnel de leur entreprise des bénéfices qu'une réflexion plus attentive ne leur permettait pas de conserver pour eux seuls. Dieu veuille que ces gestes se renouvellent et s'étendent en telle manière que les conflits sociaux se trouvent résolus par un réciproque effort de bonne volonté plutôt que par des contraintes ou des révoltes également nuisibles au relèvement de notre France, donc au bonheur et à la prospérité des Français, bourgeois ou paysans, employeurs ou employés.

Et comment ne pas exprimer à Votre Eminence la filiale gratitude et la respectueuse admiration de celui qu'Elle n'a cessé de soutenir et d'encourager avec une si tranquille ténacité, une si paternelle bienveillance.

Mais l'argent n'est point la seule valeur que la morale chrétienne nous oblige à traiter et utiliser en ajustant notre conduite aux exigences foncières d'un large amour des hommes en Dieu et de Dieu dans les hommes.

Si âpre que se manifeste dans l'homme la passion du gain, la cupidité de l'argent, un désir les dépasse : celui de *vivre!* Ce mineur crispé sur le marteau-piqueur pour accroître

son rendement; ce paysan acharné au labour jusqu'à la dernière clarté du jour et, parfois, au delà; ce fraiseur, ce soudeur, ce tourneur, accélérant le rythme de leurs gestes taylorisés; cet ingénieur en quête du procédé plus rapide et plus efficace, plus économe d'énergie et de matière; ce financier, ce commerçant à l'affût de l'affaire qui va les rendre riches, que cherchent-ils? — Gagner davantage sans doute, mais pour vivre mieux. Et ce tuberculeux qui s'applique à respecter le règlement et le régime de sa cure; cet hépatique assidu à sacrifier ses goûts, à bouleverser ses habitudes pour subir avec une étonnante résignation les rites sévères et les disciplines minutieuses d'une saison thermale; et cet autre qui affronte les aléas et les affres d'une redoutable intervention chirurgicale, que veulent-ils? Vivre, vivre encore, vivre quand même.

Pour vivre, revivre, survivre, on donnera tout son or, tout ce qu'on *a*, on se privera d'un bras, d'une jambe, d'un œil, on ira même jusqu'à sacrifier la vie des autres, à prostituer son âme et vendre son honneur. « Mieux vaut, dira-t-on, un chien vivant qu'un lion mort. » (*Ecclésiaste*, 9, 4.)

Sans pouvoir dire au juste ce qu'elle est, sans réussir à la bien définir, nous savons tout ce qu'évoque à notre pensée, à notre cœur, à nos sens, la plénitude de ces mots : *Vivre — la Vie* — : une chaleur, une douceur, une lumière, une longue aspiration, une ivresse,

l'extase d'un corps pâmé sur la plage, après la plongée dans un océan d'eau, de ciel et de soleil; l'effort triomphant du premier de cordée se hissant au sommet du pic vertigineux; l'exaltation de l'artiste, du savant, du penseur qui ont trouvé, enfin, ce qu'à tâtons, depuis des mois, ils cherchaient; le recueillement puissant et calme d'une âme qui découvre Dieu. C'est à tout cela que l'homme pense quand on lui parle de vivre.

Comme nous avons, l'an dernier, esquissé une morale de l'argent qui fût une morale d'amour, nous tâcherons cette année d'apprendre comment l'amour, la charité doivent inspirer notre attitude *face à la Vie.*

Face à cette force de croissance et d'action qui constitue notre propre vie : et par là, nous envisagerons l'attitude du chrétien devant le problème de son hygiène et de sa santé.

Face à la vie que nous avons le privilège étrange de pouvoir semer et communiquer : et par là, nous définirons l'attitude chrétienne devant le problème sexuel, le mariage et l'eugénisme.

Face à la vie des autres, et ce sera l'occasion de méditer toute la portée du précepte biblique : « Tu ne tueras pas — *non occides.* »

Enfin, nous rappelant que notre vie terrestre aboutit à la mort, nous tâcherons de discerner comment l'amour permet au chrétien

d'affronter cet inévitable événement sans crainte d'y perdre le meilleur de sa vie.

Mais avant d'aborder ces quatre thèmes, objets des quatre dernières conférences, je voudrais, pour les mieux comprendre et les mieux préciser, confronter aujourd'hui deux méthodes, deux sources de connaissances qui prétendent également nous renseigner sur la Vie et nous fournir des règles sûres pour en user heureusement : « *l'Evangile et la Biologie* ».

Ensuite, dimanche prochain, nous verrons, à la clarté de ces deux sources, si la vie est matière ou esprit.

Daigne la Vierge qui, dans cette cathédrale, préside et sourit, depuis près de mille ans, aux misères et aux joies de tant de vies humaines, nous inspirer, nous guider, nous entraîner dans le chemin qui conduit à la vie; à la vraie, celle qui ne finit pas :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. — Ainsi soit-il! »

*
**

L'essor biologique.

Face aux problèmes de la vie, le chrétien d'aujourd'hui ne peut s'empêcher de compa-

rer les indications et les enseignements si divers, mais point nécessairement contradictoires, de la Biologie, d'une part, de l'Evangile, d'autre part. Quelle valeur attacher à l'une et à l'autre pour la conduite de *sa* vie, comment les concilier et les utiliser, voilà ce qu'aujourd'hui nous examinerons avec un parti pris d'objectivité et de bienveillance à l'égard de tous les chercheurs, de tous les savants de bonne volonté. D'abord, considérons la *Biologie*, ses conquêtes, ses méthodes, ses perspectives. Ensuite nous comparerons ses données à celles de l'Evangile.

Incontestablement, les sciences de la vie, biologie, physiologie, génétique, ont réalisé dans ces dernières années des progrès si rapides et considérables; les meilleurs artisans de cette réussite ont si bien su les rendre accessibles et compréhensibles à tous, que l'homme moyen, aujourd'hui, connaît les mécanismes de son corps et les étapes de sa genèse plus exactement que les hardis pionniers de la Renaissance, Léonard de Vinci, Vesale ou Fracastore.

Pendant deux mille ans, d'Aristote (384-222 av. J.-C.) à Buffon (1707-1788), les naturalistes, comme on disait naguère, ont certes accumulé des matériaux de valeur, observé, noté, décrit, disséqué et dessiné avec talent, comparé avec ingéniosité, classé et ordonné avec une belle logique; mais les plus ingénieux, les plus audacieux d'entre eux demeu-

rent encore loin de cette vue synthétique de la vie, de son histoire, des conditions et des formes de son développement aujourd'hui familière au jeune bachelier comme à l'assidu des cours du soir.

En regard de ces deux mille années de lents progrès, de tâtonnements inégalement heureux, de recherches méritoires mais souvent infructueuses, de conjectures parfois fantaisistes, de découvertes géniales mais fragmentaires et incohérentes, d'essais remarquables mais inachevés, il n'a pas fallu deux cents ans pour aboutir à la puissante synthèse de la biologie contemporaine[1].

A chacun, elle présente à la fois le film de ses origines lointaines et celui de sa genèse individuelle, toutes les étapes que la vie a dû franchir à travers des millénaires pour aboutir à l'homme et celles que parcourt chaque être humain d'un bout à l'autre de son existence : cette vésicule de gelée transparente qui prolifère comme une éponge, devient une espèce de ver, un poisson en puissance avec des ouïes et finalement un homme qui va croître, crier, respirer, se nourrir, parler, aimer, adorer, souffrir et, après des années de luttes, de joies et de tristesses, retourner à son limon originel.

Tous les moments de ce processus qui engendre l'homme se trouvent maintenant parfaitement définis; on connaît presque tout ce qui les conditionne, et, déjà, de hardis biologistes envisagent la possibilité d'intervenir

efficacement dans les mécanismes de notre genèse et de notre hérédité pour éliminer les facteurs de dégénérescence et, qui sait? obtenir un jour un type d'homme libéré de tout ce qui nous rend maladroits, malportants, malheureux.

Plongeant son regard dans le germe même de l'être vivant, dans l'écheveau complexe et minuscule des *chromosomes*, notre biologiste y discerne, en effet, la racine des caractères apparemment distinctifs de l'individu. Usant alors du clavier magique des radiations et des agents chimiques, il se donne le plaisir de varier la couleur, la taille, la forme des yeux, des ailes, du pelage de bestioles les plus diverses : petite mouche du vinaigre ou souris valseuse du Japon. Poussant plus avant, il surprend dans l'animal déjà évolué le pouvoir régulateur des sécrétions hormonales, et soit qu'il excite, soit qu'il atrophie ces glandes endocrines, il modifie étonnamment l'allure, les réactions, le comportement de la bête ou même de l'homme. A la manière des enchanteurs de nos contes de fées, il donne à l'humble pondeuse de la basse-cour la crête, les ergots, le claironnement du coq, tandis que ce dernier va se comporter en paisible couveuse. Armé, non plus comme Jacob d'une branche de coudrier, mais d'une seringue et de quelques ampoules, le pâtre de Sibérie doublera la fécondité de ses brebis en leur donnant le pouvoir fréquent d'engendrer des jumeaux, tandis qu'un autre transformera ses génisses en fruc-

tueuses laitières sans qu'elles aient jamais subi le contact du mâle, ni porté aucune progéniture[2].

Avec ces données, un romancier biologiste imaginera un monde où l'on fabriquerait les hommes selon toutes les règles de l'art, sans père ni mère, dans un bocal parfaitement conditionné et, moyennant un savant dosage des extraits, sécrétions, vaccins appropriés, prédestinés à remplir avec le maximum de rendement et de stabilité une fonction sociale déterminée[3].

Il est vrai que le rêve biologique auquel je fais allusion n'est encore qu'un roman, bien plus il veut être une satire subtilement ironique d'un monde façonné par un dirigisme qui s'inspirerait des hypothèses et des théories biologiques les plus audacieuses. Connaissant, par une expérience déjà prolongée, les effets du *dirigisme* dans le domaine de la production industrielle et agricole, je vous laisse imaginer quels beaux résultats obtiendraient, dans la production artificielle d'hommes nouveaux, les routines et les lenteurs bureaucratiques, l'arbitraire, les intérêts particuliers et les passions partisanes qui, trop souvent, inspirent les résolutions politiques. Il faut dire surtout que les résultats les plus sensationnels obtenus jusqu'ici dans les laboratoires biologiques concernent des organismes généralement plus rudimentaires que le nôtre ou ne portent que sur des caractères secondaires et superficiels.

L'homme réel et vivant, avec ses 48 *chromosomes*, est autrement complexe que la petite mouche du vinaigre, la *drosophyla mélanogastère*, qui n'en compte que huit. Et parce qu'on aura modifié la couleur et la forme des yeux de celle-ci, augmenté la production laitière ou le poids en viande d'une race bovine, il ne s'ensuit pas qu'avec de semblables procédés on puisse accroître l'intelligence et la vertu des hommes futurs, ni, surtout, leur bonheur profond.

Loin de moi de méconnaître ou sous-estimer les conquêtes récentes de la biologie et de la médecine. Nous savons quels bienfaits l'humanité retire des découvertes d'un Pasteur, de l'invention si récente et déjà universellement appliquée des *sulfamides* et de la *pénicilline*, comme de la connaissance progressive des régulations hormonales et du rôle majeur des *vitamines*. Mais les vrais savants savent mieux que le grand public, les limites, les lacunes, les incertitudes des sciences même les plus avancées. L'un d'eux et non des moindres n'a pas craint d'écrire : « C'est une chimère de prendre l'eugénisme comme base d'une législation. Elle doit se borner à s'efforcer d'éclairer les foules sur les données de l'hérédité et de modifier progressivement la mentalité sur cette base. Le mariage ne peut être fondé principalement sur des questions d'élevage[4]. »

Nous ne sommes pas, nous ne voulons pas être un animal de troupeau qu'on reproduit

et qu'on élève par les méthodes et le régime des haras. C'est la biologie elle-même qui nous en dissuade.

En effet, c'est elle qui nous apprend qu'il y a une limite dans l'amélioration des structures anatomiques et des mécanismes physiologiques; qu'au delà du progrès organique individuel il y en a un autre qui se fait d'abord par l'agrégation des individus dans une vie communautaire, comme dans la termitière, puis par l'épanouissement de l'esprit tel qu'il apparaît dans l'homme.

***

Emergence de l'esprit.

Depuis des millénaires, la structure physique de l'homme n'a pas évolué. Aujourd'hui encore on retrouve en Dordogne des hommes identiques par la stature, la forme et la dimension du crâne au type de Cro Magnon tel que le font connaître des squelettes vieux d'environ vingt mille ans. Même par son caractère et son tempérament, le Français d'aujourd'hui se retrouve étonnamment semblable au portrait que César ou Strabon dessinaient de nos ancêtres Gaulois.

Ce qui a changé, évolué, progressé, ce sont

les techniques et les arts du bâtiment, de la culture, du vêtement, de l'ameublement, la médecine et la pharmacie, la connaissance des phénomènes et l'art de les utiliser et, particulièrement, l'organisation sociale de la vie humaine. Le cœur de l'homme ne change guère, son corps demeure le même, mais son esprit transforme le monde qui l'entoure, voilà le fait irrécusable. Ce n'est donc pas sur le plan de la sélection biologique des espèces telle que l'imaginait Darwin que l'homme a progressé depuis des millénaires. Tandis que les abeilles, les fourmis, les castors demeurent fixés, enlisés dans leurs routines admirablement adaptées aux besoins élémentaires de la ruche ou de la fourmilière, l'homme ne cesse de transformer et renouveler ses méthodes, démolit et rebâtit autrement, avec de nouveaux procédés, de nouveaux matériaux. Par cette puissance de continuelle innovation, il dépasse infiniment tous les autres vivants[5].

Ce n'est donc pas en modifiant le squelette ou les muscles de l'homme, mais en développant ses facultés intellectuelles, morales et spirituelles qu'on obtiendra un progrès vraiment humain, mais nous savons bien, et nous en reparlerons la prochaine fois, que, dans ce domaine, le milieu, l'éducation, l'exemple, la persuasion agissent beaucoup plus que les facteurs strictement héréditaires. Même dans un corps débile ou difforme, même aveugle, sourd et muet, comme Helen Keller ou Marie Heurtin, l'être humain peut, par sa pensée et par

sa volonté, réaliser supérieurement sa destinée de personne intelligente et libre.

Le physiologique n'est donc pas tout; nous verrons dimanche prochain qu'il *conditionne*, pour une part seulement, l'activité, même spirituelle, de l'homme, mais celle-ci à son tour influe puissamment sur les réactions physico-chimiques de notre organisme.

Si loin que la biologie pénètre dans la connaissance de notre structure et de nos mécanismes, elle n'atteindra jamais qu'une face de la réalité humaine, celle qu'elle peut observer du dehors, en surface, par les méthodes et les instruments d'une science construite essentiellement par l'observation, la mesure, le formalisme mathématique. Mais c'est un postulat inadmissible de décider *a priori* qu'il n'y a de réel que ce qui peut se discerner à l'œil, à la loupe, au microscope, même électronique, ou faire l'objet d'une mesure.

L'homme qui observe, mesure, calcule, prévoit ou provoque le retour de l'événement scientifiquement étudié sait bien que tout ce qu'il observe à l'extérieur de lui-même n'est pas tout lui-même. Face à l'objet, il y a le sujet qui regarde, qui pense, qui construit, qui rêve, qui agit et qui aime. Cela nous en faisons l'expérience savoureuse et vécue. Personne ne peut nous l'apprendre, les mots empruntés par les autres pour nous faire connaître et comprendre leurs états d'âme, les joies et les cha-

grins éprouvés n'ont précisément de sens et de valeur pour nous que dans la mesure où nous avons connu des émotions, des états semblables à ceux de l'autre.

Le biologiste lui-même projette sur les êtres qu'il observe mille souvenirs personnels associés à une attitude identique ou plus ou moins semblable à celles qu'ils lui présentent. Vide de toute expérience personnelle, de tout souvenir vécu, notre savant se limiterait à une description creuse et sèche des comportements qu'il perçoit, mais, instinctivement, il les compare à d'autres et surtout aux siens; il y introduit le désir, l'émotion, le plaisir, la fatigue ou le dégoût éprouvés par lui-même dans une pareille situation.

Sans doute, on peut, sans faire intervenir aucun souvenir personnel, suivre et noter le comportement des électrons, de l'atome d'azote sous un bombardement de protons; on peut décrire sans trace d'émotion le circuit des planètes dans l'orbite du soleil, mais à travers l'animal vivant et palpitant, à travers l'homme observé, chacun épie et surprend les pulsations de sa propre vie.

A plus forte raison, quand il s'agit de l'expérience la plus intime de l'homme, celle de son bonheur, doit-on préférer les données les plus intérieures, les plus personnellement vécues à celles d'observateurs étrangers à soi-même ou, du moins, ne les accepter qu'après confrontation avec les siennes propres.

*
**

Biologie et Bonheur.

L'équilibre heureux de notre vie dans un progressif épanouissement de nos facultés, voilà pour chaque homme la preuve expérimentale de la vérité, de la bienfaisance des règles de conduite que nous adoptons en conformité avec nos raisons de vivre. La plus subtile dialectique demeure impuissante à persuader d'erreur un homme vraiment, profondément heureux et qui connaît les raisons de son bonheur. Vous pourrez, par la violence, faire de lui un martyr, vous n'en ferez pas un malheureux. Fidèle à ce qui a fait, jusque-là, son bonheur, sa fierté, il mourra sous les coups ou dans les flammes d'un bûcher avec l'allégresse triomphante des chrétiens de Lyon ou en criant avec Jeanne d'Arc : « Non, mes voix ne m'ont pas trompé. »

La seule démonstration qu'il puisse comprendre, admettre, accepter, ce sera celle qui, tenant compte de la réalité de son bonheur, le lui expliquera en lui fournissant de nouvelles raisons, de plus sûrs moyens de le conserver et, si possible, de l'élargir jusqu'aux cieux.

L'homme le plus simple, le plus rustique, peut ignorer tout de la science moderne, du système du monde qu'enseignent les philoso-

phes, mais il sait mieux que tout autre que lui, s'il vit heureux, content, apaisé. Du dehors, vous pouvez faire le bilan de tout ce qui lui manque pour connaître les mêmes satisfactions, les mêmes plaisirs que vous, mais cela ne change rien au bonheur dont il poursuit l'expérience. Un homme parlait de la pauvreté de la Sologne et de tout ce qui pouvait manquer de confort, d'aisance, de facilités de vie à ses habitants. Un Sologniot lui répondit : « Cela n'empêche pas Raboliot d'être heureux : rien ne lui manque de ce qui suffit à son bonheur. »

Rien ne peut suppléer ni contredire valablement l'expérience vécue par chaque homme de son bonheur ou de son malheur.

Le vrai chrétien est heureux, et quand il ne l'est pas il sait pourquoi et à quelles conditions il pourra retrouver le bonheur perdu. C'est un fait. — Aucune argutie, aucune théorie biologique ou scientifique ne peut y contredire. On ne force pas les gens à être heureux, on ne guérit pas un désespéré avec des comprimés. On peut endormir son mal, on peut, parfois, le supprimer, le rendre moins malheureux, mais le bonheur ne se distribue pas en capsules ou en injections.

Le bonheur est un fait de conscience, il n'y a pas de bonheur inconscient; on peut être un malade qui s'ignore, impossible d'être heureux ou malheureux sans le savoir. Il y a, dans le bonheur, conscience d'une plénitude, d'un

équilibre entre le désir et sa satisfaction, entre la tendance et son accomplissement. Tant que subsiste la conscience d'un *déficit*, d'un inachèvement, on ne peut se sentir pleinement heureux.

Impossible de le savoir sans éprouver l'imperfection du bonheur déjà goûté.

Mais peut-on persuader l'homme qu'il a tort de chercher un bonheur au delà des satisfactions qui assouvissent l'animal? — Dès lors qu'il a fait l'expérience de leur insuffisance, rien ne pourra le convaincre d'ajuster son bonheur à l'apaisement purement physique de sa faim, de sa soif, de ces appétits et de ces envies qui font bondir les bêtes.

Et c'est ici qu'intervient l'Evangile. Il nous parle de notre bonheur, il en formule les conditions spirituelles. Il ne vient pas contredire les observations objectives et impartiales des sciences expérimentales, mais seulement les compléter en les dépassant, dans un domaine inaccessible aux instruments qui fouillent les profondeurs du ciel étoilé comme à ceux qui pénètrent les secrets de l'atome. Mais notre conscience et notre cœur savent de quoi il s'agit. La parole du Christ éveille en eux des aspirations, des clartés, des certitudes d'un autre ordre que celles du laboratoire, mais dont chacun éprouve la vérité en les vivant lui-même, par lui-même. Avec son vigoureux bon sens, l'illustre Pasteur n'a pas craint d'affirmer un jour, en séance plénière de l'Acadé-

mie de médecine, ce double aspect du réel, celui qu'observe la science positive et celui que nous découvrons nous-mêmes en nous-mêmes :

« En chacun de nous, il y a deux hommes : le savant qui a fait table rase, qui, par l'observation, l'expérimentation et le raisonnement, veut s'élever à la connaissance de la nature, et puis l'homme de sentiment, l'homme qui pleure ses enfants, qui ne peut, hélas! prouver qu'il les reverra, mais qui le croit et l'espère, qui ne veut pas mourir comme meurt un vibrion, qui se dit que la force qui est en lui se transformera. Les deux domaines sont distincts et malheur à celui qui veut les faire empiéter l'un sur l'autre, dans l'état si imparfait des connaissances humaines[6]. »

A quoi il ajoutait :

« La raison n'est pas tout; il y a le sentiment; et c'est ce qui fera éternellement la force des convictions de l'homme de foi. »

Pascal disait : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Ce qui ne veut pas dire qu'on doive considérer la foi comme un sentiment aveugle en contradiction avec la science ou la raison, mais seulement que toute la connaissance humaine ne se limite pas au domaine restreint du rationalisme mathématique[7].

*
**

Evangile et biologie.

Avant comme après Pasteur, nombre de savants, et non des moindres, ont cru l'accord possible entre la science et la foi, la recherche et la religion. Peut-être notre temps marquera-t-il un progrès en montrant qu'il n'y a pas deux domaines juxtaposés, mais une seule réalité considérée sous deux aspects distincts, de points de vue différents, par des méthodes différentes.

Entre la vie telle que la science la découvre par l'observation de ses phénomènes et la vie telle que nous la connaissons en la *vivant* nous-mêmes, par nous-mêmes, il y a continuité, mais ce n'est pas la même face qu'on regarde ni avec les mêmes organes. Ici la conscience réflexive, là les yeux et le microscope. Ces deux connaissances de notre vivante réalité devront bien se rejoindre en une synthèse intégrale, mais la première condition c'est qu'elles se reconnaissent mutuellement une valeur.

Le moyen âge avait connu et réalisé l'alliance, la synthèse de la science et de la foi, de l'observation objective des phénomènes et de la révélation. Un Albert le Grand, un Thomas d'Aquin, un Roger Bacon n'éprouvaient nul malaise à recueillir l'immense florilège

d'un rationaliste païen tel qu'Aristote et à l'assimiler dans une vigoureuse construction où Dieu, le Christ et l'âme humaine avaient leur place, comme dans la cathédrale tous les corps de métier, toutes les techniques s'unissaient pour l'édification d'une merveille d'architecture et de sculpture à la gloire de Dieu.

Bien des causes ont provoqué le divorce, intervenu depuis, entre la science et la foi, le scientisme et la religion. Il serait trop simple et vraiment injuste d'en attribuer l'entière responsabilité soit au dualisme géométrique inauguré par Descartes entre la matière et l'esprit, soit au tribunal de l'Inquisition qui condamna Galilée. Qu'il nous suffise aujourd'hui de rappeler que cette malencontreuse sentence, justifiée par des considérations qui échappent totalement à la plupart de ceux qui en parlent aujourd'hui, n'eut jamais le sens, ni l'autorité d'une définition dogmatique et que, pour le présent, le Concile du Vatican a clairement et définitivement fixé l'attitude de l'Eglise vis-à-vis des sciences d'observation.

« Tant s'en faut que l'Eglise s'oppose à la culture des techniques et disciplines humaines que, de maintes manières, elle la soutient et l'encourage. Elle n'ignore ni ne méprise, en effet, les avantages qui en découlent pour la vie des hommes; bien plus, elle professe que de même qu'elles viennent de Dieu, Seigneur des Sciences, ainsi, pourvu qu'on en use correctement, ces disciplines, avec l'appui de sa grâce, mènent à Dieu. L'Eglise

n'interdit certes pas à ces sciences d'employer, chacune dans son domaine, ses propres principes et sa propre méthode; mais en leur reconnaissant cette juste liberté elle prend soigneusement garde à ce que par hostilité à la divine doctrine ces sciences n'introduisent des erreurs dans leurs systèmes ou que, sortant de leur domaine, elles n'envahissent et bouleversent celui de la foi[8]. »

N'est-ce pas, en termes plus exacts et théologiques, ce que Pasteur esquissait à gros traits :

« Prétendre introduire la religion dans la science est d'un esprit faux, plus faux encore est l'esprit de celui qui prétend introduire la science dans la religion, parce qu'il est tenu à un plus grand respect de la méthode scientifique. »

Claude Bernard ne raisonnait pas autrement :

« Il y a dans un phénomène vital, comme dans tout autre phénomène naturel, deux ordres de causes : d'abord une cause première créatrice, législative et directrice de la vie, et inaccessible à nos connaissances, — (nous dirions : aux investigations de la science expérimentale) — ensuite une cause prochaine ou exécutive du phénomène vital qui toujours est de nature physico-chimique et tombe dans le domaine de l'expérimentateur[9]. »

Dans le domaine de l'expérimentation, *dès*

lors que la vie et la dignité d'une personne humaine ne sont pas en jeu, l'Eglise laisse à la science la juste liberté « d'employer ses propres principes et ses propres méthodes », aujourd'hui les principes et les méthodes de la physique mathématique.

A la science de reconnaître que les principes et les méthodes de la physique mathématique n'atteignent pas tous les aspects du réel, puisque, par définition, la physique mathématique n'atteint que l'aspect observable et mesurable du réel. Or nous savons bien que toute une part de nous-mêmes échappe à l'observation externe et à la mesure et que, par ailleurs, aucune théorie scientifiquement fondée sur la seule observation positive n'a pu, ni ne pourra donner une explication totale, totalement satisfaisante, des origines et de la fin de cet univers où plongent notre conscience et notre liberté[10].

Par son objet, par ses méthodes, la biologie se limite et doit scientifiquement se limiter à l'observable, donc à ce qui demeure dans le domaine de la matière et du perceptible aux sens, soit directement, soit par les instruments d'observation et de détection. Dans ce domaine, elle est toujours souverainement compétente, comme l'Etat dans sa sphère politique temporelle. Mais notre conscience, notre raison, notre foi cherchent et trouvent des certitudes, des joies, des progrès, un bonheur véritable dans la connaissance d'un au-delà des sens.

C'est ce qu'avait déjà noté saint Thomas d'Aquin :

« Toute la perspective des sciences d'observation ne peut s'étendre au delà de ce que peut atteindre la connaissance des réalités sensibles. Dans cette connaissance des réalités sensibles ne peut consister la suprême béatitude de l'homme qui se confond avec son ultime perfection : rien ne peut, en effet, trouver sa perfection en ce qui lui est inférieur. La perfection suprême de l'intelligence humaine ne peut se réaliser que *dans* et *par* une réalité qui la dépasse et la domine[11]. »

Cette réalité qui nous dépasse et nous domine, quel savant n'en a le pressentiment lorsqu'il contemple l'infini des étoiles et des galaxies ou celui des atomes innombrables dont chacun révèle la complexité d'un système planétaire. Plus loin il pousse l'analyse de la matière ou de la vie, plus il sent le besoin de reconnaître la nécessité d'un lien vivant, d'un dynamisme organisateur, d'une finalité interne et agissante, d'un amour qui crée, harmonise et soulève la matière. Cette pensée, loin d'entraver, stimule le vrai savant. Née de sa recherche même, elle l'encourage, car il comprend que si l'intelligence humaine découvre dans la multitude des phénomènes des cheminements et des liens intelligibles, c'est que le monde est l'œuvre d'une pensée plus haute, plus vaste, plus profonde mais en continuité avec la nôtre.

Par ailleurs, il sait bien que la science n'a jamais suffit à faire le bonheur de l'homme. Pendant des millénaires, elle fut si rudimentaire et, dans les siècles historiques, si souvent réservée à l'avantage d'une petite élite de privilégiés! Celle de notre temps, qu'a-t-elle fait de ses plus merveilleuses découvertes : l'avion, le radar, la désintégration de l'atome? — L'instrument de massacres et de ruines aux dimensions planétaires. Et l'eugénisme, le culte biologique de la race, cet élevage massif d'un peuple d'athlètes, ces stades, ces piscines, ces instituts d'hygiène, à quoi ont-ils abouti? Un monceau de cadavres sur un champ de décombres. La science, nous le savons, peut servir à rendre la vie humaine moins misérable, moins esclave des forces cosmiques, moins exposée à leurs brusques déchaînements. Elle la protège de la foudre, des inondations, de la peste et de la famine. Mais elle peut, aussi bien, nous l'avons rappelé, servir aux plus effroyables destructions, à des hécatombes hallucinantes. Elle peut créer des monstres et mettre en leurs mains les engins les plus malfaisants.

Reprenant une pensée d'un philosophe contemporain, un prince de la science, particulièrement qualifié par ses travaux sur la mécanique nouvelle, écrivait à propos de la bombe atomique :

« En face des dangers que les progrès de la science peuvent, s'ils sont employés pour

le mal, lui faire courir, l'homme a besoin d'un « supplément d'âme » et il doit s'efforcer de l'acquérir promptement avant qu'il ne soit trop tard[12]. »

Un supplément d'âme, n'est-ce pas très exactement ce que nous apporte et nous offre le Christ ? Son message ne contient aucune recette pour transformer la matière et désintégrer l'atome, pas davantage le secret d'organiser la production et d'aménager confortablement l'univers. Il s'adresse à nos âmes et parle à nos cœurs. Il leur apprend le bienfait de la douceur, de l'humilité, de l'abnégation, du dévouement et de l'amour. Il lui révèle qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Il enseigne le moyen d'acquérir, dès ici-bas, la paix intérieure, la joie parfaite dans la connaissance et l'amour d'un Dieu paternel et accessible à ceux qui le cherchent humblement et filialement. Mais en même temps qu'il formule des exigences, il donne l'exemple de leur accomplissement jusque dans l'héroïsme du calvaire et par là, comme par cette grâce intime promise et donnée aux hommes de bonne volonté, il confère à notre trop humaine faiblesse le pouvoir surnaturel de se dépasser par des actes gratuits de surhumaine générosité.

En quoi cela pourrait-il contrarier la recherche scientifique, je vous le demande? — Au nom de quelle théorie, de quelle hypothèse prétendue scientifique contesterez-vous au Christ le droit de nous dire : « Mon comman-

dement, c'est que, comme je vous ai aimés, ainsi vous vous aimiez les uns les autres »? Par quelle expérience démontrerez-vous qu'il s'abuse et nous abuse en nous apprenant à prier :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel! »

Un Claude Bernard vous dira que la science expérimentale ne connaît et ne peut connaître que des causes secondes, les conditions immédiates d'un phénomène. La cause première échappe à ses méthodes d'investigation. Au nom de quoi la nierait-elle?

Le chrétien ne dédaigne pas la science des causes secondes, elle lui révèle d'abord quelque chose des grandeurs de la cause première et puis, par elle, son amour des hommes sera plus efficace, plus capable de soigner et guérir ceux qui souffrent; nourrir les affamés et vêtir ceux qui sont nus. Mais il a besoin aussi de savoir d'où vient, où va sa vie, quelle est la destinée finale de cet univers qui apparaît de plus en plus un immense prolongement de nos âmes, un corps animé par l'humanité tout entière. Là-dessus la science ne propose que de vagues hypothèses. Et cela ne suffit pas à fonder une morale, à donner le courage de vivre, surtout de vivre en dépassant les objectifs limités de l'égoïsme animal. Le Christ, au contraire, se présente comme le chef mystique

de l'humanité, à la fois type parfait, inégalé de ce que nous avons à devenir et lien vivant de toutes les âmes anxieuses de survivre et qui savent qu'elles le pourront seulement en s'unissant à Lui toutes ensemble. Cette concentration, cette cohésion des esprits dans une universelle fraternité à quoi notre monde aspire douloureusement, tout l'Evangile nous y appelle. Avant de le rejeter, prenez garde qu'il est peut-être pour notre humanité, pour notre monde miné par de redoutables explosifs, comme pour chacun d'entre nous, la dernière chance.

Ainsi soit-il.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Cf. Pr Rémy Collin, *Panorama de la Biologie*, Paris, 1945. — Pr Maurice Caullery, *Les Etapes de la Biologie*, Paris, 1941.

2. Cf. Jean Rostand, *L'Avenir de la Biologie*, Bruxelles, 1946, spécialement p. 1.235. — Rémy Collin, *Les Hormones*, Paris, 1938. — Emile Guyénot, *Les Problèmes de la Vie*, Genève, 1946.

3. Aldous Huxley, *The brave new World*, traduction française : *Le meilleur des mondes*, Paris, 1933.

4. Maurice Caullery, in Rapport du Pr H. Vignes, *Congrès Anthropologique de Prague* 1924. (Paris, 1926.) — p. 467. Tout le rapport est à lire.

5. Cf. Julian Huxley, *Essais d'un Biologiste*. Trad. française, Paris, 1946, pp. 35 à 70 et Charles Nicolle, *La Nature*, Paris.

6. Pasteur, *Séances de l'Académie de médecine du 9 mars* 1875, in Œuvres complètes, t. VI, pp. 52-58.

7. S. E. le Cardinal Liénart, *Le Chrétien devant les progrès de la Science*, in Etudes, décembre 1947. — Mgr Bruno de Solages, *La pensée chrétienne face à l'évolution*, in Bulletin de Littérature Ecclésiastique, Toulouse, octobre-décembre 1947, *C. III*, Sq.

8. *Concile du Vatican*, Sessio III, 24 avril 1870, c. 4. — Denzinger, Bannwart, *Enchiridion*, 1928, n° 1.799.

9. Claude Bernard, *La Science expérimentale*, Paris, 1878, p. 53.

10. Cf. Lecomte du Nouy, *L'homme devant la Science,* Paris, 1939, et *Human destiny,* N.-Y., 1947. — Lucien Cuénot, *Invention et finalité en Biologie,* Paris, 1941. — Ernest Huant, *Des Fissures du déterminisme à l'émergence des Finalités,* Paris, 1946.

11. Scti Thomae, *Summa* I-II, q. 3, a. 1.

12. Louis de Broglie, *Physique et Microphysique,* Paris, 1947, p. 361.

N.-B. — Les auteurs cités ne sont pas tous d'une parfaite orthodoxie théologique mais d'incontestables savants qui, sur les points indiqués, justifient, par leurs observations et leurs témoignages, les thèses soutenues par ces Conférences. On y ajoutera avec profit le livre du Dr Raoult, *Réflexions d'un vieux médecin sur la vie,* Paris, 1948.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA MATIÈRE A L'ESPRIT

EMINENCE,
MESSIEURS,

D'une part : un message vieux d'environ deux mille ans; de l'autre : les conclusions et les hypothèses d'une science dont les formules se précisent et se renouvellent presque chaque jour, telles sont les deux composantes de la synthèse que doit réussir aujourd'hui le chrétien face aux problèmes de la Vie.

Le message — l'Evangile — lui apporte la parole de Dieu même. La Biologie, — elle, — se construit par l'effort des hommes, à partir de l'observation; de la mesure, de l'expérimentation des phénomènes, par des méthodes

rigoureusement précises, ennemies de toute intrusion du sentiment, de la croyance, voire de la métaphysique. C'est du moins ce qu'on nous assure. Car lorsqu'un biologiste abandonne le microscope ou l'éprouvette pour reconstituer dans le passé la genèse d'une espèce, celle de l'homme ou celle du singe, il ne manque pas de mettre en jeu son imagination et devient, comme on l'a dit du géologue : un prophète du passé. N'en déplaise à leurs admirateurs que je respecte, on ne peut lire certaines pages de Darwin, comme de Karl Marx, sans y trouver l'allure et le souffle des prophètes. La différence, c'est qu'Isaïe ou Ezéchiel savaient qu'ils prophétisaient tandis que d'autres voudraient qu'on regarde les conjectures prophétiques de certains savants comme l'expression définitive d'une science si le monde a commencé comme l'imagine tel voyant de la paléontologie.

L'Evangile c'est le message du Christ. Ce message nous propose une certaine conception de la vie, un code moral dont nous avons déjà dit qu'il se résume en un seul mot : aimer. Il ne s'impose pas au nom de la science d'autrefois, tellement démodée à présent, ni de celle d'aujourd'hui que dépassera certainement celle de demain; grâce à quoi un de mes illustres prédécesseurs a pu parler ici de l'éternelle actualité de l'Evangile.

Tandis que la science utilise nécessairement un langage technique, — aujourd'hui celui de

la physique mathématique — l'Evangile parle aux hommes de toujours le langage des simples. L'homme d'aujourd'hui reste perplexe devant les vers de Pythagore et les aphorismes d'Hippocrate, mais il goûte encore la parabole du semeur, de l'enfant prodigue, du bon Samaritain. Elles parlent à son cœur, mais la réflexion de sa raison n'y trouve pas à contredire.

Le biologiste écrit d'abord pour les spécialistes de son temps, Jésus parle pour la masse des hommes de tous les siècles. Il ne leur apporte pas la solution technique des problèmes particuliers à leur pays ou à leur époque, mais seulement le secret de la paix, de la joie dans leur rapport avec Dieu et leur prochain. Or cela ne change pas: vis-à-vis de Dieu comme vis-à-vis de ses semblables l'homme demeure toujours le même, rétréci et malheureux par le repliement égoïste sur soi-même, épanoui et transfiguré par l'amour qui le jette hors de soi.

De la vérité, de l'efficace bienfaisance de l'attitude évangélique chacun peut faire l'expérience, non pas sur les autres, *in anima vili*, comme au laboratoire, mais en lui-même, par lui-même.

Par là, déjà, on pressent comment Evangile et Biologie peuvent et doivent se compléter, s'harmoniser. Après avoir, dimanche dernier, souligné ce qui distingue leurs points de vue et leurs méthodes, je voudrais, ce soir, vous

montrer comment la conception chrétienne de l'homme, âme et corps, esprit et matière, loin de contredire, assume et prolonge les données les plus certaines de la Biologie contemporaine. Après quoi, dans notre prochaine conférence, nous pourrons esquisser, si j'ose risquer cette formule, une théologie de l'hygiène et de la santé.

***

Matérialisme et spiritualisme.

Harmoniser l'Evangile et la Biologie, ne serait-ce pas harmoniser le matérialisme avec le spiritualisme? Délicate question qui commande, incontestablement, toutes les solutions que le christianisme apporte à ces problèmes de vie que nos prochaines conférences vont proposer.

Mais d'abord il faudrait s'entendre sur ces mots matérialisme et spiritualisme. Après quoi il apparaîtra facile de montrer comment la sagesse chrétienne réussit la synthèse des données biologiques et médicales les mieux établies avec celle d'une théologie qui affirme l'esprit, la liberté et l'immortalité.

Avant tout il faudrait préciser ce que signifie

l'expression *matérialisme.* La difficulté, pour y réussir, vient de ce que les plus bruyants adeptes du matérialisme revendiquent aujourd'hui le monopole de l'idéalisme, s'attribuent la défense des valeurs spirituelles et s'indignent de voir confondre leur doctrine avec celle des matérialistes du dernier siècle; un Le Dantec, un Loeb, un Haeckel qui « ont cru, nous dit-on, par une aberration étrange, que le monde vivant, essentiellement mouvant, pouvait se laisser enfermer dans un carcan rigide, fait de concepts abstraits empruntés sans précaution à des modèles physico-chimiques outrageusement simplifiés[1] ».

Il est vrai que l'atome conçu par Démocrite et par les matérialistes d'hier comme un grain de matière indivisible, impénétrable et plein, devient, dans la théorie généralement admise maintenant, un système solaire en miniature dont le noyau et les satellites échappent à un déterminisme rigide, leur comportement donnant lieu aux relations d'incertitude d'Heisenberg[2].

Au déterminisme qui espérait atteindre un enchaînement rigoureux des phénomènes suivant les lois de la mécanique newtonnienne, a succédé un indéterminisme qui doit se contenter de probabilités et d'effets statistiques.

Cette évolution considérable des conceptions de la matière ne permet pas de conclure directement à l'existence de l'âme et de sa liberté mais introduit des limitations insurmon-

tables à notre connaissance rigoureusement précise du monde et, particulièrement, l'impossibilité où se trouve tout observateur d'atteindre son objet sans l'influencer. On peut discerner un électron en l'éclairant par un photon mais, du même coup, on modifie sa vitesse.

Cette matière capable de devenir pure ondulation lumineuse, quantum d'énergie aux dimensions et à la masse évanescentes, donne au matérialisme une allure singulièrement subtile. Et, de fait, seul un esprit d'une grande puissance d'abstraction a pu construire cette micro-physique atomique dont les succès expérimentaux ont amplement justifié les hypothèses[3].

Mais voici que ces méthodes nouvelles d'analyse et de représentation de la micro-physique pénètrent le monde biologique. On avait espéré naguère réduire les phénomènes vitaux à de simples processus physico-chimiques réglés par des lois mécaniques. En fait cette réduction ne fut jamais réalisée. Aujourd'hui des physiciens éminents, un Bohr, un Pascual Jordan, un de Broglie, suggèrent que les phénomènes vitaux aussi bien que les phénomènes atomiques ne peuvent être correctement représentés qu'en faisant appel à des notions quelque peu contradictoires mais complémentaires comme celles de l'onde et du corpuscule pour les entités physiques, de mécanisme physico-chimique et de dynamisme organisateur pour la matière vivante[4].

Là aussi, on ne se hâtera pas de conclure aussitôt l'existence de l'âme mais, au moins, on devra reconnaître le caractère abusif et périmé de ces théories, vieilles seulement de cinquante ans, qui prétendaient identifier la pensée à quelque banale réaction chimique et emprisonner notre liberté dans l'engrenage d'un déterminisme rigide.

Le génie d'un Claude Bernard avait su éviter ces étroitesses. Il n'hésitait pas à déclarer :

« Si l'on voit l'intelligence revenir dans un cerveau et dans une physionomie auxquels on rend le sang oxygéné qui leur manquait pour fonctionner, on aurait tort d'y voir la preuve que la conscience et l'intelligence sont dans l'oxygène du sang ou dans la matière cérébrale. Nous n'avons à considérer dans tout ce qui précède que les *conditions* d'un déterminisme physico-chimique nécessaire pour la *manifestation* des phénomènes vitaux aussi bien que pour la manifestation des phénomènes minéraux. Nous ne saurions donc y chercher des explications qui aboutiraient à un matérialisme absurde ou vide de sens[5]. »

Si Claude Bernard parlait ainsi aux beaux jours du matérialiste scientiste, que dirait-il au temps de la relativité, de la mécanique ondulatoire et des relations d'incertitudes?

La matière représente un aspect du réel, un élément des choses, une indispensable condition des phénomènes, mais appelle invinciblement son complément : l'esprit qui la connaît,

l'organise, lui donne forme, équilibre et mouvement.

Mais à l'opposé du matérialisme vétuste et périmé qui nie l'esprit, se place un spiritualisme qu'il importe de reléguer, lui aussi, au musée des antiquités philosophiques. Il consistait à concevoir l'âme humaine sous forme d'une entité logée en un point du corps, en quelque glande pinéale comme l'imaginait Descartes, mais totalement distincte et indépendante du corps, à la manière du bijou dans l'écrin, du cavalier sur son cheval, du pilote dans la carlingue de l'avion, chacun vivant d'une vie propre, n'ayant l'un avec l'autre que des contacts épisodiques, superficiels, nullement nécessaires.

Ce n'est pas ainsi que la philosophie chrétienne de saint Paul à saint Thomas d'Aquin conçoit la vie de l'esprit en nous. Pour eux l'âme s'identifie à la vie même du corps humain, à son harmonie, à son unité, à son dynamisme organisateur. Claude Bernard disait : « Il y a dans toutes les fonctions du corps vivant sans exception, un côté idéal et un côté matériel. Le côté idéal de la fonction se rattache par sa forme à l'unité, au plan de création ou de construction de l'organisme, tandis que son côté matériel répond, par son mécanisme, aux propriétés de la matière vivante[6]. »

Dans le même sens un médecin contemporain déclarait :

« L'homme se compose de la totalité des activités observables actuellement en lui, et de celles qu'il a manifestées dans le passé. Les fonctions qui à certaines époques et dans certains milieux restent virtuelles et celles qui existent de façon constante, sont également réelles; les écrits de Rüysbrock l'admirable contiennent autant de vérité que ceux de Claude Bernard. *L'Ornement des Noces spirituelles* et *l'Introduction à la médecine expérimentale* décrivent des aspects, les uns plus rares, les autres plus communs du même être. »

Et il ajoutait :

« La pensée dépend des glandes à sécrétion interne aussi bien que de l'écorce cérébrale. L'intégrité de l'organisme est indispensable aux manifestations de la conscience. L'homme pense, aime, souffre, admire et prie à la fois avec son cerveau et avec tous ses organes[7]. »

Par là il rejoignait ce vieil adage de philosophie médiévale que l'âme est tout entière dans tout le corps : *Anima tota in toto corpore.* Ces formules, ces théories, que vous m'excuserez de ne point développer, répondent au souci d'unir et sauvegarder deux séries de faits complémentaires, également certains, que notre christianisme reconnaît, tout comme les reconnaissent les sciences biologiques et médicales de notre temps. On peut les condenser dans cette formule : l'homme est un être complexe doué d'une intelligence et d'une liberté dont l'exercice et la manifestation se trouvent

conditionnés par l'organisme corporel qu'elles animent.

Aux regards du biologiste, l'être humain se présente d'abord comme un corps vivant semblable à beaucoup d'autres.

Cette vie qui explose en nous comme la sève dans le bourgeon au printemps, nous savons qu'elle vient d'un germe où le regard, à travers le microscope, n'a pu discerner rien de plus qu'en toute autre cellule vivante : ce grain, cette fêne, cet œuf. Elle s'épanouit en nous, se nourrit, se reproduit, et décroît tout comme on la voit germer, fleurir, mûrir et s'étioler dans un buisson de roses ou une ruche d'abeilles. Biologiquement, les manifestations de la vie en nous l'apparentent étroitement à celle des mammifères supérieurs, très particulièrement des singes anthropoïdes. Seulement nous savons par une expérience intime, personnelle, indiscutable qu'en nous la vie devient conscience, pensée, liberté.

***

Essor de l'esprit...

Aussi bien que Sophocle, Shakespeare ou Bossuet, le plus positif des biologistes ne peut

s'empêcher de saluer l'apparition étincelante de la pensée dans notre univers comme un fait nouveau, irréductible. Alors que chaque espèce animale apparaît strictement spécialisée en des formes d'activités quasi stéréotypées et dont les détails seuls peuvent varier dans une mesure peu étendue, l'homme ne cesse de transformer et perfectionner ses techniques, son habitat, ses manières de vivre. Il transforme les paysages à son image, tout autant et mieux encore qu'il s'adapte à eux. Par son génie les sables stériles des landes se couvrent de pinèdes prospères et la Champagne pouilleuse s'égaye de boqueteaux ombreux, tout comme son vin fruste devient breuvage pétillant et prestigieux.

Attribuer cette puissance d'innovation et de création aux seuls éléments physico-chimiques qu'on découvre dans l'homme aussi bien que dans le plus primitif des mollusques et le plus inerte granit, c'est ne rien expliquer. Honnêtement il faut reconnaître dans l'être vivant autre chose que les ingrédients chimiques, révélés par l'analyse de son cadavre, quelque chose qui règle les mutations chimiques au sein de la cellule vivante et les oriente à partir d'un germe microscopique vers la production d'un organisme complexe et monumental comme celui d'un pachyderme.

Ce quelque chose invisible, indéfinissable, nous l'appelons l'âme, étymologiquement ce qui anime, organise la matière et lui donne les

propriétés, le comportement qui caractérisent le vivant. Claude Bernard disait :

« Il y a comme un dessein vital (une idée directrice ou force évolutrice de l'être) qui trace le plan de chaque être et de chaque organe en sorte que si, considéré isolément, chaque phénomène de l'organisme est tributaire des forces générales de la nature, pris dans leur succession et dans leur ensemble, ils paraissent révéler un lien spécial; ils semblent dirigés par quelque condition invisible dans la route qu'ils suivent, dans l'ordre qui les enchaîne. Ainsi les actions chimiques synthétiques de l'organisation et de la nutrition se manifestent comme si elles étaient dominées par une force impulsive gouvernant la matière, faisant une chimie appropriée à un but et mettant en présence les réactifs aveugles des laboratoires, à la manière du chimiste lui-même[8]. »

Ce dynamisme organisateur qui se manifeste dans l'œuf, ce principe actif de détermination spécifique qui donne à tout le matériel nutritif sans cesse assimilé comme à chaque tissu, à chaque cellule de notre organisme des caractéristiques, une structure spécifiquement humaine : c'est cela que désigne le mot « âme ». L'âme est ce qui réalise l'unité fonctionnelle dans la multiplicité anatomique du corps vivant, qui oriente et subordonne tous les processus biologiques à la croissance, à la conservation, à la reproduction d'un individu de type humain; ce par quoi enfin, l'homme, comme tout vivant, s'adapte au milieu physico-

chimique avec cette souplesse, cette variété de réaction, cette autonomie qui caractérisent la vie[9].

Or, dans l'homme, ce principe formateur du corps se révèle en même temps capable d'invention, de création, de dépassement d'une manière qu'on ne voit nulle part dans la nature.

Dans ce *moi* qui pense, réfléchit et veut, l'âme humaine déborde et dépasse le rôle de l'âme animale. Elle est capable de conscience, de réflexion, de pensée, de libre vouloir. Par là elle émerge de la vie animale. Plongée dans l'océan des phénomènes elle surgit ruisselante d'expériences dans le ciel étincelant et nu de l'esprit.

⁂

Dans une condition charnelle.

Mais cette activité débordante de notre pensée et de notre vouloir qui émerge de l'animalité inférieure demeure conditionnée par l'organisme charnel où elle s'enracine.

Une blessure au cerveau, un trouble de nos sécrétions endocrines suffisent à paralyser, altérer ou masquer les manifestations de notre pensée, les décisions de notre liberté. Cet enfant qu'on accuse de paresse ou de nonchalance pourrait bien souffrir seulement d'une

insuffisance de sa *thyroïde* ou de sa *surrénale.* L'intrusion maligne d'un tréponème dans les circonvolutions du cerveau déclenche une série impressionnante de symptômes qui s'annoncent par une réjouissante euphorie, jointe aux activités d'un brasseur d'affaires, se poursuivent en mégalomanie effrénée et s'achèvent en marasme. Il suffira d'ailleurs d'un moustique ou, plus précisément, de la fièvre paludéenne infusée par lui, pour que se résorbe une maladie de l'esprit liée à un trouble organique. On verra, aussi bien, une crise douloureuse de scrupules et d'anxiété, une mélancolie rebelle à toutes les médications psychologiques, à tous les efforts d'un père spirituel, s'effacer au prix de quelques injections d'une cure de désintoxication, voire quelques séances d'électro-choc.

Tout cela prouve simplement, comme nous l'avons déjà dit, que l'âme se trouve conditionnée dans son activité par le milieu, par l'ambiance des forces physico-chimiques qui l'enserrent, mais dont elle joue un peu comme l'inspiration du pianiste anime le clavier de l'instrument qui conditionne son expression concrète.

Devant un piano faussé, ruineux, délabré, le génie d'un Beethoven ou d'un Mozart demeure entier mais impuissant à se faire entendre. Ainsi l'âme humaine. Toute altération physiologique des organes qu'elle anime peut entraîner un trouble, non pas nécessai-

rement de la pensée en elle-même, mais de son expression ou de son exercice; non pas de la volonté en son essence métaphysique, mais de l'activité motrice et des réflexes qu'elle contrôle et commande.

D'ailleurs, il arrive aussi qu'un Paganini avec le plus médiocre des violons déchaîne, par sa virtuosité, l'enthousiasme d'un public londonien. Le génie supplée, dans une certaine mesure, les déficiences de l'instrument. Les mêmes médecins ingénieux à guérir par la physique et la chimie d'apparentes maladies de l'âme nous diront aussi le singulier pouvoir de l'esprit sur cet organisme dont parfois il semble esclave. Un chagrin, un long souci, une tension du vouloir et les réactions physico-chimiques se trouvent étonnamment freinées ou stimulées. Depuis Freud et ses investigations sur l'origine des névroses, chacun sait que des troubles fonctionnels graves, entraînant d'étranges paralysies, voire même, à la longue, des lésions organiques, sont l'œuvre subconsciente de pensées, de désirs refoulés par l'esprit, sous l'empire de préoccupations parfois purement morales ou religieuses. Il faut alors qu'avec beaucoup de tact un médecin capable d'unir la science exacte du physiologiste et du neurologue à une fine psychologie et à une parfaite délicatesse morale — rare assemblage de qualités! — dénoue ces complexes pour que le corps retrouve une authentique santé. On voit aussi des médicaments, d'une efficacité connue, devenir, sous

l'effet d'une pensée obsédante, impuissants à régler ou soutenir un cœur ; des malades encore jeunes, entourés de tous les soins et de toutes les compétences, les rendre inutiles parce qu'il leur manque le complément essentiel de toute thérapeutique, la volonté de guérir[10]. Par contre, quelle n'était pas la puissance de cette volonté dans ces corps décharnés, épuisés par la faim, le travail, la torture, les coups, qui gardaient cependant la force de penser, de prier, d'espérer, et parfois, dans un suprême effort, de briser le quadruple réseau des barbelés, des fils à haute tension, des sentinelles et des chiens[11] !

Quoi qu'en disent certains philosophes ou certains physiologistes, nous avons la liberté dans le sang et nous le prouvons.

⁂

Au delà du déterminisme.

Tous les actes de l'homme ne sont pas toujours des actes libres. Mais il suffit qu'un seul soit consciemment et librement voulu puis réalisé pour qu'il engage et démontre la responsabilité morale de son auteur.

Or, il y a des actes dont nous savons qu'ils furent librement voulus ou consentis. Nous

pouvions dire *non* et nous avons dit *oui*. Nous pouvions dire *oui* et nous avons dit *non*, sans aucune contrainte du dehors, sans aucun de ces déchaînements de passion qui devancent ou submergent toute réflexion, tout jugement. Nous avons dit *oui* ou *non* de notre plein gré, simplement parce que nous l'avons *voulu* nous-mêmes, par nous-mêmes.

Sans doute, cet ivrogne peut invoquer l'obsession, la fascination de l'alcool qui lui font perdre son libre arbitre, mais il sait bien qu'à un certain moment il aurait pu ne pas s'engager; il était libre alors, maître de boire ou de ne pas boire, ou, l'ayant fait, de s'arrêter. Il pouvait ne pas aller là où il serait entraîné comme sur une pente savonneuse. Ce luxurieux peut bien prétendre qu'une passion irrésistible l'emporte, et c'est souvent vrai, mais fut-elle toujours irrésistible? Ne s'est-il pas trouvé, dans les débuts, vraiment libre de dire un *non* énergique et résolu à cet attrait naissant, de détourner ses regards, de diriger ses pas vers des spectacles moins excitants, moins hallucinants, de repaître son imagination et son cœur de nourritures plus saines, plus viriles, plus spirituelles que cette littérature aphrodisiaque où tant d'innocents et de forts prennent un goût pervers à déshonorer leur corps. Il ne s'agit point de les accabler, ni de les juger plus sévèrement que nous-mêmes, mais simplement de les amener à reconnaître par un loyal retour en eux-mêmes que cette passion

qu'on prétend irrésistible ne le devient souvent qu'après un premier pas qui, alors, était *libre* et qu'elle persévère et se renouvelle le plus souvent à partir d'un seuil qu'on pouvait ne pas franchir, à condition de vouloir dire *non*. Mais on n'a pas voulu ou plus exactement *on a voulu ne pas vouloir*, à la résistance on a librement préféré l'acceptation, on s'est abandonné.

Bien sûr, l'homme n'est pas maître absolu de ses nerfs, de ses réflexes, des bouillonnements de son sang, de la fascination de ses sens, des instabilités de son humeur, de son tempérament. La plupart de ses gestes, de ses réactions, de ses émotions relèvent, pour une part, de l'automatisme des réflexes et du déterminisme des endocrines. Mais il y a des *oui* et des *non* qui dépendent de son libre vouloir. Il peut ne pas consentir, même à la furie que la colère ou la *libido* déchaînent en lui, contre son gré. Il peut, d'un *oui* magnanime, accepter une souffrance qui l'éprouve et, par là, se grandir et se purifier moralement.

Dans un certain sens on peut dire que saint Jacques a défini la condition de toute moralité, de toute sainteté lorsqu'il écrivait : « Que votre *oui* soit un *oui*, votre *non* vraiment *non*[12]. »

Ces *oui*, ces *non* que nous prononçons mentalement ou des lèvres, énergiquement ou lâchement, ce sont eux qui nous jugent car

ils expriment plus sûrement qu'un geste spectaculaire notre liberté profonde.

Tel est, sommairement analysé, ce que chaque homme perçoit lui-même, par lui-même, de sa liberté. « *Si tu veux* être *parfait* », dit Jésus au jeune homme qui l'interroge sur les conditions de la vie éternelle. C'est donc qu'il peut choisir, décider lui-même de lui-même. L'Evangile n'est pas imposé mais offert, proposé. Il précise que le péché n'est pas dans les choses, dans ce qu'on absorbe du dehors, « tout ce qui entre de l'extérieur dans l'homme ne peut le souiller parce que cela n'entre pas dans son cœur mais dans ses entrailles ». Mais c'est « du dedans, du cœur des hommes que sortent les mauvais propos, fornications, larcins, meurtres, adultères, cupidités, diffamations, orgueil, folie. Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et souillent l'homme[13] ».

Point de péché véritable qui, *du dehors*, vienne se plaquer sur notre âme comme une tache d'encre diaboliquement projetée sur elle. Il n'y a péché qu'autant qu'il est consenti et voulu, d'une volonté suffisamment consciente et libre. A la lumière de ce principe essentiel nous comprendrons plus loin à quoi se réduit la responsabilité de l'homme en face des tares héréditaires, des troubles nerveux, des sollicitations de son subconscient et des impulsions de sa *libido*.

L'Evangile nous prévient aussi que la faiblesse de notre chair contraste avec la prompti-

tude de notre esprit, et saint Paul qui, d'une part, exalte le corps comme instrument de rédemption et de sanctification, « membre du Christ », « temple du Saint-Esprit », « au service de la justice », destiné à ressusciter dans la gloire, — de l'autre, voit dans la chair le réceptacle de tous les péchés et justement puisque « c'est en elle que s'accomplissent impureté, libertinage, coups, bagarres, beuveries, débauches[14] ».

La vérité c'est que l'âme sanctifie ou corrompt le corps qu'elle anime. Comme dit Jésus : « *La lampe de ton corps c'est ton œil.* — Comprenez l'intention directrice de la vie, l'œil miroir de l'âme. — *Si ton œil est sain, tout ton corps est dans la lumière; mais si ton œil est malade, tout ton corps est dans les ténèbres*[15]. »

***

Ame et corps.

On ne peut donc, en ce monde, traiter l'âme comme une réalité séparée du corps qu'elle anime et qui ne vit que par elle, comme elle ne peut penser et agir que par son immanence à toutes les activités d'une vie animale. Conscience et pensée naissent et s'épanouissent dans la volupté de la sensation. Ce qui faisait dire à saint Thomas qu'il n'y a point

de vie intellectuelle, ni spirituelle sans un minimum de plaisir lié à l'exercice normal, à la croissance et à la conservation des organes corporels. D'où il concluait à la nécessité pour vivre bien, c'est-à-dire vertueusement et heureusement, de posséder en suffisante abondance tout ce que requiert l'entretien de la vie corporelle.

Il conclut aussi à la nécessité pour une religion humaine de faire sa part au corps.

« C'est des sens que l'homme tire ses connaissances et combien difficilement dépasse-t-il les réalités sensibles, aussi bien a-t-on divinement ménagé à l'homme de trouver dans les réalités sensibles un rappel du divin. Si l'homme offre à Dieu des sacrifices sensibles ce n'est certes pas que Dieu en ait besoin, mais pour suggérer à l'homme qu'il doit se référer à Dieu comme à sa fin dernière, son Créateur, Gouverneur et Seigneur universel.

Si l'homme s'astreint à des œuvres sensibles : prostrations, génuflexions, invocations et chants, ce n'est pas que Dieu en ait besoin, mais c'est pour nous-mêmes, pour que, par ces rites sensibles, notre intention s'oriente vers Dieu et notre affection devienne fervente. Ils oublient qu'ils sont des hommes, conclut-il, ceux qui jugent les manifestations sensibles non indispensables à la connaissance et à l'affection intérieure. Or, l'expérience démontre que par des actes corporels l'âme se trouve stimulée à connaître et s'affectionner. Il est donc convenable de nous servir de réalités corporelles pour élever notre pensée vers Dieu[16]. »

Nous sommes loin de ce qu'on a nommé

l'angélisme de Descartes qui met l'âme tellement à part du corps que tout le charnel lui semble indifférent, voire un inutile fardeau. Tout au contraire, dès lors que l'âme se conçoit comme immanente à l'organisme, tout acte de l'homme, même la plus haute contemplation, présente une face charnelle; se trouve, pour une part, conditionné par l'organisme tel qu'il apparaît au biologiste, au physiologiste, au médecin. Un saint Thomas d'Aquin ne s'étonne pas que la plus spirituelle de nos pensées, la plus mystique contemplation s'accompagne de phénomènes électriques, physiques, chimiques dont les variations s'inscrivent dans un électroencéphalogramme ou un électrocardiogramme[17].

Entre un spiritualisme désincarné et un matérialisme sans âme, le chrétien affirme vigoureusement le double aspect de sa vie et de ses activités, tout à la fois spirituel et corporel. S'il croit son âme promise à l'immortalité c'est seulement dans un corps ressuscité qu'elle en jouira pleinement.

Loin de maudire notre corps de chair comme chose impure et diabolique, le christianisme en fait l'instrument de notre Rédemption. La somptueuse liturgie de l'Epiphanie salue « le jour très saint où le Fils unique Coéternel au Père dans sa gloire apparut visiblement corporel dans la vérité de notre chair, *in veritate carnis nostrae visibiliter corporalis apparuit* ».

Le chrétien ne connaît Dieu et ne peut

l'atteindre que par l'incarnation de son Verbe. « Car le Verbe s'est fait chair et il a dressé sa tente parmi nous », dira saint Jean, et il précise : « Ce qui était depuis le début, que nous avons entendu, que nous avons de nos yeux vu, que nous avons contemplé, que nos mains ont palpé de la parole de Vie — car la vie s'est rendue sensible et nous avons vu et nous rendons témoignage et nous vous annonçons la Vie, celle qui était auprès du Père et nous apparut[18]. »

Le christianisme religion d'âmes désincarnées, allons donc! Le Christ, c'est par essence Dieu qui se fait voir, entendre, palper dans un corps d'homme et qui déclare : « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. — En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous[19]. »

Logique, Tertullien s'écriera : « La chair est le pivot du salut. C'est par elle que l'âme se lie à Dieu car c'est elle qui permet que l'âme puisse être liée. L'ablution de la chair rend l'âme immaculée; l'onction de la chair consacre l'âme; on signe la chair pour que l'âme soit fortifiée; l'imposition des mains projette son ombre sur la chair pour que l'âme soit illuminée par l'Esprit; la chair se nourrit du corps et du sang du Christ pour que l'âme se gorge de Dieu[20]. »

De cette puissante conviction résulte l'atti-

tude que nous prendrons face à la Vie. Nous ne rejetterons rien des réalités charnelles où s'enracine notre vie même spirituelle. Mais, engagés à plein dans l'univers physique, nous agirons de toute notre âme pour qu'en lui, par nous, s'accomplisse, dans l'amour, l'avènement de l'Esprit.

Ainsi soit-il.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Georges Teissier, *Matérialisme dialectique et biologie,* Paris, 1946, p. 8.
2. Cf. L. de Broglie, *L'électron magnétique, théorie de Dirac.* Paris, 1934; et *Physique et microphysique,* Paris, 1947. — Ernest Huant, *Des fissures du déterminisme à l'émergence des finalités,* Paris, 1946.
3. Cf. Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique,* Paris, 1941.
4. Louis de Broglie, *Physique et microphysique,* Paris, 1947, pp. 160-161. Cf. Dr Vernet, *Le Problème de la Vie,* Paris, 1948.
5. Claude Bernard, *La Science expérimentale,* Paris, 1878, p. 126.
6. Claude Bernard, *Discours de Réception à l'Académie Française,* 27 mai 1869, in *La Science expérimentale,* Paris, 1878, p. 428.
7. Dr Alexis Carel, *L'Homme, cet inconnu,* Paris, pp. 139 et 169, à compléter par le livre du Dr Biot, *Le corps et l'âme,* Paris, 1939.
8. Claude Bernard, *La Science expérimentale,* Paris, 1878, p. 209.
9. Cf. Dr Rémy Collin, *Réflexions sur le psychisme,* Paris, 1929, notamment p. 202-203 et 191 et Dalcq, *L'œuf et son dynamisme organisateur,* Paris, 1942, p. 530 sq.
10. Cf. Pr Jean Lhermitte, *Fondements Anatomiques de la Psychiatrie* et Dr Jean Morlaas, *La guérison par l'esprit,* Cahiers Laënnec, 1936, n° 2. Rapp. Dr René Biot, *Le corps et l'âme,* Paris,

1939; Dr Joseph Tinel, *Le système nerveux végétatif,* Paris, 1941, p. 828 sq.; Dr Paul Tournier, *Médecine de la personne,* Neufchâtel, 1941; Pr Jung, *L'homme à la découverte de son âme,* Genève, 1946.

11. Cf. Dr André Chauvenet, *Une expérience de l'esclavage,* Thouars, 1946; et Dr Pierre Suire, *Il fut un temps,* Niort, 1946.
12. Jacques, V, 12.
13. Marc, VII, 18-24.
14. Marc, XIV, 38; Galates, V, 16.
15. Mt, VI, 22; Luc, II, 34.
16. Scti Thomae, *Contra gentes,* III, c. 119.
17. Cf. Jean Delay, *Les ondes cérébrales et la psychologie,* Paris, 1942.
18. I. Jo, I, 1-3.
19. Jo, VI, 53-57.
20. Tertulien, *De Carnis resurrectione,* n° 8.

TROISIÈME CONFÉRENCE

SANTÉ DU CHRÉTIEN

EMINENCE,
MESSIEURS,

Une théologie de l'hygiène, de la santé, du sport, voilà ce qu'annonçait, trop audacieusement peut-être, notre dernière conférence et ce que, à partir de nos précédentes considérations, celle-ci voudrait développer.

Chrétiens et biologistes contemporains se rencontrent et s'accordent dans la reconnaissance d'un certain nombre de faits et de lois que la raison en dégage. L'histoire de la vie se présente aux uns et aux autres comme cette montée de la sève qui d'une pousse fragile, année par année, sera finalement ce puissant fayard dressé loin au-dessus des herbes et des

fougères avec lesquelles, un jour, il se confondait.

A regarder les choses du dehors et sans aucunement préjuger des causes profondes des apparences, on voit, par une succession d'ébauches multiples, souvent sacrifiées, abandonnées puis reprises, à partir du simple noyau d'hydrogène, du plus rudimentaire organisme, la vie s'orienter par une concentration et une complexité croissantes jusqu'à l'éclosion de l'homme qui résume et achève cette lente et progressive ascension.

« Tout le mouvement des astres, — c'est saint Thomas qui parle ainsi — tout le mouvement des astres concourt à la naissance de la vie et toute la genèse des êtres vivants aboutit à l'homme comme à la fin dernière de cet enfantement[1]. »

Tandis que les plus avancés parmi les vivants qui le précèdent dans la lignée des êtres sont étroitement fixés dans une structure physique et un mode de vie adaptés à des conditions déterminées, à une façon précise, l'homme peut se créer des modes de vie infiniment variés. Il réussit ce que ne peut nul autre organisme, il peut être à la fois spécialisé et généralisé dans le même moment.

« Une fourmi guerrière est une guerrière, et ses possibilités s'arrêtent là. Il lui est impossible de faire ce que fait l'ouvrière ou la reine. Un chien, malgré tout le pouvoir d'apprendre

dont il est doué, est retenu et emprisonné dans une rigidité, une étroitesse d'organisation corporelle et mentale qu'il nous est difficile d'imaginer[2]. »

L'homme, au contraire, apparaît doué de possibilités illimitées d'adaptation, de transformation, d'innovation. D'un paysan apparemment rivé à sa terre, lié au rythme lent de la culture, quelques mois d'entraînement dans un *camp léger* vont faire un chasseur au pas rapide, à l'allure dégagée, d'une souplesse athlétique, habile à manier, démonter, remonter en un tournemain les engins délicats et complexes de la guerre moderne.

Cette plasticité de l'esprit humain, ce pouvoir de généraliser l'expérience concrète, de connaître et d'utiliser, — grâce à la parole et à l'écriture, — la tradition, l'expérience et les acquisitions intellectuelles des générations antérieures, quel progrès, quel triomphe de la Vie! Ce fait suffit à justifier les biologistes qui pensent que dans le monde il y a du progrès et que c'est dans l'esprit et par l'esprit qu'il se manifeste.

De cette très ample constatation nous pouvons tirer une conclusion biologiquement certaine, c'est que la Vie tend à s'épanouir dans l'intelligence et la liberté.

La loi de la vie et de sa progression étant de maintenir les acquisitions et de les dépasser, il s'ensuit qu'une morale vraiment biolo-

gique aura pour premier souci : ne pas rétrograder, mais tenir et dépasser.

C'est sans doute ce qui faisait dire au vieil Aristote : « Ne proposer à l'homme que l'humain c'est trahir l'homme et vouloir son malheur, parce que par la principale partie de lui-même, qui est l'esprit, l'homme est appelé à mieux qu'une vie purement humaine. »

Or, l'essentiel souci de l'humanisme chrétien c'est que « l'homme développe les virtualités contenues en lui, ses forces créatrices, la vie de la raison et travaille à faire des forces du monde physique des instruments de sa liberté[3] ».

Tout système, toute attitude, toute pratique ayant pour effet de rétrograder l'homme à des stades inférieurs de la vie, voilà ce que doit condamner une morale vraiment biologique.

C'est donc trahir et mutiler l'homme et la vie que de réduire son idéal et ses possibilités à l'assouvissement animal de ses instincts élémentaires : boire, manger, dormir, s'accoupler. Pire trahison celle qui dépouille l'homme du pouvoir unique au monde de faire personnellement sa vie, de choisir et décider librement son avenir, son orientation fondamentale. Or, c'est à quoi tend tout effort pour réduire l'homme à la condition du termite ou de la fourmi, simple « engrenage sentant, façonné pour s'adapter d'une manière unique dans le mécanisme de la communauté[4] ».

Face à la vie, le chrétien ne se sent ni le goût, ni le devoir, ni la vocation de vivre *comme une plante* absorbée dans ses fonctions de nutrition; pas davantage *comme une bête* asservie à la satisfaction routinière de ses appétits. Il veut vivre *comme une personne* humaine en qui la vie trouve sa perfection par la connaissance et l'amour; connaissance et amour de ce qui la dépasse et l'achève en plénitude. Il s'ensuit que sa morale et son ascétisme, au service de la vie, mais d'une vie toujours plus haute et plus pleine, subordonneront ses formes inférieures à celles qui les dépassent et les achèvent.

Par là, se trouve défini le principe fondamental de l'ascétisme chrétien ou, si vous préférez, d'une théologie de l'hygiène : chair et matière doivent servir et s'ordonner à l'épanouissement de l'esprit par l'intelligence et la liberté, la connaissance et l'amour. A quoi il faut ajouter aussitôt que l'équilibre *psychosomatique*, âme et corps, qui conditionne, nous l'avons vu l'autre jour, la vie même de l'intelligence et des vertus exige un minimum de confort, de soins, d'hygiène et d'exercices physiques proportionnés à l'âge, au sexe, au tempérament, au travail, aux conditions d'existence, à la vocation de chaque personne humaine.

Ce double principe préservera le chrétien des deux écueils auxquels, trop souvent dans l'histoire, sont venus se briser les élans d'une

mystique trop désincarnée ou, au contraire, d'un humanisme trop charnel, oubliant l'un comme l'autre l'avertissement fameux de Pascal : « L'homme n'est ni ange, ni bête. »

***

Exigences de notre condition charnelle.

Aux premiers, qui méconnaissent les justes exigences de notre vie corporelle, il faut rappeler que, pour aboutir au delà, il faut commencer en deçà. L'ascension des sommets oblige d'abord à gravir les premières pentes, à cheminer prosaïquement par les sentiers et les pistes qui mènent au glacier. Il faut nourrir son corps, développer normalement notre vie animale pour arriver à vivre par l'esprit. Pour devenir un homme, chacun de nous doit nécessairement franchir les mêmes étapes que n'importe quel mammifère, naître et croître comme lui.

Dès lors qu'on admet — et comment ne pas admettre! — que, dans l'homme, la vie animale conditionne le développement de la vie spirituelle, il s'ensuit qu'on ne peut penser, agir, prier, aimer en marge de tout ce qui nous lie à l'univers matériel. Tout geste humain, religieux ou profane, met en mouvement des myriades d'atomes, déclenche des ondulations qui se propagent à l'infini.

Toute piété serait vaine et inhumaine qui voudrait méconnaître les conditions matérielles de notre action. Nous avons dit et redit que la perfection dans la vie spirituelle se réalise dans la charité : amour, amitié, générosité, communion des hommes en Dieu, de Dieu dans les hommes. Comment un tel amour pourrait-il œuvrer, sinon en utilisant les mécanismes physiques et biologiques de tout geste humain; en participant à la construction, à l'évolution, au progrès, à la vie de l'univers en commençant par cette portion privilégiée soumise à l'influence immédiate de notre pensée et de notre vouloir : notre corps.

Ce corps, on doit se le représenter comme un nœud d'interférences, où se croisent, se neutralisent ou se renforcent d'innombrables trajectoires d'ondes et d'énergies que nous avons le pouvoir de dévier, d'orienter, de réfracter ou de lier en faisceaux. Le monde entier agit sur nous, sa masse nous oppresse, ses radiations nous enveloppent. Mais chacun de nos gestes ébranle à son tour l'univers. A chaque respiration nous empruntons à l'atmosphère ambiante une partie de son oxygène et nous lui cédons du carbone; nous rayonnons de la chaleur et nous absorbons des calories. Ce n'est pas le moment de vous décrire les merveilleuses synthèses chimiques que nous réalisons à chacun de nos repas, ni comment nous restituons à la nature les éléments qu'elle offre à notre subsistance. Vivre

c'est échanger, transformer, assimiler, produire, rayonner.

Face à la vie le chrétien ne peut prétendre se comporter à la manière des anges. A l'origine même du Christianisme n'y a-t-il pas le Christ? — C'est-à-dire — Dieu qui se fait chair, qui s'incarne dans l'histoire. Incarner Dieu dans le monde, ce fut la mission du Christ, comment le chrétien pourrait-il avoir plus haute ambition que d'imiter son maître?

Il lui faut donc se nourrir, se vêtir, se loger sainement, fortifier et assouplir ses muscles, perfectionner ses réflexes, développer ses poumons et entraîner son cœur. Sans doute, il ne s'agit pas de soigner et cultiver le corps pour le corps, encore moins de chercher dans l'euphorie d'une chair tendrement choyée, parfumée, massée, engraissée, dans l'ivresse d'une sensualité qui ne se refuse rien, la satisfaction suprême de son égoïsme. Un chrétien ne cherche pas son bonheur dans la volupté. Jamais il ne prend le plaisir pour but, il l'accepte comme un agréable assaisonnement d'actes, par ailleurs utiles, honnêtes ou nécessaires. Il mange et boit pour se nourrir, non pour éprouver des sensations rares au risque d'empoisonner son organisme ou, tout au moins, de l'empâter, l'encrasser, l'user prématurément par des mets malsains et des drogues toxiques. Il préfère un pain bis, mais complet, à celui dont l'extrême blancheur flattait jadis notre goût et

nos yeux, mais privait notre corps d'indispensables vitamines. Il sait par les multiples expériences de la guerre, comme par les découvertes des jeunes sciences de l'alimentation qu'il s'agit moins d'absorber beaucoup que d'assimiler, en juste proportion, un minimum de graisses, d'albumines, de sucres, de sels minéraux et de vitamines sous forme d'aliments simples, sains et cependant savoureux[5].

Il sait que l'air, le soleil et l'eau, si bienfaisants à sa santé, il n'a qu'à sortir de la ville pour les trouver en abondance et que rien ne l'empêche d'en jouir largement sinon des préjugés et des habitudes casanières qui n'ont rien à voir avec le christianisme.

S'il doutait que le sport et l'exercice physique fussent conformes à sa morale, il n'aurait qu'à relire cet éloge de l'alpinisme qu'on trouve dans un Bref Pontifical signé d'un Pape qui naguère étonna les champions de la montagne par d'audacieuses ascensions au Mont-Rose et au Cervin.

« De tous les sports en qui l'on cherche une honnête distraction, aucun autre que l'alpinisme — toute imprudence mise à part — n'est plus sain pour l'esprit non moins que pour le corps. En effet, à travailler durement et à tendre son effort vers un air plus pur et plus léger, les forces se renouvellent et s'accroissent; à vaincre les difficultés de tout genre la volonté se trouvera plus ferme en face des devoirs de

la vie, même ardus; à contempler les immensités et les splendeurs que l'on découvre des sommets alpins, l'âme s'élève sans peine vers Dieu, auteur et seigneur de la nature[6]. »

Il ne recule même pas devant cette extase voluptueuse de l'homme et de la femme devenant une seule chair, puisque c'est Dieu qui les fit mâle et femelle et que le Christ a fait de l'union conjugale un sacrement, c'est-à-dire le signe sensible, l'instrument d'une grâce. Mais précisément parce que Dieu même a consacré ces réalités charnelles, il s'interdit de profaner l'amour et, par respect pour cette vie dont la source bouillonne en lui, il se sent obligé de ne pas la gaspiller au hasard de fugaces rencontres, mais de la transmettre selon les règles de cet eugénisme chrétien qui fera l'objet de notre prochaine conférence. Puis il rappelle aussi le mot de Jésus : « *L'homme ne vit pas seulement de pain* », et l'énergique expression de Paul : « *Le royaume de Dieu n'est pas mangeaille et beuverie.* » Cet équilibre physiologique, cette santé, cette vitalité qui s'épanouissent en lui comme dans l'animal, préparent et soutiennent dans l'homme des activités qui font sa grandeur et le distinguent de tous les autres vivants : intelligence et liberté, connaissance et amour.

*
**

Tempérance chrétienne.

Vous voyez par là, Messieurs, ce qu'il faut penser de la boutade fameuse : « Le christianisme ne fait pas sa part à la chair, il la supprime[7]. »

Il est vrai que dans la longue histoire de l'Eglise, et dès les origines, il s'est trouvé parmi les chrétiens, et plus encore dans les sectes, des excessifs, des illuminés, des mélancoliques pour considérer tout ce qui concerne notre vie charnelle, la nourrit et la perpétue comme impure et satanique. Mais jamais l'Eglise n'a cessé de les condamner.

Dès le I^er^ siècle, contre ces « imposteurs hypocrites » qui troublent les fidèles en condamnant le mariage, le vin, la viande, saint Paul écrit : « Tout ce que Dieu a créé est bon, rien n'est à rejeter de ce qu'on prend en rendant grâce; la parole de Dieu et la prière le sanctifient. » Et lui qui, si souvent, oppose la chair à l'esprit ne craint pas de dire : « Glorifiez Dieu en votre corps[8]. »

Contre les manichéens de toutes sortes, les priscillianistes, les Albigeois, on entendra les Conciles du V^e^ au XVI^e^ siècle répéter énergiquement que, lorsque « Dieu l'a voulu, Il a,

par sa bonté, fondé toutes les créatures, tant spirituelles que corporelles, bonnes, certes, puisque créées par Celui qui est souverainement bon, mais changeantes parce que faites de rien, toute nature en tant que nature est bonne[9] ».

Donc anathème à qui condamne le mariage humain et considère avec horreur la procréation des enfants. Anathème à qui prétend que la création de toute chair n'est pas œuvre de Dieu mais des esprits mauvais. Anathème à qui juge impures les nourritures charnelles[10]. « Non seulement les vierges et les continents mais aussi ceux qui, vivant conjugalement, plaisent à Dieu par leur foi droite et leurs bonnes actions, méritent de parvenir à la vie éternelle[11]. »

Aux Conciles vient se joindre, pour fixer la doctrine et la règle morale du chrétien, la formule liturgique de sa prière, *lex orandi, lex credendis,* la règle de la prière est aussi celle de la croyance. Or, la prière de l'Eglise contredit singulièrement ceux qui lui attribuent je ne sais quel mépris, je ne sais quelle négligence systématique de tout ce qui touche au corps, à la santé, à l'épanouissement de la vie, en sa condition charnelle. Ecoutez plutôt ses oraisons de carême, vieilles de mille ans et plus, et remarquez leur insistance à unir continuellement le corps et l'âme, à considérer comme un tout indivisible la santé de l'un et de l'autre. « Accorde-nous, Seigneur, de célé-

brer avec dévotion ce jeûne solennel, salutairement institué comme une cure des âmes et des corps. » — « O Dieu tout-puissant, nous te demandons, en suppliant, que par tes saints sacrifices nous soyons purifiés de nos péchés, car c'est alors que tu donnes la vraie santé de l'esprit et du corps. » — « Que la correction de la chair serve à provoquer l'efflorescence de nos âmes. » Et pour finir, permettez-moi de vous relire l'oraison que je citais déjà l'an dernier, où se manifeste si splendidement l'essentiel souci chrétien de la mesure :

« Fais, nous t'en prions, Dieu tout-puissant, que la dignité de la condition humaine — *dignitas conditionis humanae* — mise à mal par l'intempérance — *per immoderantiam sauciata* — se rétablisse par le souci d'une médicinale sobriété — *medicinalis parcimoniae studio reformetur*[12]. »

Pouvait-on, je vous le demande, exprimer plus nettement que le but poursuivi par la morale chrétienne, par l'ascétisme chrétien n'est pas de supprimer la chair, d'exténuer le corps, de ruiner la santé mais bien de rétablir un équilibre compromis par des excès de toutes sortes et de favoriser l'épanouissement de la vie spirituelle par la mesure et la tempérance dans l'usage de tout ce qui peut nourrir et fortifier sainement notre vie corporelle.

Il n'est pas jusqu'aux règles monastiques, celle de saint Benoît principalement, qui ne consacrent ce même souci d'équilibre, de

mesure. *Omnia mensurate fiant.* Cette formule revient, comme un refrain, à travers toute la règle bénédictine. Tout le régime des bénédictins, sommeil, alternance du travail manuel, de la lecture, de la méditation silencieuse succédant à la psalmodie sonore, tout doit tendre à la perfection de l'équilibre humain en tenant compte du tempérament de ceux qui sont faibles, du climat, des lieux, du travail, des chaleurs estivales qui autorisent le Prieur à donner à ses moines une plus ample ration de pain ou de vin qu'il n'est prévu normalement, « veillant en tout à éviter la satiété et l'ébriété[13] ».

Et ce terrible et austère saint Colomban? Voici ce qu'il déclare dans sa règle : « Pour ceux qui désirent des récompenses éternelles, on ne doit considérer que l'utilité et l'usage. Et c'est pourquoi le régime de vie doit être tempéré comme doit être tempéré le travail. En effet, si l'abstinence dépasse la mesure elle sera vice, non vertu[14]. »

Même à des moines on ne permet pas de ruiner volontairement leur santé, de mutiler leur corps, la morale l'interdit. Elle prescrit aussi de veiller raisonnablement à la conservation de sa santé, d'employer contre les maladies qui la menacent, ou la compromettent, les remèdes que les sciences médicales mettent normalement à la disposition de tous. Sans doute, pour maintenir l'équilibre du corps et de l'âme, assurer la subordination du char-

nel au spirituel; plus encore, pour rétablir l'harmonie si souvent troublée par le désordre du péché, il faudra faire des sacrifices, nous priver, nous contrarier, nous forcer, mais ce sera encore par amour de la santé, de l'intégrité, de la splendeur de notre nature et de Celui qui, dans le péché, déteste le mal que cela fait à nous-même et dont il souffre en nous comme l'artiste dans un chef-d'œuvre gâché.

Comme l'athlète qui s'entraîne pour les concours du stade, et pour cela « pratique toutes sortes d'abstinence[15] », il faut savoir nous abstenir de tout ce qui débilite, dissout l'énergie, détruit l'équilibre, compromet la vigueur de notre vie. Loin de nous les plaisirs malsains qui excitent, fatiguent, corrompent, laissent au cœur la nausée du désir crapuleusement assouvi. Le chrétien leur préfère tout ce qui détend, repose, élève, fortifie l'esprit et le cœur en les laissant purs : ce travail accompli avec goût, avec la sainte ambition de rendre le monde plus habitable pour tous; ce repos de l'esprit dans le jeu viril des muscles conquérant la montagne ou la mer, cet apaisement de l'âme dans la contemplation des divines beautés de nos paysages; cette lecture qui nous donne de Dieu, de l'Eglise, du monde et de nous-même une idée plus claire et plus noble; cet amour qui rapproche et unit, dans la lumière et pour la vie, l'homme et la femme épousée devant Dieu; ce chant, cette danse, ce jeu, ce spectacle, qui nous rendent meilleurs,

plus épanouis, plus calmes, plus courageux, pour vivre bien, sans énerver, ni troubler, ni salir; bref, « tout ce qu'il y a de vrai, de vénérable, de juste, de pur, d'admirable, tout ce qui mérite l'approbation, tout ce qui se rencontre de vertu et de digne d'éloge[16] ». Voilà de quoi occuper la pensée, le loisir, la contemplation du chrétien!

***

Par delà notre santé.

Devant ce tableau d'un humanisme si largement compréhensif des besoins du corps et des exigences de sa santé, plus d'un, peut-être, malgré les citations que j'ai faites des conciles, des oraisons liturgiques et des règles monastiques, refusera d'y reconnaître le christianisme tel qu'on le lui a trop souvent représenté. Il se rappelle les propos ironiques d'un philosophe anglais de notre temps :

« Sous prétexte que tout ce qui donne des attraits au corps nous induit au péché, l'Eglise combattit l'habitude du bain; elle fit l'éloge de la crasse et l'odeur de la sainteté se fit de plus en plus pénétrante[17]. »

Michelet avait dit, parlant du moyen âge chrétien : « En mille années, pas un seul bain! » Il ignorait sans doute, faute d'une

information suffisamment large et impartiale, que le peuple du moyen âge usait de l'étuve et du bain beaucoup plus largement que les humanistes de la Renaissance, et que le plan de l'abbaye modèle de Saint-Gall, au IX^e^ siècle, comportait un luxe d'installations sanitaires que le Versailles de Louis XIV n'a jamais connu[18].

D'insinuantes propagandes n'en continueront pas moins de nous présenter deux photographies juxtaposées, l'une d'enfants nus s'ébattant épanouis dans un ruissellement d'eau et de lumière, l'autre de premières communiantes, les traits tirés par le jeûne, l'œil vague, le corps engoncé dans un amas de mousselines et d'empois. Hygiène et christianisme! disent-ils! — N'ont-ils donc jamais vu nos scouts catholiques comme nos jocistes, jacistes, jécistes et leurs devanciers des Patronages de France déployer leur jeunesse en pleine nature?

Reste que nous sommes les disciples d'un maître crucifié, que nous ne pouvons oublier ni le calvaire de notre Sauveur, ni les supplices de ses martyrs, ni les austérités de ses saints. Pourrais-je oublier en quels termes, il y a presque trois ans déjà, un rescapé de l'enfer de Mauthausen et de Dachau clamait sa foi en la valeur sanctifiante et rédemptrice des atroces souffrances de ses innombrables compagnons, renouvelées des plus sombres époques de la barbarie?

Le péché de l'homme, à commencer par le premier, ses désordres, ses excès, tous les abus de sa liberté ont multiplié dans notre monde les sources de souffrance plus ou moins inévitables. Celles-là, le chrétien sait en faire un instrument de libération et de rédemption en les supportant virilement en union avec le Christ souffrant. Mais il y a loin de cette douleur subie, dominée, transfigurée à celle qu'invente et fabrique un goût morbide d'anéantissement et de mutilation corporels.

Mépriser, haïr, s'appliquer à détruire notre vie dans sa complexité spirituelle et charnelle, c'est offenser Dieu qui nous la donne comme un bien. Il faut l'aimer, donc la respecter et même la soigner, mais en prenant garde que le physique s'ordonne au moral, la matière à l'esprit. Il faut donc que la culture physique, l'hygiène du corps, l'entretien et l'épanouissement de notre vie animale servent notre vie spirituelle et, d'abord, ne lui créent pas d'entraves. Voilà ce qui légitime mais également doit tempérer l'ascétisme, cette discipline qui, par des privations volontaires, des austérités librement adoptées s'efforce, non pas de ruiner la santé, mais de maîtriser, assagir, moraliser des tendances, des impulsions, des passions plus sauvages, parfois plus perverses, plus désordonnées que celles des fauves. Un dévergondage lubrique, vous le savez par combien d'exemples, Messieurs, avilit, stérilise et détruit la vie plus fréquemment que l'absti-

nence. Et saint Paul ne rappelait-il pas à l'instant quels sacrifices, quelles mortifications savent s'imposer les athlètes se préparant aux victoires du stade. Le sportif n'hésite pas à se contraindre, se priver, s'astreindre à de pénibles exercices, s'imposer un régime pour atteindre et conserver sa forme. Pourquoi pas pour vivre en vrais chrétiens, c'est-à-dire glorifier Dieu dans son corps et faire de lui un instrument de justice?

Tel est le but de l'ascétisme chrétien, non pas exténuer le corps mais exprimer dans sa chair une vie divinisée par l'esprit, réaliser l'équilibre psychosomatique, vie animale et vie spirituelle ou, plus exactement, vie animale assumée, sublimée par la vie de l'esprit, par la connaissance et l'amour. Car l'amour, encore une fois, nous fournira la règle suprême, la formule divine, capables d'harmoniser des exigences apparemment contradictoires.

*
**

Equilibre et charité.

En effet, il ne s'agit pas pour l'homme de réaliser égoïstement un idéal d'équilibre heureux. Vivre en respectant simplement les lois de la vie saine ou le régime de santé de l'Ecole

de Salerne revu et mis à jour par quelque médecin de notre temps, c'est bien. Mais cela ne peut suffire ni à la perfection, ni au bonheur de l'homme. S'interdire tout ce qui tend à pervertir, dégrader, avilir en nous la vie; adopter tout ce qui tend à l'épanouir dans le sens de son ascension de la matière à l'esprit, cela même ne suffit pas.

La vie ne progresse sous nos yeux que par agrégation, coordination, communion. Le plus primitif, le plus élémentaire des vivants, c'est la cellule demeurée solitaire, l'infusoire. Le progrès commence avec la symbiose, la vie commune et organisée de deux ou plusieurs cellules formant corps, se spécialisant et se répartissant le travail. L'homme apparaît comme une galaxie d'atomes groupés, organisés avec une complexité qui déconcerte l'imagination quand on la compare à la simplicité mais aussi à la pauvreté du protozoaire.

Et l'homme lui-même? Il ne progresse, il ne se développe qu'en société, en symbiose, en communion avec d'autres hommes que la division du travail, la solidarité de besoins et d'intérêts rassemblent dans une vie commune : famille, cité, nation. L'équilibre et la perfection de l'individu sont donc tributaires de l'organisation plus ou moins satisfaisante du groupe et, pour une large part, subordonnés à sa réussite.

L'homme ne peut songer égoïstement à sauvegarder, promouvoir, épanouir sa santé, son

équilibre, il doit penser aux autres. Aux autres dont il a besoin pour vivre, mais qui, eux aussi, ont besoin de son concours.

Un chrétien ne peut donc se satisfaire d'une conception purement individualiste de la vie saine et heureuse. Il y voit une erreur et un mensonge. Sa vie, ce n'est pas lui qui l'a créée. Elle lui vient d'autres que lui. Elle n'a pu se nourrir et se développer qu'à la condition que d'autres veillent sur elle, lui fournissent les aliments indispensables à sa croissance et, par une patiente pédagogie, dégagent progressivement, d'une gangue charnelle, l'or fin de l'intelligence et de la liberté insérées par Dieu dans le germe humain.

Il nous faut donc inclure dans le concept même de vie saine et de vie heureuse celui des multiples relations qui nous lient à ceux dont les initiatives et l'action conditionnent notre propre épanouissement physique et spirituel.

La vie est donnée et ce que nous avons reçu gratuitement il nous faut, à notre tour, le donner gratuitement. Autrement dit l'homme ne vivant point *par lui seul* ne peut vivre égoïstement, isolément, *pour lui seul.* Il en va de la vie comme de la richesse. On n'est pas riche *pour soi,* mais *pour les autres,* on ne doit pas non plus garder égoïstement *pour soi* le trésor de sa vie, mais le faire fructifier *pour* les autres et *avec* les autres.

La santé, l'équilibre, l'épanouissement de ma vie ont de la valeur mais ne sont pas en

soi une fin dernière, un absolu. Je vis, non *par moi* tout seul, *pour moi* tout seul, mais comme membre d'un ensemble immense où se rejoignent les causes, les conditions, les buts et les raisons de ma vie.

Vivant par les autres, avec les autres, je dois vivre dans l'amour des autres. Et voici que la règle suprême de mon épanouissement vital ce n'est pas mon intérêt individualiste et solitaire mais, encore une fois, l'amour.

L'amour de la vie, non pas comme d'un bien strictement privé, mais de la vie comme un bien commun que je reçois, auquel je participe solidairement avec une infinité d'autres — ce qui me crée tout un réseau d'obligations multiples et m'interdit de gaspiller ma vie comme si elle n'appartenait qu'à moi. L'amour des vivants qui me font vivre, par qui je vis mais aussi pour qui je dois vivre. Il s'ensuit qu'on ne doit pas vivre en pèchant contre sa vie : la mutilant, la stérilisant, la détruisant par un exclusif amour de soi-même. Il s'ensuit encore que nous devons ajuster l'épanouissement de notre vie aux exigences d'autres vies égales ou supérieures à la nôtre. Mon espace vital a pour limite l'espace vital indispensable aux autres hommes.

La tendance générale de la vie est de construire et nourrir les formes supérieures par les

inférieures; l'animal par la plante, la pensée par l'animalité, mais s'il y a un être supérieur à l'homme, il sera juste que l'homme s'ordonne à lui. Par ailleurs nous avons vu que la vie progresse non seulement par les mutations qui font apparaître des types supérieurs d'individualité, par la structure et l'organisation, mais aussi par le groupement d'individus qui trouvent dans leur rassemblement la coordination de leurs travaux et fonctions spécialisés, un accroissement de pouvoir sur la nature.

Donc, l'individu subordonne légitimement son épanouissement individuel à celui de la communauté qui lui permet de vivre bien mieux que solitaire.

Subordination des formes inférieures de la vie à celles qui les achèvent en les dépassant; subordination des individus à l'ensemble biologique qui conditionne leur existence et leur progrès, cela rejoint la notion chrétienne de sacrifice et de renoncement. Il y a des cas où l'amour même de la vie exige le sacrifice d'une forme particulière ou individuelle de la vie; qu'une mère, par exemple, sacrifie sa santé, son plaisir, sa tranquillité, voire même sa propre vie pour sauver celle de son enfant; qu'un citoyen, avec ou sans uniforme, s'expose, affronte coups, blessures et mort pour le salut et la liberté de tout un peuple. Et s'il faut aller jusqu'au sacrifice total, à plus forte raison devra-t-on accepter de se restreindre, de se priver quand le demandent le service de

la vie ou celui de la communauté qui nous fait vivre.

Ces exigences paraissent contradictoires. D'une part, on doit tout faire pour maintenir florissante et développer sa santé, de l'autre on ne doit pas hésiter à se sacrifier par amour de la vie et de la communauté humaine. La règle suprême demeure la charité.

Si je songe à conserver ou accroître ma vigueur physique, ce doit être par amour. Et si je m'exténue de travail et de privations, ce doit être encore par amour. Si je choisis de me marier, ce doit être par amour d'autre que moi. Et si je me prive des épanouissements et de l'équilibre qu'apporte la vie conjugale, ce doit être aussi par amour, pour pouvoir plus librement et totalement me dévouer au service d'une communauté humaine qui a Dieu pour souverain bien commun.

Mais, aimer c'est aider, soutenir, servir et pour cela il faut un bel équilibre humain, une robuste santé. Et c'est pour cela que, normalement, le chrétien fait attention à sa santé; se reproche de la négliger ou de la compromettre stupidement. Saint François de Sales disait :

« Si le travail que vous ferez vous est nécessaire ou fort utile à la gloire de Dieu, j'aime mieux que vous souffriez la peine du travail que celle du jeûne. L'un a de la peine à jeûner, l'autre en a à servir les malades, visiter les prisonniers, confesser, prêcher, assis-

ter les désolés, prier et semblables exercices; cette peine vaut mieux que celle-là; car outre qu'elle mate également, elle a des fruits beaucoup plus désirables[19]. »

Mais, sans aucun illogisme, le chrétien n'hésitera pas à se tuer à la tâche et à risquer la mort pour sauver les autres, car il sait qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Et il n'y a de perfection, de joie, de bonheur que dans l'amour.

Qu'il peine ou qu'il s'ingénie à réaliser dans son repas l'équilibre alimentaire préconisé par M^me^ Randoin; qu'il fasse du sport ou qu'il s'immobilise sur une colonne comme saint Siméon; qu'il réussisse à force d'hygiène et de sobriété à prolonger sa vie au delà du siècle ou qu'il l'abrège par l'excès de travail et de dévouement, du moment que l'amour l'inspire et le guide, sa conscience ne lui reproche rien. *Ama et quod vis fac.* Aime et ce que tu veux fais-le. C'était la maxime de saint Augustin. Bien comprise, elle règle tout et elle libère l'âme de toutes les casuistiques et de tous les formalismes qui étouffent sa vie. Par l'héroïsme de l'amour elle trouve une santé plus haute et plus resplendissante que l'équilibre fragile et toujours provisoire que la médecine et l'hygiène s'ingénient à sauver et rétablir. Voyez ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles qui triomphent dans la faiblesse et l'infirmité, supportant avec le sourire la

faim, le froid, les plus durs travaux par la seule force d'un amour qui n'est pas trahison ni reniement mais dépassement et perfection de la vie.

Ainsi soit-il.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Scti Thomae, *Contra Gentes*, III, c. 22.
2. Julian Huxley, *Essais d'un biologiste*, Paris, 1946, p. 53.
3. Jacques Maritain, *Humanisme Intégral*, Paris, 1936, pp. 10-11.
4. Julian Huxley, *loc. cit.*, p. 53.
5. Cf. l'excellente étude de Mme Randoin, *Vues actuelles sur le Problème de l'Alimentation*, Paris, 1937, dont s'inspire notre article : *Alimentation rationnée, alimentation rationnelle* in Construire, 1941, n° 1.
6. Pie XI, *Lettre apostolique à Mgr de la Villerabelle*, évêque d'Annecy, A.A.S., 1923, pp. 437 et sq.
7. François Mauriac, *Souffrance et Bonheur du Chrétien*, Paris, 1928, p. 23.
8. I. *Timothée*, IV, 4 et I *Corinthiens*, VI, 20.
9. *Concile de Florence*, ao., 1441. *Denzinger*, n° 706.
10. *Concile de Braga*, ao., 563. *Denzinger*, nos 241-244.
11. *IVe Concile de Latran*, ao., 1215. *Denzinger*, n° 430.
12. 1. Collecte du samedi après les Cendres. — 2. Mercredi après le IVe Dimanche de Carême. — 3. Samedi après le IIe Dimanche. — 4. Jeudi après le Dimanche de la Passion.
13. *Regula Sancti* Benedicti, c. 40. Rapp., c. 31, 34, 36, 39, 48, 55.
14. *Regula Sancti Columbani*, c. 3.
15 I. *Corinthiens*, IX, 24.

16. *Philippiens*, VIII, 6.

17. Bertrand Russel, *Le Mariage et la Morale*. Trad. française, Paris, 1930, pp. 49-50.

18. On trouvera le plan de l'Abbaye de Saint-Gall, dressé vers 840, dans le *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne*, de Dom Cabrol, art. *Saint-Gall*. Cf. La thèse du Dr P. Galland, *L'Eglise et l'hygiène au Moyen Age*, Paris, 1933, pp. 15-29, et Dr Th. Weyl et M. Weinberg, *Histoire de l'Hygiène Sociale*, 1910, c. 5.

19. Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, III, c.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

FÉCONDITÉ CHRÉTIENNE

EMINENCE,
MESSIEURS,

Face à la vie qui palpite en nous, notre devoir, nous l'avons dit, n'est pas de refouler cette poussée continue qui nous porte chaque jour au delà de nous-même. On ne remonte pas le cours de la vie, mais on l'utilise, on s'y maintient, libre de se laisser porter comme un bouchon ou de rejoindre d'une brasse vigoureuse la rive préférée, à moins qu'on ne choisisse, désespéré ou trop peu curieux, de couler à fond.

On peut renoncer à vivre sa vie, mais c'est la pire des lâchetés. On peut laisser la vie s'épanouir en soi comme dans un animal plantureux et sans souci. Mais c'est trahir cette poussée vitale qui, dans l'homme, tend à plus de conscience et de spiritualité.

La seule attitude digne de l'homme, digne du chrétien, c'est d'accueillir en nous la vie avec le sentiment qui faisait dire à sainte Claire : O Dieu, je te bénis de m'avoir créée! » Puis, l'ayant acceptée comme le plus beau des dons, s'employer à cultiver, déployer, orienter toutes les virtualités, toutes les possibilités d'enrichissement et de progression incluses en elle. Voilà qui condamne à la fois le suicide, la négligence dans l'entretien raisonnable de sa santé, comme l'usage ou l'abus de tout ce qui détériore, dégrade en nous la vie ou l'enlise paresseusement dans les formes inférieures de la végétation ou de l'animalité ruminante. Finalement, nous avons dit qu'en l'homme le progrès de la vie trouvait son expression et sa règle supérieures dans l'amour qui nous grandit en nous faisant communier à un ensemble dont le souverain bien commun est Dieu même.

Par là, nos devoirs envers la vie ne se limitent pas à entretenir et développer celle qui est en nous mais à l'ajuster et l'unir à d'autres vies, liées de diverses manières à la nôtre jusqu'à celle-là qui l'enveloppe et l'assume dans une symbiose divine. Mais avant d'en venir à cette perspective suprême, je voudrais, aujourd'hui, parler de nos devoirs dans la transmission de la vie.

Tout vivant a la prérogative de transmettre la vie, de se reproduire, d'enfanter des êtres

à sa ressemblance. La génétique nous révèle que cette vie transmise par le vivant n'est pas son œuvre, mais comme un courant qui passe en lui telle l'électricité dans le câble. Chaque vivant naît d'une cellule constituée par la fusion de germes que ses parents portaient en eux, dès leur naissance.

L'œuf, par quoi nous commençons, engendre deux parties : d'une part, le corps ou *soma* individuel qui est périssable; d'autre part, la lignée reproductive, le *germen* dont nous ne sommes que les dépositaires éphémères. Les *germens* successifs, dérivant ainsi directement les uns des autres, constituent une chaîne continue dont les individus ne sont que des excroissances temporaires[1].

Et voici le chrétien face aux problèmes de la transmission de la vie : problème de la sexualité d'une part, problème de l'hérédité de l'autre, problème de l'eugénisme et du mariage. Toute une littérature, de valeur très inégale, vous a déjà renseignés, Messieurs, sur les données de ces problèmes. Rien de plus aisé, rien de plus fréquent que d'exploiter la naïveté des simples par des présentations absolument ahurissantes des dernières trouvailles, des dernières hypothèses du laboratoire. Des malins sans scrupules en profitent aussitôt pour exploiter cet effet de surprise. Dieu sait au profit de quelles propagandes politiques, idéologiques ou prosaïquement mercantiles! Croyez que j'entends bien, ici, ne faire écho

ni aux unes ni aux autres, mais m'en tenir, d'un côté, à ce que quinze années vécues dans le monde médical, en étroites relations avec d'éminents spécialistes m'ont appris concernant la biologie, la génétique et la psychopathologie sexuelle et, de l'autre, à cette *philosophia perennis* où se rejoignent le rationalisme hellénique et l'inspiration chrétienne. Enfin, permettez-moi de vous rappeler que ces conférences, depuis Lacordaire, s'adressent à des hommes, en tout cas à des adultes, et non à des enfants, et que sur cette voie d'illustres prédécesseurs m'ont devancé, le R.P. Monsabré en 1887, Mgr d'Hulst en 1894, le R. P. Janvier en 1921, avec une franchise, une clarté, une vigueur que je tâcherai d'égaler, mais sans risquer de les dépasser.

*
**

Le Christ devant la femme.

Reconnaissons dès l'abord qu'en regard de ces problèmes un certain moralisme chrétien s'est fait une réputation d'étroitesse, de sévérité, de timidité, voire d'hypocrisie qui lui donnent triste et ridicule figure en comparaison de ceux qui se présentent en défenseurs de la belle et saine nature. Tout au contraire, je voudrais vous convaincre que l'attitude authentiquement chrétienne en présence de la vie et du mystère de son renouvellement constitue un eugénisme vrai, positif et sain.

Pour y parvenir, la méthode la plus directe, la plus sûre me paraît de contempler le Christ lui-même devant ces problèmes. Il en parle sans fausse pudeur, sans hypocrites déguisements, avec une franchise vigoureuse et saine — comme la Bible! — mais aussi, et je vous prie, Messieurs, de le retenir, avec une délicate sobriété; rien dans l'Evangile qui rappelle les obsessions ou les refoulements dont semblent souffrir tant de romanciers contemporains. Mais écoutons l'Evangile lui-même :

En ce temps-là, les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère et la produisant devant tout le monde, ils lui dirent : « Maître, cette femme a été prise sur le fait, commettant l'adultère. Or, dans la loi, Moïse nous prescrit de lapider ce genre de femme : toi, que dis-tu donc? » Or, ils disaient cela pour l'éprouver et avoir de quoi l'accuser. Alors Jésus se baissa et se mit à écrire de la pointe du doigt sur le sol. Comme ils s'obstinaient à le questionner, il se redressa et dit : *Que d'entre vous l'homme sans péché jette le premier la pierre contre elle.* Après quoi il se baissa de nouveau pour écrire sur le sol. Et les autres l'ayant entendu se retirèrent l'un après l'autre, à commencer par les plus âgés; et il se trouva seul avec la femme devant lui. Alors, se redressant, Jésus lui dit : « *Femme, où sont-ils? Aucun ne t'a condamnée? — Aucun, Seigneur,* répondit-elle. Et Jésus dit : « *Moi non plus je ne te condamne pas. Va! à partir d'aujourd'hui ne pèche plus*[2]. »

Jésus ne veut certes pas encourager l'adultère, non plus qu'aucun péché, mais il sait la

faiblesse de la femme et l'odieuse hypocrisie de ces hommes qui l'accablent. Il a pitié des pécheurs et déteste les pharisiens hypocrites qui se dressent en juges impitoyables de leurs frères et disent superbement en leur cœur : « *O Dieu, je te rends grâce de n'être pas comme le reste des hommes, voleurs, injustes, adultères*[3]. » Mais s'ils purifient le dehors de la coupe et du plat, le dedans est plein de rapines et d'intempérance[4]. Ils dévorent les maisons des veuves et affectent de faire de longues prières[5]. Aussi Jésus n'hésite-t-il pas à leur déclarer : *Les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu*[6]. »

N'en concluez pas quelque fade et facile complaisance de Jésus pour les péchés de la chair. Il se montre sévère même pour ces regards de convoitise dont on enlace la femme de son prochain et qui accomplissent déjà l'adultère dans le cœur[7]. Le vrai tort des pharisiens est de se prétendre plus vertueux que les autres, alors que les pécheresses sans prétention, les prodigues repentants se montrent mieux disposés à recevoir la grâce de rédemption que Jésus leur apporte. Dangereux malade, qui s'obstine à se croire bien portant. Mieux vaut le pécheur conscient de sa misère que l'homme aveuglé par la fatuité d'une illusoire vertu.

Il arrive aussi que certains pèchent par un amour imparfait, certes, et qui s'égare, mais manifestant un fond de générosité ardente à

se donner sans retours égoïstes sur soi-même, et c'est ainsi qu'apparaît dans l'Evangile cette femme qu'une tradition respectable identifie avec Marie de Magdala[8]. « Elle vivait dans la ville en pécheresse. » Et la voilà qui va se jeter aux pieds de Jésus dans la maison même d'un vertueux pharisien qui ne manque pas de murmurer : « S'il était prophète celui-là, il saurait quelle est la femme qui le touche et de quelle espèce elle est; que c'est une pécheresse. » Et Jésus de lui dire : « *Ses nombreux péchés lui sont pardonnés, aussi a-t-elle beaucoup aimé. Celui à qui on pardonne moins, aime peu.* » Et se tournant vers la pécheresse qui avait répandu sur lui le précieux parfum d'un vase d'albâtre, arrosait de ses larmes les pieds du rabbi et les essuyait de ses cheveux, Il dit : « *Tes péchés te sont pardonnés. Ta foi t'a sauvée, va en paix.* » La même impétuosité, la même soif de se donner qui avait conduit Magdeleine en ces aventures désespérément monotones où la femme subit l'esclavage du désir qui la porte vers l'homme, l'amenait aux pieds de Jésus dans le suprême espoir d'être sauvée par un être qui l'aimerait, enfin, en la respectant et pour son salut. Désormais, elle le suivra « en compagnie de quelques femmes qu'il avait également guéries d'esprits mauvais et de maladies : Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode; Suzanne et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens[9] ».

Lorsque, au soir de la Passion, au pied de la

croix de Jésus, Jean, le disciple bien-aimé, fera le bilan des fidélités, qui accompagnèrent leur Maître jusqu'au Calvaire, il ne verra autour de lui que des femmes, « sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas et Marie-Madeleine et Salomé qui, durant son séjour en Galilée, le suivaient et le servaient, et beaucoup d'autres encore qui étaient montées avec lui à Jérusalem ».

Rien qui rappelle la femme esclave, jouet flexible des caprices du mâle, rien qui ressemble au mépris hautain de la sagesse stoïcienne pour celle que Sénèque définit « un animal sans pudeur, *animal impudens* ». La femme apparaît, dans l'entourage de Jésus, respectée à l'égal de l'homme, enseignée par le Maître avec la même bienveillante attention qu'un sénateur ou un rabbin.

Comparez, je vous prie, Messieurs, dans le même Evangile de saint Jean, ces deux dialogues si semblables par le fond doctrinal, si divers par les interlocuteurs. Le premier est un maître en Israël, un notable, membre du sanhédrin, Nicodème, encombré de préjugés, du souci de sa réputation, de la peur d'être vu et compromis. L'autre, au contraire, est une femme, une Samaritaine; pour la sixième fois, elle vit en ménage avec un homme qui n'est pas son mari. Et cependant, elle nous paraît à la fois plus courageuse à poser des questions essentielles, comme à prendre parti pour celui qui a su lire dans sa vie. Elle devient aussitôt

une propagandiste ardente et généreuse. Saint Paul pourra dire : « Désormais, plus de Juif ni de Grec, plus d'esclave ni d'homme libre, plus d'homme ni de femme, vous n'êtes tous qu'un dans le Christ Jésus[11]. » Et il parle avec gratitude de ces femmes qui, non moins que des hommes, ont collaboré avec lui à propager l'Evangile[12].

Mais si, aux yeux de Jésus et de ses vrais disciples, l'âme d'une femme a même prix que celle d'un homme, à quoi répond la distinction des sexes?

Elle concerne la conservation de l'espèce, la propagation du genre humain; sur le plan de la rédemption des âmes, elle s'efface. « Lorsqu'on sera ressuscité des morts, on n'épousera pas et on ne sera pas épousé, mais on sera comme les anges dans le ciel[13]. »

Là se révèle quelle différence sépare la destinée de la personne humaine et la fonction de l'individu dans une série animale, comme aussi tout ce qui différencie le mariage humain d'un vulgaire accouplement.

*
**

Sens et finalité du mariage humain.

Dans le monde animal comme dans le végétal, l'individu apparaît entièrement absorbé par le service de l'espèce; toute sa destinée se borne à vivre pour perpétuer un certain type

de vie, soit qu'il s'emploie lui-même à engendrer et nourrir des êtres qui le reproduisent, soit, comme l'ouvrière dans la ruche ou la fourmilière, qu'il remplisse une fonction dans un ensemble essentiellement destiné à perpétuer la vie. Dans les organismes supérieurs, nous l'avons déjà dit, l'enchaînement direct d'un germen à l'autre, de génération en génération, fait de l'individu comme une excroissance temporaire, un support, une enveloppe, une chrysalide destinée à protéger, nourrir et porter le germe de l'espèce à qui la nature subordonne et, souvent, sacrifie l'individu.

Dans la mesure où l'homme naît et dure dans une condition animale, il participe à cette subordination de l'individu à l'espèce, à sa reproduction, à sa perpétuité. Mais, dans l'homme, l'individu s'élève à la personnalité consciente, intelligente et libre; par là, il émerge de l'animalité à la vie de l'esprit; il accède à l'immortalité de ce qui dépasse la matière.

Voilà pourquoi il peut échapper, pour une part, à la tyrannie de l'emprise sexuelle et, d'autre part, donner à l'union de l'homme et de la femme une forme supérieure. Chez un grand nombre de vivants, une fugace rencontre assure la continuité de l'espèce. Chez d'autres, la durée du couple se limite à la période plus ou moins longue, nécessaire à la nourriture et à l'élevage des petits par l'effort conjugué

des deux parents. Chez l'homme, au contraire, se remarque, depuis les plus lointaines origines, une tendance profonde à faire de l'union charnelle de l'homme et de la femme le principe d'une communauté de vie, intégrale et permanente.

D'abord, cela semble conforme au bien de l'enfant qui a besoin, pour vivre, grandir, s'élever, non seulement physiquement mais intellectuellement et moralement, du milieu que lui crée l'association stable de ses parents et de leurs autres enfants.

Nous l'avons déjà remarqué, Messieurs, depuis vingt mille ans, au moins, la structure anatomique et physiologique de l'être humain n'a guère varié, ni progressé. C'est par la pensée, la parole, la création technique que l'humanité avance et transforme son univers. Or, pour parler, penser, jouer adroitement et efficacement des forces cosmiques, l'homme ne progresse que par l'éducation, — d'abord et avant tout celle que lui donnent l'homme et la femme qui l'ont engendré. Jamais il n'apprendra si bien sa langue maternelle que sur les genoux de sa mère; jamais il ne prendra goût au métier d'homme comme en regardant vivre son père. Quel que soit le mérite du maître d'école, sa tâche serait insurmontable s'il devait seul apprendre à ses élèves tout ce que leur apprend leur famille ou, alors, il faudrait qu'il leur consacre tout le temps et toute la peine qu'un père et une mère donnent

sans y penser, mais de tout cœur, à l'éducation de leurs enfants.

Mais le bien de l'enfant, les exigences de son entraînement à la vie, de sa nourriture et de son éducation ne sont pas le seul motif qui requiert l'union stable des pères et mères. Le bien, la dignité, la perfection humaine des époux exigent également que leur union surmonte les inconstances et les frénésies de l'instinct, s'établisse dans la permanence et la sérénité d'une fidélité aimante et d'une amitié sans déclin.

L'homme et la femme qui, cédant à l'impulsion de la nature, deviennent, comme dit l'Ecriture, une seule chair, unissent en même temps leurs personnes et deviennent une seule âme. Ils vivent ensemble une expérience qui, quoi qu'ils fassent, marque profondément leur personnalité et les lie l'un à l'autre non seulement par un souvenir tenace, mais une imprégnation réciproque de leur être moral tout autant que physique[14].

Puisque l'âme tout entière est dans tout le corps, l'union charnelle de l'homme et de la femme engage et marque leur âme. L'épanouissement de leur personnalité se trouve lié, pour une part, à l'épanouissement de leur vie sexuelle. D'une certaine manière, on peut dire qu'ils s'accomplissent l'un dans l'autre et l'un par l'autre dans l'acte même qui les fait une seule chair. Tout ce que nous avons dit de l'interpénétration du charnel et du spirituel

dans l'homme, de l'unité psychosomatique de la vie humaine les oblige à conclure que l'acte qui rassemble les sexes dans une véritable symbiose influe profondément sur l'évolution de leur vie entière, charnelle et spirituelle. Devenir père, devenir mère, l'un par l'autre, l'un avec l'autre, quelle expérience, quel enrichissement pour ceux qui vivent ces moments dans une conscience illuminée par l'amour!

Evidemment, ceux-là ne peuvent connaître cette splendide exaltation de leur être qui, dans l'acte conjugal, s'ingénient à falsifier, à mutiler la nature pour en tirer, chacun pour soi, une stérile et misérable volupté, détournant l'acte sexuel de sa destination féconde par des artifices souvent plus nocifs qu'on ne croit à la santé de l'organisme comme à l'équilibre nerveux et qui, toujours, dégradent la qualité de l'amour et la délicatesse des âmes[15].

On devine aussi, sans qu'il soit besoin d'y insister ici, l'inconvenance morale et le lourd contresens psychologique d'une méthode qui permet à la femme de devenir mère par un autre que son propre mari, alors même que cet adultère artificiel s'accomplit à distance, au moyen d'une technique vétérinaire[16].

Admirez plutôt, Messieurs, comment un amour conjugal, vécu dans le respect de la nature, simplement mais vraiment et pleinement humain, dispose et entraîne à la charité du Christ. Saisi par un attrait puissant, sensuel, enraciné dans sa nature animale, l'homme

sort des étroites limites où s'enclôt le tenace instinct de la conservation individuelle. Il commence à s'intéresser, combien passionnément, à un autre que lui, un autre qui lui paraît un divin complément de lui-même. Ils s'attirent, se découvrent et se complètent mutuellement. L'amour de soi y trouve bien sa part, mais en s'élargissant à l'amour d'autre que soi. Car cet autre qu'on ne s'attache qu'en s'attachant à lui apparaît à la fois semblable et différent, ce n'est pas une simple réplique, une doublure de soi, mais un être complémentaire[17].

Par son sexe d'abord, car la plus exacte physiologie nous apprend qu'il n'y a pas une parcelle de notre corps qui ne porte l'empreinte ou de la virilité ou de la féminité. Le squelette même diffère, de l'homme et de la femme, et les muscles et les hormones[18].

La nature bâtit l'un pour la lutte, la course, la chasse, les activités constructives et créatrices. Elle prédestine l'autre à la maternité, aux tâches sédentaires, mais nobles, de l'éducation de l'enfant, depuis celles qui alimentent, protègent et développent la santé et la vigueur du corps, jusqu'à celles qui façonnent son caractère et rendent son âme attentive et délicate. Indispensables l'un à l'autre, pour engendrer et élever l'enfant, l'homme et la femme se complètent l'un l'autre par leurs qualités différentes, dans toutes les formes d'activité et de création. L'intimité de la vie

conjugale, inaugurée par une confuse attraction réciproque, leur révélera progressivement que chacun a besoin de l'autre pour devenir pleinement humain, pour enrichir ses dons particuliers par leurs corrélatifs, — la pensée discursive, parfois trop raisonneuse et abstraite de l'un, par les intuitions concrètes de l'autre; la vigueur du premier par la finesse et la grâce de son inséparable compagne. Tout en restant soi, et dans la mesure même où chacun reste pleinement soi, s'équilibrant, s'achevant l'un par l'autre, ils se fondent dans une seule vie et découvrent ainsi comment une personne peut s'enrichir en se donnant, grandir et s'épanouir par l'amour.

Alors ils peuvent comprendre les paroles de l'Apôtre du Christ, Paul, apprenant au couple humain qu'il symbolise magnifiquement l'union du Christ avec l'assemblée des croyants, l'Ecclesia. « Maris, aimez vos femmes, tout comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant; afin de la présenter resplendissante, sans tache, sans ride mais sainte et irréprochable. Ainsi les maris doivent aimer leur propre femme comme leur propre corps; celui qui aime sa propre femme s'aime lui-même. Personne, certes, n'a jamais haï sa propre chair; mais on la nourrit, au contraire; on la chérit, comme le Christ l'Eglise[19]. »

Voici donc le mariage symbole de l'amour rédempteur du Christ pour l'humanité. Mais

n'est-il pas normalement la plus humaine école de sacrifice? Pour l'amour de sa femme et de ses enfants, l'homme délaisse le plaisir égoïste et préfère chercher sa joie dans le bonheur de ses aimés. Pour eux, il s'astreindra à la monotonie d'un travail régulier, il se privera, souffrira et n'hésitera pas à sacrifier sa vie pour les sauver. Et l'abnégation des mères, qui pourrait en parler sans une émotion profonde et sincère?

Ainsi voit-on s'insinuer, dans les obscurs déterminismes de la sexualité, la liberté, l'héroïsme de l'amour, la grâce achever et dépasser la nature, le désir se muer en charité, *Erôs* devenir *agapê*.

Qu'importe alors que les premiers feux de la passion se soient calmés ou même éteints! Une continuelle tendresse, une mutuelle et profonde compréhension exprimées dans un simple regard, dans un discret sourire; le soutien, la consolation, l'encouragement, la joie paisible dans l'unité des cœurs, ces fruits-là passent bien la promesse des fleurs.

*
**

L'indissolubilité conjugale.

Du coup, vous comprenez que la réussite de l'expérience conjugale ne peut s'accommoder ni de l'instabilité, ni de la promiscuité. Elle exige une totale réciprocité dans un engagement de toute la vie. Elle exclut le provi-

soire, le conditionnel, les réserves, les arrière-pensées de rupture et de reprise, le partage avec quelqu'un d'autre de l'intimité conjugale. C'est tout cela qu'expriment les mots vigoureux de Jésus : « Celui qui les fit au commencement, les fit mâle et femelle. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et les deux deviendront une seule chair. Ainsi ils ne seront plus deux, mais une seule chair. Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas[20]. »

Il en déduit la condamnation du divorce : « Celui qui répudie sa femme et en épouse une autre commet l'adultère envers la première; et si une épouse répudie son mari et en épouse un autre, elle commet l'adultère[21] », comme « celui qui épouse une femme répudiée commet l'adultère[22]. »

Certains ont voulu déduire d'un texte de saint Matthieu qu'on pouvait divorcer et se remarier en cas d'adultère de son conjoint. La tradition catholique, elle, admet bien qu'en cas d'adultère du conjoint, comme pour d'autres raisons également graves, l'homme ou la femme peuvent légitimement se séparer. Mais la légitimité d'une séparation devenue nécessaire n'inclut pas le droit de contracter un nouveau mariage tant que vivra le conjoint, même infidèle[23].

L'intransigeance de l'Eglise en matière de divorce semble, aujourd'hui surtout, accablante pour bien des hommes de bonne vo-

lonté. Ces prisonniers, ces déportés qui retrouvèrent un foyer déserté, profané, détruit n'auront-ils pas le droit de le reconstruire, de donner, à leur cœur éprouvé de tant de manières, le réconfort et la consolation d'un amour moins décevant que le premier?

Dieu sait, Messieurs, combien, nous prêtres, compatissons à ces désarrois, à ces souffrances; combien notre cœur d'homme voudrait pouvoir réparer ces désastres. Mais si nombreux, si émouvants que soient les cas individuels, doit-on leur sacrifier le bien de tous, le bien commun?

Nous avons vu que la vie subordonne l'individu à l'espèce, le particulier à l'ensemble. Par essence, le mariage s'ordonne au bien de l'espèce, de l'enfant. Or l'exigence chrétienne du mariage indissoluble, en toute sa rigueur, offre seule les garanties absolument indispensables au bien de l'enfant comme à la dignité des époux. D'abord l'éclatement du noyau conjugal va écarteler et mutiler les jeunes vies qui trouvaient là leur centre de gravité, la plus sûre condition d'une croissance, d'une éducation, d'un équilibre désormais compromis, irrémédiablement parfois, douloureusement toujours. Le divorce des parents entraîne fatalement le déchirement des cœurs qu'ensemble ils avaient engendrés, un désarroi, une souffrance qui, pour rester secrets et silencieux, n'affectent pas moins, au contraire, l'âme de l'enfant.

Et la dignité des époux? Pour l'un comme pour l'autre, c'est l'aventure, le sentiment ineffaçable d'un échec dans l'entreprise qui, consommée, engageait toute leur vie. Quoi qu'ils fassent, ce ne sera jamais plus avec la ferveur et l'enthousiasme d'un cœur neuf. Toujours les obsédera le souvenir de l'abandon, de la trahison, subis par l'un, voulus par l'autre, parfois par les deux. La mort sépare aussi, mais en consacrant la fidélité, en éternisant l'unité des cœurs. Le divorce brise et disperse. Il laisse la femme déjà vieillie sans appui et sans espoir, et l'homme à la merci de ses impulsions. Il multiplie les victimes.

Admettre qu'on puisse régulièrement se dédire, non seulement se séparer, mais refaire un nouvel essai, comme si rien ne s'était passé, quel encouragement à l'inconstance! — en un domaine où elle apparaît terriblement fréquente, et malfaisante. Quelle prime donnée au moins fidèle, au moins résolu, au moins généreux!

Fini ce bel idéal de fidélité. Fini ce bonheur prolongé bien au delà de l'assouvissement brutal d'un désir éphémère. Nous retombons dans l'animalité, nous trahissons le progrès de la vie et de l'humanité!

Voilà pourquoi, envers et contre tous, même contre un Robert le Pieux, un Philippe-Auguste, un Henri VIII, défenseur de la foi, l'Eglise maintient l'intégrité de l'exigence chrétienne. Cette exigence dépasse votre faiblesse,

elle écrase votre bonne volonté. Reconnaissez, au moins, sa grandeur, sa noblesse, sa bienfaisance pour l'ensemble, pour l'humanité de demain comme d'hier. Reconnaissez que la loi qui vous blesse, sauvegarde, seule, la dignité du mariage. Si votre faute ou d'implacables nécessités vous contraignent à pâtir de la loi, aimez-la quand même comme une condition du bonheur des autres. Et ce que vous souffrez, souffrez-le volontiers pour que les autres, protégés, préservés par cette indissolubilité du lien conjugal, connaissent les joies et les grandeurs de l'idéal sauvegardé par votre sacrifice et votre héroïque fidélité.

Mais comprenez aussi que, dans la pensée de l'Eglise, l'indissolubilité ne convient qu'à un vrai mariage contracté avec une volonté pleinement et librement résolue à se donner sans réserve, dans l'acceptation loyale de toutes les obligations incluses dans l'idéal chrétien du mariage. La ferme intention chez l'un ou chez l'autre des partenaires de se dérober à quelque exigence essentielle du mariage chrétien, l'absence d'un libre consentement, le défaut de quelque condition déclarée indispensable *sine qua non*, soit par l'Eglise, soit par l'une ou l'autre des parties entraînent la nullité du lien conjugal. L'Eglise, qui se refuse à rompre un lien qui, *de soi*, ne peut être qu'indissoluble, accepte, du moins, qu'on lui prouve, si on le peut, que ce lien n'existe pas et n'a pu exister par carence de

quelque élément indispensable. Ne voyez pas là un biais pour couvrir quelque concession au divorce. Tout au contraire. Dès lors que le mariage se présente comme un engagement irrévocable, lourd de conséquences définitives, on ne peut admettre qu'il se contracte *validement*, sans un certain nombre de garanties dont l'absence entraîne la nullité du contrat.

Or, bien souvent, je ne dis pas toujours, ne pourrait-on pas se demander si ces couples qui réclament le divorce, ou l'ont rendu inévitable, se sont mariés dans les dispositions et conditions requises?

Dans un monde qui garde d'un christianisme ancestral les formalités et les conventions, sans en avoir toujours conservé l'esprit, n'arrive-t-il pas, malheureusement, qu'on se marie avec un tel oubli, une telle incompréhension des exigences, mais aussi des grandeurs, des consolations, des appuis du mariage chrétien, qu'en fait il n'y a qu'un simulacre dont un examen sérieux, s'il était possible, montrerait plus d'une fois l'insuffisance à créer ce lien vigoureux des âmes que l'Eglise déclare indissoluble.

Si vous n'avez, l'un pour l'autre, que ces sentiments vulgaires et transitoires qui rapprochent les bêtes dans un fugitif impromptu, si vous ne vous sentez pas la splendide vocation d'associer votre vie entière à une autre vie pour progresser ensemble, dans un même et réciproque amour, de vous dévouer d'un même

élan, servir la vie par une fécondité consciente et volontaire, alors n'ajoutez pas au reniement de la dignité humaine la profanation d'un sacrement qui convient seulement aux chrétiens qui, devant Dieu, en pleine conscience et en pleine liberté, après mûre réflexion, s'engagent « à s'aimer et se chérir toute la vie, en santé comme en maladie, dans la richesse comme dans la pauvreté, dans le meilleur comme dans le pire. »

Croyez, Messieurs, que lorsque deux êtres — je dis bien deux et non pas un sur deux — se sont mariés ainsi et que, chaque jour, devant Dieu et avec sa grâce, ils ont renouvelé leur promesse, ils ne trouvent ni pénible, ni insupportable, mais toute normale la loi qui déclare indissoluble le mariage contracté et consommé validement, c'est-à-dire dans les conditions mêmes que nous venons de rappeler.

Cela suppose, évidemment, qu'on ne vient pas au mariage sans une sérieuse préparation du cœur et du caractère, une indispensable maturité morale, et physique aussi.

Quelle grave vérité dans cette réflexion d'un philosophe à un poète : « Les jeunes se précipitent l'un vers l'autre quand l'amour tombe sur eux, et il est dans leur nature de ne pas savoir attendre. Ils se déversent, alors que leur âme n'est qu'ébauche, trouble et désordre. Que peut faire la vie de cet enchevêtrement de matériaux gâchés qu'ils appellent leur union et qu'ils voudraient même appeler leur bon-

heur? Et quel lendemain? Chacun se perd lui-même pour l'amour de l'autre et perd l'autre aussi et tous ceux qui auraient pu venir aussi. L'amour ce n'est pas, dès l'abord, se donner, s'unir à un autre. L'amour c'est l'occasion unique de mûrir, de prendre forme, de devenir soi-même un monde pour l'amour de l'être aimé. Il faut d'abord thésauriser longtemps, accumuler beaucoup. Le don de soi-même est un achèvement. »

Aussi bien l'Encyclique *Casti Connubii* faisait-elle un grave devoir aux parents, aux éducateurs, aux prêtres de préparer, « dès l'âge le plus tendre », les futurs époux. Bien plus d'ailleurs par la formation précoce de la volonté à maîtriser les passions et surmonter l'égoïsme, que par une initiation théorique, plus dangereuse qu'utile, lorsqu'elle devance prématurément cette maîtrise de soi qui seule, en définitive, préserve l'adolescence et l'âge mûr des égarements de la luxure[24].

*
**

L'eugénisme de l'amour.

Ici encore, nous voyons que toute règle, toute précaution, toute préparation, n'ont de valeur et ne trouvent leur juste mesure que dans l'amour. Aux jeunes chrétiens qui songent au mariage à venir, comme à ceux qui luttent pour trouver l'équilibre heureux d'une

vie conjugale déjà engagée, j'oserai dire avec saint Augustin : *Ama et fac quod vis*, Aime et fais ce que tu veux. — Entendons bien ce latin. Il ne signifie pas : « Aime et fais ce qui te plaît. » — Aimer c'est vouloir faire le bonheur, assurer le bien, le progrès, la perfection de ceux qu'on aime. Si vous aimez, si vous avez cette volonté bienveillante et bienfaisante, réalisez-la par des actes. Aime et ce que veut cet amour fais-le. *Ama et quod vis, fac.* Si vraiment vous aimez ce jeune être qui attire vos regards et captive votre cœur, si vraiment vous voulez son bien et son bonheur vous ne voudrez pas l'entraîner, l'engager à la légère dans une aventure qui, dès demain, le laisserait déçu, avili à ses propres yeux, désabusé, blessé, sali. Si vous aimez vraiment, commencez par respecter infiniment dans l'être aimé sa dignité de personne humaine. Toute exploitation, plus ou moins consciente, de la faiblesse ou de la naïveté de l'autre, mérite la même sévérité que cette exploitation de l'homme par l'homme qu'on réprouve dans l'organisation économique.

Respectez l'innocence, la pudeur, la fierté, la faiblesse, mais aussi l'idéal, la spiritualité, la vie intérieure, la délicatesse morale de celui comme de celle à qui va votre amour. Et puisque c'est son bonheur que vous voulez et non l'assouvissement d'un désir passager, commencez par réfléchir aux moyens les plus vrais de réaliser ce bonheur, à travers toute une vie.

Mûrissez votre amour, éprouvez votre cœur, comparez vos goûts, vos aptitudes, vos caractères, votre conception de la vie. Consultez votre médecin pour ne point risquer de contaminer un être sain ou transmettre imprudemment une tare insupportable à des enfants possibles, ne méprisez pas l'avis de parents mieux placés que tous autres pour vous faire profiter d'expériences particulièrement ajustées à votre cas, et, si j'ose dire, à votre *idiosyncrasie*. Enfin demandez à Dieu sa lumière et sa force pour une entreprise qui met en cause le bonheur et le salut de deux âmes.

Alors, n'ayant rien négligé des conditions du succès, offrant votre âme avec toute sa bonne volonté, vous pourrez connaître la joie unique de deux êtres vierges faisant ensemble la découverte de l'amour. Cela ne peut arriver qu'une fois. Mais ils ne regrettent rien, ceux qui ont su attendre et se garder intacts pour cette expérience qui ne s'improvise pas, ni ne se recommence jamais avec les mêmes chances qu'au printemps de la vie, avec un corps et un cœur vraiment neufs.

Voilà ce dont rêvent ces jeunes chrétiens, ouvriers ou bourgeois, qu'illumine la grâce du Christ. Et ce rêve se réalise par la même grâce. Nous lui devons depuis deux mille ans, dans le monde et dans notre France, des milliers de familles robustes, fécondes, saines, heureuses. Elles connaissent les difficultés et les deuils comme les autres, mais les supportent avec une

allégresse, une sérénité que d'autres leur envient. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, ce sont ces familles-là, nées d'un amour chrétien, qui ont façonné le corps, le cœur, l'esprit d'un Charlemagne et d'un saint Louis, d'une Jeanne d'Arc, d'un Vincent de Paul, d'un Pascal et d'un Bossuet, d'un Foch et d'un Leclerc, d'un Pasteur et d'un Termier et de combien d'autres y compris la plupart des héros, des savants et des pionniers du temps présent.

Voilà l'eugénisme chrétien. Par la naissance et l'éducation dans une famille fondée, maintenue, illuminée par l'amour, il tend à créer des valeurs spirituelles, des âmes, des caractères et des volontés. Car c'est par là, d'abord, que l'homme est grand. Il n'exclut pas l'utile apport que peut fournir la génétique. Comme disait Hippocrate : « Là où se trouve l'amour de l'homme, se trouve aussi l'amour de l'art. »

Mais pour faire des hommes, des vrais, jamais aucune technique ne supplantera l'eugénisme de l'amour.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Guyénot, *Les problèmes de la Vie,* Genève, 1947, p. 240-241.
2. Jean, VIII, 1-10.
3. Luc, XVIII, 11.
4. Matthieu, XXIII, 25.
5. Matthieu, XII, 40.
6. Matthieu, XXI, 31.
7. Matthieu, V, 28.
8. Luc, VII, 36-49.
9. Luc, VIII, 2-3.
10. Jean, XIX, 25; Marc, XV, 40-41.
11. *Galates,* III, 28.
12. *Phillipiens,* IV, 2-3.
13. Marc, XII, 35; Matthieu, XXII, 30.
14. Malgré quelques exagérations cette pensée a été bien mise en valeur par le Dr Herbert Doms, *Du sens et de la fin du mariage.* Traduction française, Paris, 1937; à compléter par Dr René Biot, *Education de l'Amour,* Paris, 1946.
15. Cf. *Cahiers Laënnec,* 1938, n° 3, *Périls de la Contraception* et la thèse remarquable du Dr R. H. Barbe, *Les Conséquences pathologiques des pratiques anticonceptionnelles chez la femme;* Nice, 1937; et notre Conférence *Amour et Chasteté.*
16. Cf. *Cahiers Laënnec,* 1946, n° 2, *L'insémination artificielle,* Dr Palmer, René Saistier, Gabriel Marcel, R. P. Tesson, R. P. Larère.
17. Cf. Dr A. Hesnard, *Traité de Sexologie Normale et Pathologique,* Paris, 1933, pp. 417 et 504-505.

18. Cf. Gregorio MARANON, *Le Problème des Sexes*, Paris, 1932; et Maurice CAULLERY, *Organisme et Sexualité*, Paris, 1942.
19. *Ephesiens*, V, 25-29.
20. MARC, X, 8-9.
21. MARC, X, 2-10.
22. LUC, X, 18.
23. Rainer-Maria RILKE, *Lettres à un jeune poète.*
24. PIE XI, *Casti Connubii*, 31, XII, 1930 et *Encyclique sur l'Education chrétienne de la Jeunesse*, 31, XII, 1929.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

« TU NE TUERAS PAS »

EMINENCE,
MESSIEURS,

Face à la vie, le chrétien se reconnaît obligé d'accepter et respecter les exigences de son progrès. En lui d'abord par un raisonnable souci d'hygiène et d'exercices physiques indispensables à l'épanouissement de tout son être y compris les plus spirituelles de ses activités. Mais, nous l'avons remarqué dimanche dernier, il n'y a pas en nous que notre propre vie individuelle et solitaire. Nous recélons au plus intime de nous-mêmes la mystérieuse possibilité de projeter loin de nous d'autres vies, reproductions plus ou moins heureuses de la nôtre. De là une nouvelle série de devoirs.

Devoir de respecter en soi les sources de vie, de ne point profaner ni prostituer l'acte sacré destiné à perpétuer l'espèce humaine en même temps qu'à épanouir, dans un don réciproque et une expérience commune, celui et celle qui deviennent l'un par l'autre père et mère.

Mais au delà de nous-mêmes, au delà des êtres qui, par la communauté de sang et de vie, nous apparaissent comme une part de nous-mêmes — *filius aliquid patris*, le fils est quelque chose de son père, répète volontiers saint Thomas, — il y a des millions d'autres vies humaines plus ou moins étrangères à la nôtre, souvent même rivales ou ennemies de la nôtre. Quel devoir nous incombe envers elles? L'Ancien Testament nous répond : « Tu ne tueras pas », et le Nouveau, dépassant ce précepte négatif, ajoute : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même[1]. »

Beaux préceptes, direz-vous, mais toute la nature et toute l'histoire nous les montrent violés partout.

La nature? Les biologistes nous diront « qu'elle ne s'embarrasse point de scrupules ni de répugnances et emploie pour se perpétuer les voies les plus monstrueuses. Elle fait de l'œuf un aliment pour la mère et, de la méthode d'Ugolin, un chaînon régulier pour la conservation de certaines espèces[2] ».

Le cycle de la vie nous apparaît comme un enchaînement d'êtres qui s'absorbent les uns

les autres et s'entre-dévorent. On connaît des plantes carnivores, mais quel repas pour l'animal, toute cette végétation qui semble ne fleurir que pour se dissoudre dans une digestion. Et ces bêtes, du vampire au moustique, qui ne vivent qu'en épuisant le sang des autres, quel carnage continuel! Quel gaspillage aussi, ces milliards de vivantes semences dispersées par le vent, noyées par les eaux, évacuées par l'organisme comme un résidu sans valeur.

Mais par cette incessante circulation, ces continuelles transformations, lá vie continue, bourgeonne et même, à travers les millénaires, lentement mais sûrement, elle progresse, elle atteint des formes de plus en plus complexes et s'épanouit dans la conscience, la pensée et la liberté de l'homme.

Pourquoi s'indigner? Que le protoplasme des plantes devienne oiseau volant dans l'air ou cheval galopant dans la prairie, n'est-ce pas une belle destinée? Et qu'à son tour, ce pesant ruminant nourrisse la pensée d'un Newton ou d'un Pasteur, n'est-ce pas une splendide apothéose pour cette masse ambulante de graisse et d'albumine?

La Bible, en tout cas, nous met à l'aise :

« Dieu bénit les fils de Noé et leur dit : Fructifiez et multipliez et remplissez la terre. Tout ce qui se meut et qui est vivant vous sera pour nourriture; comme l'herbe verte je vous donne tout[3]. »

Saint Thomas d'Aquin vous expliquera sans vergogne que chaque être se conserve en vie par les mêmes processus qui l'ont engendré; le même ordre préside à leur genèse et à leur conservation. D'où il suit que les organismes complexes se soutiennent en utilisant les plus élémentaires; que les plantes se nourrissent de composés organiques; les animaux font des plantes leur nourriture et les plus parfaits et les plus vigoureux d'entre eux font leur proie des plus petits et des plus faibles. L'homme, lui, se sert de tous pour son utilité[4].

Un biologiste contemporain nous dira que tous les êtres vivent en liaison biologique et que le monde lui apparaît comme une immense symbiose qui maintient constamment son équilibre par une continuelle circulation de la matière animée. *Vita in motu*, point de vie sans mouvement. Interrompez ces échanges, ces mutations, ces assimilations incessantes qui transforment les minéraux en tissus vivants, les plantes en herbivores et ceux-ci en carnassiers dont le cadavre finalement restitue à la terre les éléments que la vie lui avait empruntés; brisez l'élan continu qui, multipliant à l'infini la cellule vivante, la groupant en ensembles organisés de plus en plus complexes, aboutit à la naissance de l'homme avec la conscience, la pensée et la liberté, que resterait-il? Un univers sans âme, transformé en un magma d'une immobile banalité.

La Bible et la biologie, à la fois, nous accou-

tument à voir le monde ordonné tout entier à la naissance de la vie et celle-ci à la genèse de la conscience, de la pensée et de la liberté.

Tout en ignorant les merveilleuses découvertes de la physique et de la biologie contemporaines, la théologie médiévale avait déjà de notre univers cette vision unitaire et cohérente. Dans l'enfantement de l'homme qui reproduit toutes les étapes de la vie végétale d'abord, puis animale et finalement humaine, elle voyait se manifester cette destination de la matière à la vie et de la vie à la pensée, « la fin suprême de toute la genèse des vivants étant l'âme humaine à laquelle la matière tend et aspire comme à sa forme supérieure[5] ».

Mais l'homme lui-même ne progresse que par son agrégation à des communautés dont la complexité croissante mesure son degré de perfection : famille, commune, cité, province, nation, nations unies. Sur le plan de la structure anatomique et physiologique l'homme moderne semble avoir réalisé tous les perfectionnements dont sa nature était capable. C'est par l'organisation collective des individus doués de pensée et de volonté que semble maintenant se prolonger et se parfaire l'évolution de la vie cosmique. Cette idée d'un monde s'achevant et s'accomplissant dans l'homme nouveau, constitué par un rassemblement et un renouvellement de tous dans le Christ, elle était chère à saint Paul : « Toute la création ensemble soupire et travaille jus-

qu'à maintenant, attendant la révélation du Fils de Dieu, dans l'espérance d'être affranchie de la servitude et de la corruption, pour jouir de la liberté glorieuse des enfants de Dieu[6]! »

Nourrir, développer, perpétuer la vie, par des vivants subordonnés, les plus élémentaires aux plus complexes, les bêtes à ceux qui sont doués de conscience et de pensée, tel est donc l'ordre. Il nous autorise à soutenir notre vie et à nous épanouir par l'usage normal et raisonnable de tous les produits des champs, de la chasse, de l'élevage et de la basse-cour.

Mais l'homme ne doit pas être un loup pour l'homme. Parce qu'il n'est pas seulement un individu quelconque dans une série animale, comme ce chapon ou ce mouton, mais une personne qui subsiste et agit par soi-même, déborde les limitations de la matière et de l'animalité par l'intelligence et la liberté d'une âme spirituelle, l'homme se sent maître de sa destinée et refuse de la borner aux horizons d'un instinct bestial. Aucun homme ne possède en lui-même ou de lui-même le pouvoir d'enchaîner la liberté d'un autre, de s'imposer à lui comme un maître absolu. S'il nous était donné de vous parler un jour *du chrétien face au pouvoir*, nous verrions alors comment cette autonomie foncière, irréductible de la personne humaine se concilie avec l'obéissance et il nous apparaîtrait finalement que l'homme n'obéit, ne peut dignement obéir qu'à Dieu. La plus élémentaire conséquence c'est qu'au-

cun homme ne peut disposer à sa guise de la vie d'un autre, ni surtout la mutiler ou la détruire.

Après avoir donné aux fils de Noé tout pouvoir d'utiliser, pour leur nourriture et leur service, les animaux non moins que l'herbe verte, Dieu ajouta : « De la main de chacun, de son frère, je redemanderai la vie de l'homme. Qui aura versé le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé; car à l'image de Dieu, il a fait l'homme[7]. »

Voilà donc interdits tout meurtre, toute meurtrissure, toute mutilation de l'homme. Le Deutéronome et le Lévitique dressent la liste des pénalités sévères encourues par tout attentat contre la vie de l'homme ou l'intégrité de son corps : toutes formes du meurtre, même par imprudence coupable, avortement, coups et blessures[8].

Mais l'histoire, y compris l'Histoire Sainte, nous montre, depuis des siècles, les hommes acharnés à se tuer, à se mutiler. Ces briques assyriennes qui dénombrent les ennemis tués et mutilés, les prisonniers châtrés; ces hécatombes des guerres médiques, de Memphis contre Babylone, de Carthage contre Rome! La paix romaine fondée par le massacre et l'asservissement de peuples comme le nôtre à qui elle fit un million de cadavres et non moins d'esclaves! Après quoi, ce fut le tour des barbares de se ruer au meurtre et au pillage dans les provinces et la capitale de l'empire.

N'avons-nous pas ouvert cette série de conférences par l'évocation des ruines et des morts amoncelés à perte de vue par une guerre qui, après tant d'autres, ajouta de nouvelles horreurs et de nouvelles cruautés à l'art de tuer.

En regard de ces pyramides de crânes, de ces bûchers et de ces crématoires, que vaut le « *tu ne tueras pas* » de la Bible? Que devient le « *aimez-vous les uns les autres* » de l'Evangile?

Parce qu'une exigence est méconnue des hommes s'ensuit-il qu'elle cesse pour autant d'être légitime et bienfaisante? Le mépris fréquent des règles de l'hygiène prouve-t-il qu'elles aient tort? ou n'est-ce pas la maladie qui leur donne raison? La fréquence des adultères contredit-elle la beauté, la dignité, la bienfaisance de la fidélité conjugale ? Ne voit-on pas, au contraire, les inconvénients et les méfaits quotidiens du vice démontrer les avantages de la vertu? Puisse la vision des misères, des ruines auxquelles entraînent le mépris de la vie humaine et la facilité à tuer nous délivrer un jour des horreurs de la guerre, civile ou internationale.

Mais d'abord, permettez que je précise en quel sens et dans quelles limites l'Eglise, sûre interprète des enseignements de son Maître, entend la condamnation de l'homicide, le « tu ne tueras pas » de la Bible!

*
**

En aucun cas, il n'est permis de détruire ou mutiler volontairement la vie d'un innocent. Qu'il s'agisse d'un enfant même encore à naître, d'un vieillard chargé d'ans et d'infirmités, d'un incurable ou d'un homme importun par l'exubérance de sa vitalité, personne ne peut attenter à sa vie, sous quelque prétexte que ce soit, dès lors qu'il n'est coupable d'aucun dommage volontairement causé à la vie des autres. Autrement dit, chaque homme a droit au respect intégral de sa vie dans la mesure même où il respecte celle des autres.

Vous voyez poindre ici le droit de légitime défense contre un injuste agresseur et le droit des autorités publiques à sévir contre ceux qui attaquent la vie des autres. Avouons que cette double exception au *non occides* a, dans l'histoire, fourni prétexte à d'innombrables abus, à d'effroyables massacres. Preuve que l'exception nuit toujours à la règle.

On a vite oublié que, même contre un injuste agresseur, on ne doit pas tant vouloir sa mort que le rendre inoffensif; que la violence permise doit se limiter aux exigences raisonnables d'une protection irréprochable, *sub moderamine inculpatæ tutelæ.*

Retenons surtout qu'en dehors de cette légitime défense contre l'injuste agresseur et de l'exercice raisonnable de l'autorité publique

contre les malfaiteurs, rien n'autorise jamais le meurtre d'un véritable innocent.

Innocents, ne pensez-vous pas, Messieurs, ces enfants que par centaines de mille, chaque année, on supprime avant même qu'ils aient vu le jour? Et pour quelles raisons, je vous le demande? Effacer l'encombrante séquelle d'une faiblesse? Mais vous la transformez en crime. Car c'en est un, ce massacre des innocents où les mères jouent les Hérodes et, plus d'une fois, s'assassinent elles-mêmes, comme en témoignent des enquêtes et des travaux scientifiques tels que le fameux congrès panrusse d'accoucheurs et de gynécologues tenu à Kiev en 1927.

N'invoquez pas la pétitesse de cet être et son impuissance à crier, comme si la faiblesse et le silence d'une victime pouvaient jamais justifier l'assassin! Car cette pauvre masse de chair qu'on va jeter à la voirie ou au crématoire, c'était déjà un être humain, un cœur qui commençait de battre et voulait vous aimer, un cerveau qui allait s'épanouir en pensées délicates, profondes, géniales, peut-être, en tout cas, exprimer l'âme qui déjà palpite dans l'embryon. Une âme comme la vôtre, aussi grande, aussi capable un jour prochain — on grandit si vite — de connaître, comme vous, la tristesse et la joie, la misère et le bonheur, d'agir et de créer, d'admirer et d'aimer, en un mot, d'être un homme, un grand homme,

peut-être un chef, un sauveur d'hommes, en tout cas votre sauveur. Comme dit magnifiquement saint Paul : « *La femme sera sauvée en devenant mère*[9]. »

Pauvres femmes! Je ne songe pas à les accabler, mais à les préserver de commettre un crime inoubliable, accompli dans une minute d'affolement, mais lourd de conséquences morales, — physiologiques aussi, car même dans les meilleures conditions, et à plus forte raison en l'absence de toute précaution médicale, les manœuvres abortives entraînent souvent des infirmités graves, fréquemment la stérilité, presque toujours des misères physiologiques et psychiques pénibles, parfois même la mort de la mère[10].

Le plus grand coupable, n'est-ce pas d'abord l'homme égoïste et lâche qui se dérobe aux charges d'une naissance dont il porte tout autant et parfois davantage la responsabilité. Le facile, mais inexcusable, égoïsme du mâle oublie trop ce que nous soulignions l'autre jour, à savoir que l'acte sexuel crée, entre l'homme et la femme qui l'accomplissent, même dans un fugitif impromptu, des liens ineffaçables. Combien plus, lorsque, ensemble, ils engendrent une vie nouvelle. Or c'est là le fruit normal et toujours possible d'un seul moment de total abandon. L'assassinat n'efface rien, il éclabousse d'un sang indélébile ceux qu'aurait relevés le courage d'une paternité rédemptrice. Si vous ne vous sentez pas ce

courage, ayez alors celui de respecter la faiblesse des femmes. Soyez chastes ou soyez pères, non pas à la dérobée, mais dans l'honneur et la joie d'un amour qui s'affirme au grand jour et s'épanouit dans une fidélité sans défaillance.

*
**

Qu'il prenne garde aussi à ses devoirs envers la vie naissante, ce médecin trop complaisant ou trop empressé à voiler d'un prétexte thérapeutique la suppression d'un être humain qui ne demandait qu'à grandir et qui le pouvait sans cette brutale interruption qu'on prétend trop facilement indispensable à la santé de la mère. Des voix plus autorisées que la mienne vous diraient et n'ont pas craint de dire, devant la Faculté ou l'Académie, que les progrès de la médecine ont considérablement réduit la fréquence des cas où l'interruption clinique d'une gestation apparaît encore l'unique moyen certainement efficace de sauvegarder la vie d'une mère, en grave danger du fait même de sa maternité[11].

La noble mission du médecin est toujours de lutter avec la vie contre la mort. Il la trahit, toutes les fois qu'il se fait assassin, même par pitié. Ecoutez plutôt un prince de la chirurgie :

A défaut d'une guérison stable qui, hélas! n'est le privilège que d'une minorité d'opérés, nous pouvons du moins, pour un certain nombre de cas,

espérer une prolongation, une trêve pendant laquelle le malade renaît à l'espoir. Assez souvent, même, nous nous bornons délibérément à des opérations palliatives, dont le bénéfice n'est que temporaire. Mais toujours, c'est le respect de la vie qui nous guide, c'est la pensée de la disputer jusqu'au bout à la mort. Aussi, n'admettons-nous point le raisonnement, commode et brutal, de certains chirurgiens étrangers qui déclarent avec sérénité : ce cancéreux était condamné à une lente et douloureuse agonie : l'opération était aléatoire; il en est mort; c'est un bénéfice pour lui que cette fin accélérée, au lieu du long calvaire qui l'attendait. En vérité, la chirurgie n'a ni la mission, ni la permission de ces exécutions capitales. Cela, c'est un homicide; et il n'y a point d'autres termes pour le définir et le juger. Comme dit le Docteur Donnat, enlever, fût-ce par erreur, une minute à l'existence que guette le néant, nous paraît le plus grand des crimes. Autre chose est de pallier la souffrance de ces tristes fins de vie, de les apaiser par la morphine, d'enlever aux dernières heures leurs inutiles angoisses[12].

Qu'il s'agisse d'un enfant, de sa mère, d'un vieillard ou d'un infirme, on ne doit jamais tuer, c'est-à-dire poser un acte dont l'effet premier, direct, immédiat, prévu et voulu sera la destruction d'une vie humaine.

Cependant, sans qu'il soit jamais permis de tuer directement un quelconque innocent, même sous prétexte d'en sauver un autre, l'amour et le respect même de la vie en son sens le plus large et le plus haut admettent et, parfois, commandent des actes à double effet,

qui comportent un résultat, heureux mais associé à un risque de mort. Dès lors que cette intervention chirurgicale, cette thérapeutique, ce régime ont pour effet uniquement voulu, directement et immédiatement obtenu, le sauvetage d'une vie ou l'apaisement d'une douleur qui la rend insupportable, on peut accepter, en contre-partie du bon résultat cherché, un risque de mort proportionné à la gravité du cas et à la probabilité du succès recherché. C'est ainsi que, dans un cas extrême, sa conscience ne condamnera certainement pas le médecin qui, pour sauver la vie gravement menacée d'une mère, entreprend une intervention ou un traitement qui, sans tuer directement et immédiatement l'enfant qu'elle porte encore, comporte cependant un risque plus ou moins grave de l'atteindre par contre-coup ou d'interrompre sa gestation.

L'obligation de ne pas tuer l'innocent n'impose pas celle de s'abstenir d'actes bons, honnêtes et qui plus est indispensables à la vie, même pour éviter le risque d'accidents qu'il ne dépend ni de notre volonté. ni de notre pouvoir d'empêcher totalement. Dès lors que l'effet directement voulu est bon, et qu'on l'obtient antérieurement ou au moins simultanément à l'effet mauvais, dès lors qu'il y a des raisons graves d'en courir le risque, les moralistes sont unanimes à dégager notre responsabilité à l'égard d'un résultat qui, indépendamment de notre vouloir, se trouve lié malencontreu-

sement à une initiative tendue vers le bien[18].

Chaque fois qu'un homme prend le volant et met en marche sa voiture, il crée un risque, celui de se tuer ou d'écraser quelque vivant. Pourvu, cependant, qu'il se sente sûr de lui, de sa machine et de ses freins, il peut se lancer à belle allure, sinon pour se griser de vitesse, du moins pour un motif raisonnable proportionné au risque qu'il s'efforce, d'autre part, de réduire au minimum par sa vigilance, la rectitude et la fermeté d'une irréprochable tenue de route. La morale nous impose non pas d'exclure tous les risques, on ne pourrait vivre et beaucoup de bien ne se ferait pas, mais on ne doit les accepter qu'au service d'un bien justement proportionné aux inconvénients possibles et en mettant tous ses soins à les éviter.

La probabilité d'une grande amélioration du malade autorise le médecin à lui faire courir le risque du contraire. *In extremis extrema sunt tentanda*, aux grands maux les grands remèdes. Devant un cas désespéré, le chirurgien n'hésitera pas à tenter une périlleuse intervention. La chance, même hasardeuse, de la sauver d'un mal atroce justifie le risque d'abréger quelque peu une vie déjà condamnée. Quand la mère et l'enfant se trouvent, l'un par l'autre et l'un avec l'autre, dans un état qui ne comporte pour l'une et l'autre qu'une issue fatale à brève échéance, on peut évidemment tenter de sauver l'une et l'autre,

en les séparant, par une expulsion prématurée de l'enfant qui aura plus de chances encore, si minimes soient-elles, de survivre dans une couveuse artificielle qu'au sein d'un cadavre. Le même principe du risque dûment compensé autorisera le médecin à faire l'essai sur un incurable d'un traitement héroïque susceptible de le sauver. Il pourra aussi, faute de mieux, endormir une douleur intolérable sans se croire obligé d'employer des moyens extraordinaires pour prolonger une existence devenue, par ailleurs, insupportable. Dans tous ces cas on ne veut, on ne doit vouloir que travailler à sauver, rétablir, améliorer la vie ou, tout au moins, la rendre supportable. Le risque de mort, — qu'on s'efforce, par ailleurs, de réduire au dernier degré de probabilité, — demeurant toujours subordonné au service loyal de la vie humaine.

Jamais un médecin digne de ce nom n'acceptera de se faire, au profit de qui que ce soit, l'auxiliaire de la mort. Quel crédit pourrait alors lui accorder l'humanité souffrante qui ne se confie à lui qu'avec l'espoir de vivre mieux ou plus longtemps. « *Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mon pouvoir et mon jugement; pour leur mal ou leur dommage... non. A personne, même si on me le demande, je ne remettrai une drogue homicide, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion; semblablement à aucune femme je ne donnerai un pessaire abortif.* »

Tel était l'idéal codifié, il y a près de trois mille ans, par le « *Serment d'Hippocrate* ».

Vous savez, Messieurs, ce qui arrive lorsque les membres d'un corps médical se font complices d'une législation qui sacrifie sans vergogne la personne humaine à l'intérêt, prétendu supérieur, de la Race ou de la Nation. Sous prétexte d'eugénisme, on commence par mutiler l'homme au plus intime de sa virilité et par là on s'habitue à ne considérer en lui que l'avantage du troupeau. La suppression thérapeutique, si j'ose dire, des bouches inutiles, déficients, vieillards, déments suit normalement et nous avons vu comment on peut réduire le nombre des rationnaires dans un camp de concentration mais, aussi bien, dans les hôpitaux, les hospices et les asiles. Et nous savons également comment, lancés sur cette pente vertigineuse, des médecins éminents, jusque-là respectables, se sont abandonnés à une débauche d'expérimentations cruelles et lubriques sur des hommes et des femmes devenus pour eux un vil bétail d'expérience[14].

Il y a quelque vingt-cinq ans, dans la ferveur d'une improvisation généreuse, un éminent et très honnête physiologiste s'écriait: « Eh quoi! nous nous appliquons à faire des races sélectionnées de chevaux, de chèvres, de porcs, voire de prunes et de betteraves, et nous ne faisons aucun effort pour créer des races humaines moins défectueuses, pour donner plus de vigueur aux muscles, plus de beauté

aux traits, plus de pénétration à l'intelligence, plus d'énergie au caractère. Quelle incurie étonnante! Quelle criminelle négligence de l'avenir[15]! » Il n'avait pas prévu, ni souhaité, d'être si littéralement compris et exaucé. On a travaillé à faire d'un peuple une race sélectionnée selon tous les principes et avec les méthodes des haras et des élevages. On n'a pas pris garde que les qualités recherchées par les éleveurs sont celles qui font primer l'animal de boucherie ou la bête de somme, prédestinant l'un à l'abattoir, l'autre à l'esclavage. Cette destinée, nous la refusons pour l'homme.

Toute l'histoire et toute la biologie nous révèlent la grandeur du fait humain dans une montée de la conscience, de la pensée et de la liberté. Certes, nous avons fait et nous voulons faire très large, dans les préoccupations du chrétien, la part de l'hygiène, du sport, du travail manuel, de tout ce qui tend à faire sa vie plus saine, plus vigoureuse, plus efficace, plus épanouie physiquement comme moralement, mais tout cela doit s'ordonner à l'éclosion de sa personnalité spirituelle, donc exclut et interdit tous les procédés et traitements capables de dégrader l'esprit et de rabaisser l'homme à la condition du troupeau.

Ne pas tuer, mais surtout ne pas tuer l'humain; ne pas mutiler, ne pas avilir notre nature humaine. Ne se permettre jamais sur un être humain des expériences dont l'effet

irréparable pourrait être sa mort ou sa déchéance physique ou morale.

Il y a, hélas! d'autres manières encore de conduire un homme au tombeau ou à l'hôpital, à l'abattoir ou à l'ergastule :

— Ces parents, qui négligent la santé de leurs enfants, leur mesurent plus parcimonieusement qu'à eux-mêmes le pain quotidien, — car l'enfant de douze à vingt ans, obligé de joindre une ration d'augment, de croissance, à sa ration d'entretien, doit consommer normalement autant et même plus que son père;

— Ces employeurs, grands ou petits, qui accablent leurs ouvriers, voire leurs jeunes apprentis, des femmes ou des mères, d'un travail excessif ou dans des conditions d'hygiène débilitantes, toxiques, parfois mortelles et souvent dégradantes;

— Et ces taudis où la vie s'étiole, ces maisons où d'infâmes traitants s'enrichissent par l'exploitation du vice des hommes et de la déchéance de femmes qu'ils réduisent... à quel esclavage! ces bagnes d'enfants et d'adultes où les âmes s'avilissent dans l'épuisement des corps. Quel chrétien peut accepter d'être, même par son silence et, à plus forte raison, par un quelconque encouragement ou l'acceptation d'un gain sordide, complice ou solidaire de ces crimes contre la vie et l'humanité!

On peut souhaiter le châtiment de coupa-

bles et de traîtres avérés, sans accepter pour autant qu'on voie s'acclimater chez nous ou quelque part dans le monde les inutiles cruautés et les tortures barbares qui nous ont indignés au jour de notre déportation. Si nous avons lutté et souffert, ce fut précisément pour que disparaissent à jamais de notre monde les techniques d'oppression et d'avilissement que nous avons subies. Une civilisation qui se défend par de tels moyens n'est plus une civilisation. Comme une démocratie qui se défend par les méthodes de la dictature et de la tyrannie n'est plus une démocratie.

Ceci dit, j'ajouterai aussitôt que la forme d'assassinat la plus odieuse, la plus méprisable, digne des rigueurs de la justice humaine et divine, est d'envoyer ses concitoyens à la mort par une dénonciation anonyme, une accusation calomnieuse ou un faux témoignage devant un tribunal civil ou militaire. Tuer par le mensonge ou par personne interposée, en perdant son frère par le jeu d'une erreur judiciaire sournoisement machinée, ou par d'obscures complicités avec les ennemis de notre pays, de ces deux crimes qui pourra dire que l'un fût moins abject que l'autre?

Contre de tels agresseurs, n'aura-t-on pas le droit de se défendre? Contre ceux qui, au grand jour ou dans l'ombre, conspirent contre notre vie ou celle des nôtres, l'attaquent ou la soumettent aux pires traitements, n'aurons-nous pas le droit de prendre les armes, de

secouer le joug et de recouvrer par la force notre juste liberté opprimée par une injuste violence? *Vim vi reppellere licet.* A la violence on oppose légitimement la force.

Nous l'avons dit dans notre premier carême, l'amour vrai de l'homme ne peut se résigner à voir le faible opprimé, tyrannisé par une injuste violence sans cesser par là-même d'être un efficace amour. Se taire, rester inerte devant une injustice triomphante serait se faire complice : « Qui peut et n'empêche, pèche », disaient nos vieux juristes. Et avec un excellent philosophe de la Résistance, nous ajoutions : « La violence, c'est la force qui se prend pour un absolu et ne rencontre aucun frein, ni intérieur, ni extérieur; il est donc bien clair que la condition préalable et nécessaire pour qu'une violence s'humanise, c'est qu'elle rencontre une force qui, en s'opposant à elle; lui fasse prendre conscience de ses limitations et la révèle en quelque sorte à elle-même dans un rapport à autrui. » (Jean Lacroix, « Amour et Personne ».)

L'amour des ennemis, inclus dans l'universalisme de la charité, n'exige pas de nous une lâche et perverse complaisance au mal qu'ils font. Ce que j'aime en eux, ce n'est pas leur malfaisance, mais la nature humaine; le frère qui s'oublie, mais que mon amour veut ramener au sentiment de notre commune et fraternelle destinée.

A l'injuste agresseur il est donc permis d'op-

poser une active résistance, de parer ses coups et de réduire les débordements de sa violence, de le maintenir dans le respect du juste droit par une juste crainte.

*
**

Mais nous voici, par là, devant l'angoissant problème de la guerre.

De toute son âme, dans ses grandes litanies de supplications, l'Eglise chante : « *A peste, fame et bello, libera nos Domine*, — de la peste, de la famine et de la guerre, délivre-nous, Seigneur. » La peste, la famine, la guerre, trois menaces, trois obsessions qui pèsent lourdement sur les vies humaines, aujourd'hui non moins qu'au moyen âge.

A-t-il raison, ce biologiste qui ne voit là que des réactions compensatrices indispensables au maintien de l'équilibre du monde? Qui sait? Le Christ prévenait ses disciples : « Vous entendrez parler de guerre et de bruits de guerre, mais ce ne sera pas de sitôt la fin. »

En tout cas, la guerre, aujourd'hui plus que jamais, se montre une effroyable tueuse d'hommes. Comment un chrétien peut-il concilier la guerre avec le catégorique « *Non occides*, tu ne tueras pas » de la Bible? Son premier mouvement fut d'opposer à la violence des armes et des bourreaux l'inébranlable passivité du martyr. Saint Maurice et ses compagnons de la Légion Thébaine se laissent massacrer sans

tirer le glaive ou brandir la lance qu'ils maniaient naguère avec tant de succès. Saint Martin refuse de marcher au combat, sinon le premier de tous, mais sans armes. Seule attitude logique, pense-t-il, avec l'avertissement de Jésus : « Qui use de l'épée, périra par l'épée. » N'a-t-il pas commandé à Pierre de remettre au fourreau cette lame déjà levée pour sa défense, n'a-t-il pas refusé que des légions d'anges combattent pour le tirer des mains de ses adversaires? Avec saint Fulgence, les premiers chrétiens admirent ce Roi qui ne vient pas vivre en combattant, mais triompher en s'immolant, *non pugnat vivus sed triomphat occisus.*

Toute une tradition s'est développée en faveur de la non-violence, de la résistance purement passive au mal, déconseillant aux chrétiens, interdisant aux clercs et aux prêtres l'usage des armes homicides. *Ecclesia abhorret a sanguine.* L'effusion du sang fait horreur à l'Eglise, à tel point qu'il fut un temps où elle interdisait même l'exercice de la chirurgie non pas aux laïcs, ni même aux clercs, comme certains le prétendent à tort, mais du moins à ceux qui sont dans les ordres sacrés, prêtres, diacres et sous-diacres. Pas de sang sur les mains d'un Ministre de l'Autel[16].

Cependant, au fur et à mesure que le christianisme se répandait, spécialement dans les légions de César, on vit de nombreux chrétiens persévérer dans la carrière militaire.

Saint Auguste rappelle au Comte Boniface, chef d'armée, que saint Jean-Baptiste, interrogé par les soldats, leur conseillait non pas de quitter le baudrier, mais simplement de s'abstenir de rapines et de violences, de se contenter de leur solde. Et il lui propose l'exemple des guerriers de la Bible, Gédéon, David, les Macchabées. Illogiques concessions? Non pas, mais nécessité de défendre l'Empire, devenu chrétien et rempart du christianisme, contre les incursions, les pillages et les massacres multipliés par les barbares. On condamne toujours le meurtre de l'innocent, mais on admet la légitime défense contre l'injuste agresseur, le pillard, le tortionnaire des vierges et le meurtrier[17].

De fait, à travers vingt siècles, Eglise, Papes, conciles et théologiens unanimes n'ont cessé de condamner la guerre d'agression, de conquêtes, de domination. Dans les siècles de foi, où la Papauté exerçait normalement le rôle d'arbitre international, les Papes ont excommunié des princes chrétiens trop prompts à déclarer la guerre à leurs voisins. Un Las Casas et un François de Victoria osèrent contester la légitimité des conquêtes militaires des chrétiens en Amérique et condamner les massacres, les pillages et les méthodes d'asservissement que se permettaient les Conquistadores[18].

Mais ces mêmes Docteurs n'ont pas cru que le chrétien devait toujours et en toutes cir-

constances se laisser égorger et subir toutes les invasions, toutes les dictatures, toutes les tyrannies sans jamais s'insurger. Le roi chrétien responsable du bien commun d'une cité, d'une nation ne doit pas l'abandonner sans défense à la convoitise des peuples voisins, tout prêts à l'envahir et à la rançonner. C'est une forme de charité, une œuvre de miséricorde que de brandir l'épée pour la défense et la protection des veuves, des orphelins, des petites gens et des clercs désarmés. Et voici instituée la bénédiction du chevalier, de son glaive et de sa lance : « Envoyez du haut du Ciel à ce nouveau chevalier la force dont il a besoin pour défendre la justice et la vérité. Donnez-lui un accroissement de Foi, d'Espérance et de Charité; la crainte et l'amour, l'humilité et la persévérance, afin qu'avec cette épée il ne frappe jamais personne injustement, mais qu'il protège avec elle tout ce qui est juste et tout ce qui est droit[19]. »

Que serait-il advenu, je vous le demande, si les évêques gallo-romains, saint Aignan à Orléans, saint Loup à Troyes, n'avaient organisé la résistance contre les hordes d'Attila? Si Charles Martel n'avait brisé à Poitiers la ruée des Sarrazins, et Charlemagne à Irminsul la fureur des Saxons? Sobieski et don Juan d'Autriche les assauts des Turcs et des Tartares?

Nous serions devenus quelque Arménie ou quelque Palestine. On comprendrait alors que

ces chevauchées et ces croisades nous préservèrent de l'esclavage, des eunuques et des harems et protégèrent une civilisation qui, tout de même, offre quelques avantages et quelque progrès en regard de celle qui, du Caire à Tanger, il y a cent cinquante ans, dominait l'Afrique.

On a le droit de ne pas se laisser massacrer et, surtout, de ne pas laisser violenter, torturer et tuer ses plus proches prochains : sa femme, ses enfants, ses concitoyens, ses alliés, tout homme qui n'a pas trahi, ni renié l'humanité. C'est une forme très authentique de charité que de les défendre. Or, contre un agresseur armé, il n'y a d'efficace défense qu'avec des armes égales ou, mieux encore, supérieures aux siennes. Mais, du coup, voilà qui encourage la course aux armements, la conscription, l'armée permanente. Tant qu'il y aura des corsaires, des pirates, des peuples qui font métier de la guerre, de la conquête et de la domination militaire, il faudra bien que les autres, qui se sentent nés pour la liberté et se refusent à l'esclavage, prennent des moyens efficaces de sauvegarder leur juste indépendance. Cependant, le chrétien ne voit là qu'un pis-aller, une nécessité qu'il subit, malgré lui, en travaillant à la supprimer. Son idéal demeure la paix dans la fraternité. Il considère comme un grave devoir pour lui d'associer son effort à celui de tous les hommes de bonne volonté pour supprimer la

guerre. Il soutient toutes les initiatives qui s'efforcent de régler par l'arbitrage d'institutions internationales les conflits entre peuples qui entraînaient jadis le recours aux armes comme, entre particuliers, on prouvait son droit en combat singulier.

Convaincu que la seule guerre juste est celle qui riposte à un injuste agresseur, le chrétien s'interdit d'approuver, d'encourager ou, à plus forte raison, d'engager aucune guerre d'agression ou de conquête. S'il convient aux particuliers, dans ce domaine singulièrement délicat de la défense nationale, de faire confiance aux responsables qualifiés et de ne pas risquer de compromettre l'indépendance et le salut du peuple effectivement menacés en se faisant, inconsidérément, objecteurs de conscience, il n'en reste pas moins certain que le chrétien, dûment informé et, pour une part plus ou moins importante, responsable du bien commun de sa nation, doit refuser son assentiment à toute entreprise d'agression, d'oppression d'un peuple ou d'un parti par un autre[20].

Et pour éviter ces tragiques situations, il fait tout ce qui dépend de lui pour hâter le jour où tous les chrétiens du monde, unis à tous les amis de la paix, dans une même résolution mettront fin à la guerre en détruisant au cœur des hommes la volonté de se combattre.

Une fois de plus, le monde a fait l'expérience que la guerre ne « paie pas », mais

ruine effroyablement tous ceux qui la font ou la subissent; qu'elle entraîne un gaspillage monstrueux de richesses et une destruction massive des réserves, des monuments, des installations accumulés par le travail et l'économie de générations successives. Elle appauvrit ses sources. Les plus vigoureux, les plus beaux, les plus jeunes disparaissent sans laisser de rejetons, tandis qu'on voit augmenter le pourcentage des mutilés et des estropiés de la guerre et, pour des causes différentes mais simultanées, celui des déficients et des tarés.

Pour l'ensemble de l'humanité, c'est une très mauvaise affaire. Tout autre sacrifice serait moindre. C'est dire quel crime contre l'humanité commettrait le peuple qui s'obstinerait à vouloir s'assurer par la guerre, la violence ou la ruse la domination des autres peuples, car une telle volonté justifierait les réflexes de défense et provoquerait inéluctablement un conflit dont on peut dire déjà qu'il sonnerait le glas de l'humanité civilisée.

*
**

Les biologistes contemporains s'accordent à considérer que le lent progrès de la vie dans notre univers tend, d'une part, à perfectionner les individus en compliquant leurs structures et leurs mécanismes; de l'autre, à grouper les individus en des ensembles organiques où l'extrême division du travail, jointe à l'extrême spécialisation, obtient une maîtrise grandis-

sante des énergies et des ressources du monde par une humanité non plus nationalisée, si l'on peut dire, mais planétisée. De fait, nous voyons progressivement s'unifier les nations puis les continents, « il se fait, peu à peu, lentement, un intérêt général humain[21] ». La solidarité et le fédéralisme s'imposent de plus en plus comme une condition indispensable à la survie de nos civilisations et de nos peuples. Aucune économie ne peut actuellement subsister en vase clos; bon gré, mal gré, elle doit chercher hors d'elle les matières premières, les sources d'énergie, souvent même les machines qui lui manquent, il lui faut lier des liens de plus en plus nombreux, étroits, vitaux, avec d'autres peuples et, pour résoudre les problèmes que font naître ces échanges nécessaires, il faut obligatoirement choisir entre la domination et l'association. La domination c'est, tôt ou tard, la guerre, mais l'association c'est la fraternité, c'est la paix. Aveugle qui ne s'en aperçoit pas et dangereusement maniaque qui refuse de reconnaître cette nécessité d'union et de fraternité des peuples, de tous les peuples. Comment un chrétien pourrait-il hésiter à se faire le pionnier des organisations de paix, des institutions de conciliation et des organismes de collaboration économique et culturelle? S'il le doit à l'avenir de son propre pays, il le doit plus encore à l'esprit même de son christianisme, à l'esprit de Celui qui, par le sang de sa croix, a voulu rapprocher ceux qui étaient loin, détruire le mur de séparation,

supprimer l'inimitié et nous rassembler tous en un seul homme nouveau. Cette union de tous les peuples dans un loyal et fraternel échange de leurs richesses matérielles et culturelles, dans une fédération de tous leurs efforts, pour améliorer les conditions de vie de tous, l'Eglise, par la voix de ses Papes, un Léon XIII, un Benoît XV, un Pie X, un Pie XII, n'ont cessé d'y exhorter et d'y appeler non seulement les chrétiens, mais tous les hommes de bonne volonté[22].

Si nous voulons que la vie connaisse de plus nouvelles et plus splendides réalisations, ce ne sera point par de nouvelles hécatombes et de nouvelles destructions, mais par un effort immense d'universelle et réciproque bienveillance des peuples. Non par la bombe atomique, mais par une fraternité courageuse, clairvoyante, obstinée.

Une fois de plus, face aux ruines d'hier, face aux menaces du présent, n'acceptons pas de trahir la vie, ni de tuer, ni de mutiler, mais quoi qu'on dise et quoi que personnellement il doive nous en coûter, croyons à l'amour. Croyons-le plus fort que la haine, seul capable de vaincre finalement le mal, la guerre, la misère. Encore un coup! mes Frères, frères d'Amérique, et frères de Russie comme d'Europe, d'Afrique et d'Asie, « aimons-nous donc les uns les autres », le reste n'est que barbarie!

Amen.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. *Exod.*, XX, 13; *Deut.*, V, 17; MATTHIEU, V, 21 et *Deut.*, VI, 5; MATTHIEU, XXII, 37; MARC, XII, 30; LUC, X, 27.

2. Charles NICOLE, *La Nature*, Paris, 1934, p. 20, à compléter et rectifier par *La Destinée humaine*, Paris, 1937.

3. *Genèse*, IX, 1-5.

4. Scti THOMAE, *Contra Gentes*, L. III, c. 22.

5. *Ibid.*, L. III, c. 22.

6. *Romains*, VIII, 19-23. Le R. P. TEILHARD de CHARDIN a donné de cette conception paulinienne un commentaire biologique dans ses articles : *La planétisation humaine*, in *Cahiers du Monde Nouveau*, 1946, n° 7; *La Noosphère*, in *Revue des Questions Scientifiques*, 1947, janvier.

7. *Genèse*, IX 5-6.

8. *Lévitique*, XXIV, 17 sq. 7; *Exode*, XXI, 12-35.

9. *I. Timothée*, XI, 15.

10. Cf. *Cahiers Laënnec*, 1938, n° 3, *Périls de la Contraception;* et 1946, n° 3, *L'Avortement;* Pr H. MONDOR, *Avortements mortels*, Paris, 1936; Dr A. MAYER, *Erfahrungen mit den Freigabe der Schwangerschafts unterbrechung in der Sowjet-Republik*, Stuttgart, 1933; Dr J. ROY, *L'Avortement, fléau national*, Paris, 1943.

11. Pr Louis PORTES, *Les Bases morales de l'Obstétricie*, leçon inaugurale du 17 mars 1942; et *L'Avenir de l'avortement thérapeutique*, in *Cahiers Laënnec*, 1941, n° 3; Pr Henri VIGNES, *L'interruption thérapeutique de la grossesse; La Semaine des Hôpitaux de*

Paris, 1935, n° 17; Pr A. Couvelaire, *Tuberculose pulmonaire et fonction de reproduction, Paris Médical*, 1932, 17 décembre.

12. Pr Forgues, *Au seuil de la Chirurgie*, Paris, 1927, p. 115-120.

13. Cf. R. P. Vermeersch, s. j. in *Nouvelle Revue Théologique*, 1933; R. P. Bouscaren, s. j. *Ethics of ectopic operations*, Chicago, 1933.

14. Dr Waitz et Ciepelowski, *Le Typhus expérimental et camp de Buchenwald, Presse Médicale*, 1946, n° 23; Pr Henri Desoille, *Psychologie des criminels hitlériens*, in *Annales de Médecine Légale*, 1947, n° 3.

15. Jean Lacroix, *Amour et Personne*, Lyon, 1941.

16. *Codex juris Canonici*, Canon 139-141; *IVe Concile de Latran*, ao. 1215, canon 18.

17. Saint Augustin, *Lettre au Comte Boniface.* Epist. 189, P. L. XXXIII, col. 854 sq; Scti Thomae, *Summa II*, II, q. 40, *de Bello;* Vanderpol, *La guerre devant le Christianisme*, Paris, 1911; Mgr Bruno de Solages, *La théologie de la guerre juste*, Paris 1946.

18. François de Vitoria, O. P. *Relectiones Theologicae; De Indis; De jure Belli; De Potestate civili*, Lyon, 1587; Brion, *Barthélémy de Las Casas*, Paris, 1930; Georges Goyau, *L'Eglise et la Guerre*, Paris, 1933.

19. Léon Gauthier, *La Chevalerie.*

20. Cf. Ballerini Palmieri, *Opus Theologicum Morale.* Tract V, Sect. V, c. III, *de Bello.*

21. Charles Nicole, *La Nature*, Paris, 1934, p. 108.

22. Yves de la Brière, s. j. et G. Colbach, *La Patrie et la Paix.* Textes pontificaux, Paris, 1938; J. Tonneau, O. P. *Le Pape, la Guerre et la Paix*, Paris, 1942.

SIXIÈME CONFÉRENCE

DE LA MORT A LA VIE

EMINENCE,
MESSIEURS,

Au second siècle de notre ère, à Rome, un philosophe chrétien, Apollonius, comparaît devant le préfet Perennis qui s'efforce de l'arracher à cette superstition nouvelle : « *Avec ces idées-là, Apollonius, tu dois désirer la mort ?* » Mais Apollonius de répondre : « *J'aime la vie, Perennis, mais sans craindre la mort par amour de la vie. Rien n'est plus précieux que la vie, mais la vie éternelle, celle qui donne l'immortalité à l'âme ayant bien vécu dans la vie présente*[1]. »

Quoi qu'en pensent certains et quelque impression qu'on ait parfois, le chrétien n'est

pas un ennemi de la vie. Tout au contraire, il aime passionnément la vie, mais la Vie qui ne finit pas, celle que sa Foi lui fait apparaître simultanément comme sa vie et celle de Dieu. « *Je vis*, dit saint Paul, *non plus moi, mais le Christ vit en moi*[2]. » Tout l'effort ascétique et mystique de son christianisme tend à réaliser une totale unité de vie avec Dieu, à pénétrer toute sa vie de l'influx transformant de l'Esprit et, par là, échappe à l'attristante obsession de la mort, en même temps que l'éternité commence d'illuminer, de réjouir sa vie temporelle.

Cependant, cette pensée de l'Eternel ne tend pas, ne doit pas tendre à favoriser ou justifier une évasion des devoirs qui le lient à la communauté humaine, aux réalités terrestres, mais, au contraire, par la charité, il s'unit à Dieu en travaillant aux tâches de la cité charnelle et en construisant avec ses frères, dans les horizons de ce monde, les assises de la Cité de Dieu.

Plutôt que de vous engager dans les controverses infinies que suscite entre les philosophies et les théologies le problème de la mort et de la vie, je voudrais simplement vous montrer dans sa plénitude l'attitude d'un chrétien authentique face à la mort et à la vie, comment il comprend et résout leurs problèmes et comment cette attitude lui assure une sérénité devant la mort en même temps qu'une joie de vivre où vous trouverez, s'il vous plaît

d'en faire l'expérience, une raison puissante de croire avec nous à la Vie Eternelle.

*
**

Bichat définissait la vie « l'ensemble des forces qui luttent contre la mort ».

Mais Aristote remarquait déjà que la corruption d'un vivant engendrait ou, tout au moins, alimentait la naissance d'un autre vivant. Aux yeux du biologiste, la vie n'a pas de cesse, indéfiniment elle se transforme et continue, la chenille devient papillon, la fleur une semence, mais les vivants meurent et disparaissent. Cette dissolution des individus dans la mort est le plus affligeant mais le moins rare des phénomènes dont nous sommes quotidiennement témoins. Ces roses qui se fanent; ces chênes séculaires soudainement foudroyés ou lentement rongés qui s'effondrent en poussière; ce chien, ce cheval qu'on voit vieillir et s'abattre, et tous ces humains que nous avons connus jeunes, beaux, vigoureux, resplendissants, que la mort immobilise, raidit, décompose et réduit lentement à d'informes débris; cette pourriture, ce néant, voilà le terme apparent de toute vie. Si loin que nous portions nos regards à travers le monde, si haut que nous remontions le temps, nous voyons des squelettes et des tombes jalonner les étapes de la vie. Nous vivons pour mourir.

Cette inéluctable fatalité de la mort inspire aux hommes des attitudes diverses, inégalement raisonnables.

Chez certains, la peur de mourir engendre la peur de vivre. Le craintif souci, l'angoissante obsession d'éviter une maladie mortelle paralyse en eux toutes les formes de vitalité. Ils redoutent et s'ingénient à fuir le grand air et ses intempéries, le mouvement, les activités créatrices, toute dépense d'énergie, toute fatigue, tout excès, même généreux, et les contacts humains, sources possibles de contagion. Pour sauvegarder leur vie, ils méconnaissent et sacrifient tout ce qui pourrait lui donner quelque saveur et quelque valeur.

Inutiles, épars, ils traînent ici-bas
Le sombre accablement d'être en ne vivant pas.

D'autres, au contraire, stimulés par l'appréhension d'une mort inévitable, se hâtent de tirer de cette courte vie toutes les jouissances possibles. « Buvons, faisons bonne chère, demain nous mourrons, *cras moriemur*[3]. »

Ceux-là se croient plus sages, mais, en définitive, ils abrègent et gaspillent leur vie; ils ignorent et trahissent ce qui donne sa valeur à une vie humaine.

D'un strict point de vue biologique, nous l'avons dit et répété, la vie tend à s'épanouir et à progresser dans l'homme par la conscience et la liberté, la connaissance et l'amour. Vivre

pleinement en homme, c'est connaître et aimer beaucoup. Or, il n'y a de bonheur vrai pour un être que dans la conscience d'atteindre la perfection, la plénitude des tendances qui émergent en lui. Le bonheur de l'homme ne peut être de végéter à l'abri de tout risque et de toute contagion, ni d'assouvir ses appétits élémentaires dans une débauche de voluptés faciles ou raffinées. Il exige plus et mieux. Il veut grandir et s'achever selon toutes ses dimensions, spirituelles plus encore que matérielles. Et la preuve de cette tendance essentielle, typique de notre nature humaine, je la trouve, Messieurs, dans ce fait incontestable que la plupart des hommes, en tout cas ceux-là que nous estimons les plus dignes de notre admiration et de notre envie, acceptent volontiers le risque de la mort pour atteindre, réaliser, sauvegarder l'idéal qui donne à leur vie sa plus grande valeur.

Alors que la mort apparaît à tous les hommes comme l'irréparable fin de toutes les activités, de tous les plaisirs liés à la conservation de notre organisme, nous les voyons accepter résolument, allégrement même, de mourir plutôt que de compromettre ou renier ce qui donne du prix, de la valeur à leur vie. Preuve que, pour eux, le sens et la fin de la vie ne consistent pas à s'incruster, à s'enraciner dans le charnel, le sensible, l'immédiat, mais à les dépasser dans un élan qui débouche au delà.

Ce qu'ils vont perdre, ils le savent, ils en

connaissent toute la saveur et toute la séduction, ils en font le sacrifice. Ce qui les attend d'abord, tout de suite, ils le savent aussi : cette chute, cet écrasement, ce sang qui les inonde, ce hoquet, ce trou. Au delà, l'œil n'a point vu. Et pourtant les voilà qui sautent, qui courent au-devant de la mort, qui montent en chantant se faire fusiller, qui narguent le vertige des ascensions mortelles, qui s'aventurent dans les tempêtes de la mer et du ciel, qui bravent au fond de la mine le grisou et les éboulements. Vivre, vivre vraiment, c'est risquer, c'est accepter même de mourir, mais en se dépassant.

Nul ne sait d'expérience, ni clairement où aboutira ce bond au delà de l'immédiat palpable, plus loin que tout le déjà vu, le déjà fait, le déjà éprouvé. Mais chacun pressent que son effort, son sacrifice, son acceptation conduisent à un accroissement de la vie dans notre univers, à plus de noblesse, à plus de grandeur, plus de liberté, plus d'amour dans un monde, dans une humanité dont nous sommes et resterons, malgré tout et pour toujours, participants et solidaires. On affronte la mort par amour de la vie.

*
**

Affronter la mort dans l'amour même de la vie. Permettez-moi, Messieurs, d'expliquer

cette formule d'allure paradoxale. Elle veut d'abord éliminer ceux-là qui, désespérés de la vie, se précipitent dans la mort, sans qu'aucun amour généreux les y entraîne. Est-ce à dire qu'on doive interpréter ainsi tous les cas de suicide? — Certainement non. Dieu seul sait quelle pensée, quelle intention profonde hanta ce malheureux. Bien souvent ce fut un geste de dément, l'effet d'une impulsion irrésistible sous le coup d'une douleur, d'une déception, d'un chagrin. Dans cette désertion de la vie présente, peut se glisser encore l'espoir d'une vie meilleure, d'un repos éternel, d'une réunion à des être aimés.

Mais ce n'est pas dans l'illogisme et l'aberration de cas pathologiques qu'il nous faut chercher nos règles de vie. Laissons donc ceux qui, malgré tout exceptionnels, préféreraient une mort sans espoir et sans lendemain à cette possibilité de vie et de progrès que recèle malgré tout la plus misérable existence.

A l'opposé, nous voyons ceux qui, par crainte de la mort, sont prêts à vivre n'importe quelle vie, la plus vile, la plus lâche, la plus bestiale. Tout plutôt que mourir : « *Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort* ». Notez que cette attitude rejoint, en partie, celle de la vie qui tend essentiellement à se conserver, mais elle contredit aussi cette tendance, non moins essentielle, au progrès, au dépassement qui entraîne précisément l'acceptation courageuse de l'effort et du risque, même du risque

de mort. Ceux dont nous parlons aiment bien la vie, mais au plus bas prix, sans égard à sa qualité. Vivre, vivre longtemps en végétant ou en ruminant, par la ruse ou la violence, le mépris insolent ou l'exploitation cynique des autres, mais vivre. Tous tant que nous sommes, nous connaissons cette tentation, ce réflexe animal de la conservation à tout prix, de la vie vécue sans autre souci que d'en jouir au jour le jour et le plus possible, pour soi, rien que *pour soi*, en tout cas *pour soi d'abord*. Malheur à qui s'enlise dans cet égoïsme absolu.

Mais nous connaissons d'autres mouvements, d'autres appels que la plupart des hommes entendent et auxquels plus ou moins généreusement, plus ou moins allégrement, ils répondent.

Tous ceux-là savent ce que signifie affronter la mort dans l'amour même de la vie. Ils aiment la vie, mais une vie pleinement humaine, une vie montante. Ils aiment la vie, mais non pas une vie égoïstement individuelle, jalousement mise à part et sauvegardée des risques collectifs et des responsabilités communes. En effet, nous vivons par les autres, avec les autres. La vie ne devient humaine que par la communauté : communauté familiale, professionnelle, municipale, nationale, religieuse. C'est donc aimer vraiment la vie que de subordonner la sienne à ce qui fait la vie de tous plus grande, plus belle, plus humaine. Risquer et sacrifier notre vie individuelle à la conser-

vation et au progrès de l'ensemble qui conditionne notre propre valeur, ce n'est pas renier notre vie, mais l'aimer encore dans ce qui tout à la fois l'engendre et la dépasse. Ainsi peut-on affronter la mort dans l'amour même de la vie.

Tout homme qui pense, réfléchit et choisit par lui-même prend conscience à la fois de son autonomie et de sa dépendance. Il ne s'est pas fait lui-même, il s'enracine dans un passé qui a préparé *sans lui* l'apparition de *sa* pensée et de *son* vouloir. Par là il se sent tributaire d'une race, d'un pays, d'une civilisation; lié à leur destin, conditionné dans son devenir par le milieu où il naît, grandit. Cette langue indispensable à la construction et à l'expression de sa pensée, ces réflexes, ces automatismes acquis dès ma première enfance et qui permettent à mon action de se déployer aujourd'hui avec une précision, une aisance, une efficacité inconnues de mes lointains ancêtres, tout cela, je le dois aux hommes qui, avant moi et autour de moi, ont peiné, concerté leurs efforts, inventé, créé, aménagé[4].

Mais avec la conscience de cette dépendance et de cette solidarité, l'homme acquiert aussi le sentiment de sa liberté. Il peut choisir, opter, accepter ou refuser. Sans doute, il n'a pas choisi de naître en France de parents français à qui était arrivée la même aventure. Il n'a pas choisi sa langue, ni sa nationalité, ni la religion que ses parents lui offrirent en même

temps que la vie comme le meilleur d'eux-mêmes. Tout cela nous est donné. Mais nous pouvons tout rejeter, tout renier, même la vie. Et si nous acceptons nous pouvons, avec ce tempérament déterminé, ces hormones, ce système nerveux, cette éducation, ces traditions religieuses et nationales, construire une personnalité originale par une série d'options ou de refus qui relèvent de notre libre décision. Avec un patrimoine biologique et culturel identique, deux jumeaux construiront, malgré leur ressemblance, deux vies, deux personnalités différentes. Comme dit saint Grégoire de Nysse : « Nous sommes en quelque sorte nos propres parents, nous créant nous-mêmes tels que nous voulons être et, par notre volonté, nous façonnant selon le modèle que nous choisissons[5]. »

Par là nous émergeons du déterminisme de la matière, nous échappons aux servitudes sociales. Sans cesser d'avoir des devoirs envers tous, de dépendre par notre individualité charnelle du milieu biologique et social, nous débordons l'espace et le temps.

***

En fermant les yeux, en se recueillant, une part de nous-mêmes trouve une joie, une paix, une force qui lui viennent du plus profond de son être, qu'elle interprète comme l'effet d'un contact obscur avec Celui qui est plus

intime aux êtres que les êtres à eux-mêmes, *intimior rebus quam res sibimetipsis*[6].

Par l'accord librement réalisé entre notre vouloir et les tendances de la vie en nous et dans le monde, nous avons le sentiment de communier avec la source même de la vie, avec la pensée qui construit l'univers. Et par cette communion à l'universelle bienveillance qui organise la matière et fait monter la vie, devenant *un* spirituellement avec le principe de toutes choses, nous pressentons qu'aucun événement, qu'aucune mort de notre organisme charnel ne pourra rompre cette unité. Dès lors qu'on s'attache non pas à *sa vie*, mais à *la Vie*, qu'on aime non pas *soi*, ni quelque réalité fragmentaire, mais *tout* ce qui peut être digne d'amour et, mieux encore l'Amour même, et que dans cet amour nous trouvons le secret d'une harmonie intérieure et d'un accord fraternel avec les hommes comme avec l'univers, cette concordance de notre pensée avec la pensée qui organise le monde; cette communion avec l'amour qui engendre toute vie, cette générosité à nous dépasser et sacrifier pour l'amour du tout nous assure d'une continuité entre l'Esprit et notre esprit; entre l'Amour et notre amour, et cette assurance nous donne la plus belle joie qui soit en ce monde avec l'espérance que rien ne pourra nous l'arracher tant que durera notre amour.

Il serait passionnant de vous montrer, Mes-

sieurs, comment l'effort religieux de l'humanité, à travers les millénaires, depuis ces formes frustes et primitives que révèlent les tombes de la Chapelle-aux-Saints, de Laugerie, de Saint-Germain-la-Rivière, les grottes de Font-de-Gaume et d'Altamira, jusqu'à ces initiations et ces mystères d'Eleusis, de Phrygie et d'Egypte, les doctrines de l'Avesta persan, des *Védas* ou du *Coran*, celles de Cakiamuni et de Confucius, s'applique toujours à réaliser l'harmonie de l'homme à la fois en lui-même et avec le monde par une communion de notre esprit avec l'Esprit qui pensait l'univers quand le nôtre n'affleurait pas encore la matière. Dans et par cette communion, l'homme surmonte l'angoisse de la mort et, du temps, bondit à l'Eternel.

Cette constance, cette ténacité de l'homme à ressentir et à reconnaître au delà des phénomènes de la nature et des forces cosmiques dont, progressivement, il acquiert la maîtrise, une Pensée active, ordonnatrice, créatrice, providentielle et paternelle; cette conviction que cette part de nous-mêmes qui prend contact avec l'Esprit créateur ne périra pas, survivra au delà de la mort; voilà un fait aussi incontestable, aussi ancien que l'usage du feu dans l'humanité. L'*homo faber*, l'homme inventeur du feu et de l'outil, est un homme religieux. Il croit en Dieu, il croit à un au-delà de l'immédiat et du présent dans lequel, sous une forme ou sous une autre, survit sa conscience, sa pensée, son amour.

Prétendre que la science moderne a rendu vaine cette croyance et détruit fatalement ce mirage, c'est se moquer des simples et abuser singulièrement de leur confiance. Le vrai savant sait bien que sa science n'a jamais touché, ne touchera jamais le fond du réel, ni ce qu'il y a d'essentiel dans la croyance en Dieu et en l'immortalité.

Devant un phénomène quelconque — la foudre qui dans un ciel d'orage dessèche soudainement un chêne opulent — deux réactions seront toujours possibles et légitimes : celle de l'âme religieuse qui adore la puissance de Dieu dans cette manifestation d'une force cosmique, celle du savant qui cherche la cause immédiate du phénomène et, pour l'éviter ou paralyser sa malfaisance, invente le paratonnerre. C'est ce que fit Franklin, mais, jamais, cela ne l'empêcha de croire en Dieu. Au contraire et voici pourquoi.

Si loin que notre science pousse ses investigations, elle se meut dans l'observable et l'expérimentable. Elle décompose la complexité des choses en éléments de plus en plus simples; elle formule les lois de leurs combinaisons et les propriétés de ces combinaisons. Devant chaque événement, elle recherche les *conditions* de son apparition et, en les réalisant expérimentalement, s'efforce d'obtenir le même effet. Ayant dissocié l'eau en oxygène et hydrogène, elle la recompose par synthèse de ses deux constituants. Finalement elle arrive

aujourd'hui à se représenter la genèse du monde comme une succession progressive d'événements qui se conditionnent et s'enchaînent les uns les autres : un tourbillon, un *tohu-bohu* de corpuscules élémentaires qui s'organisent en atomes, lesquels s'agrègent en nébuleuses, en galaxies qui vont se condenser en étoiles, en soleil, en planètes. Puis le refroidissement de ces masses incandescentes fait apparaître les premières molécules, les premières dissolutions et, finalement, la surface des eaux se couvrira de solutions colloïdales au sein desquelles se manifesteront les premiers phénomènes vitaux.

A partir de la cellule vivante, un nouveau cycle se déroule par agrégation progressive et construction d'édifices multicellulaires, qui prolifèrent à la manière du corail ou de l'éponge, et ce progrès, la complexité croissante des organismes, la spécialisation de plus en plus poussée des organes, la complication et l'affinement du système nerveux et du cerveau aboutissent aux vertébrés, aux mammifères, et avec l'homme apparaissent la pensée, la conscience, la liberté[7].

En quoi cette représentation des étapes de la vie dans notre univers peut-elle contredire la croyance en Dieu, en l'âme immortelle, je vous le demande?

Parce qu'on a filmé très exactement les étapes d'un voyage, a-t-on donné le pourquoi de ce voyage? Parce qu'on a vu ou qu'on ima-

gine la succession des événements qui, à partir d'une cellule primitive, aboutissent à l'homme 1948, a-t-on expliqué le fond des choses?

On invoque le hasard, explication commode mais qui n'explique rien, car elle explique tout et n'importe quoi. Hasard cet arrangement des atomes en molécules! Hasard le passage de la molécule à cette nucléo-protéine! Hasard cette croissance soudaine d'organismes multicellulaires et ces progrès successifs de la plante à l'animal, du reptile à l'oiseau, de la brute à la pensée, de cette lente maturité de la vie, son cheminement vers la conscience et la liberté, malgré tant de difficultés, tant d'obstacles, d'échecs apparents mais toujours provisoires et finalement surmontés! Quelle prodigieuse accumulation de hasards heureux, continués, triomphants pour expliquer qu'un univers parti de la confusion et de la dilatation d'une masse nébuleuse de corpuscules élémentaires aboutit, finalement, à cette condensation, à cette concentration de la vie sur notre planète, à cette transformation progressive de la terre par cette humanité surgie un jour de son sein comme la plus démunie, la plus désarmée, la plus nue de toutes les espèces animales[8]!

Mais s'il vous paraît peu sérieux d'expliquer par le hasard cet enchaînement de succès dont chacun requiert une accumulation de probabilités invraisemblables, il ne reste qu'une hypothèse : celle d'une Pensée direc-

trice, d'un Esprit conducteur et dynamique, d'un plan vivant qui oriente ce progrès apparent et continu de la vie. Si jamais on arrive, dans un laboratoire, à construire une cellule vivante capable de se reproduire par fragmentation d'elle-même à l'infini, cet événement ne sera pas l'œuvre du hasard rassemblant des molécules matérielles, mais bien d'un esprit réalisant un plan minutieusement étudié, agençant un ensemble compliqué d'éléments choisis et placés dans des conditions d'équilibre, de température, de pressions non moins déterminées. Et comment expliquerez-vous que notre esprit, contemplant ces chefs-d'œuvre consécutifs du hasard, découvre les formules mathématiques qui permettent de prévoir l'apparition, le retour, la modification de chacun des événements qui aboutissent à notre vie? Par le hasard encore? Ce hasard mathématicien, ce hasard si souvent couronné de succès dans les plus audacieuses, les plus improbables de ses entreprises, ce hasard qui se laisse réduire en formules exactes par les esprits contingents surgis de la fantaisie d'un de ses coups de dés, ce n'est plus un hasard, mais une Pensée que la nôtre déchiffre peu à peu sans jamais l'égaler. « Au commencement était la Pensée, le *Logos*, le Verbe. Mais le Verbe s'est fait Chair et Il a habité parmi nous. » Notre pensée se reconnaît issue de cette Pensée première. Elle communie avec elle et espère éternellement survivre en elle et avec elle.

⁂

Ce qui, sur le plan scientifique, semble une hypothèse, mais qui vaut bien celle du hasard, apparaît à l'intérieur de notre conscience comme une vérité savoureuse et bienfaisante. Le chrétien y trouve la plus cohérente explication de sa vie, une règle sûre de conduite qui réalise l'harmonie intérieure de ses instincts, de ses tendances, de ses aspirations et le met d'accord avec la vie de l'univers physique et social.

Il sent que la Vie est avec lui, que le passé est avec lui, que l'éternel est avec lui. L'Eternel? La durée totale et infinie. Avant nous il y a l'Etre, car si de toute éternité l'Etre n'existait pas, comment, dites-moi, commencerait-il? Bossuet a raison : « *Qu'à un moment rien ne soit et jamais rien ne sera.* » J'existe, mais combien nouveau dans ce monde si vieux, combien limité de toutes manières : je n'existe point par moi mais par autre que moi. Mon existence, comme la vôtre, comme celle de mes propres parents, n'est qu'une participation finie, fragmentaire, contingente de l'Etre nécessaire. Ne croyez pas avoir rien expliqué en me disant que cet Etre nécessaire n'est que la somme de nos existences passagères. C'est bien l'addition des unités qui engendre un total, mais cela suppose précisé-

ment que les unités sont *données* avant le total. Or il s'agit de savoir d'où vient que ces unités sont posées dans l'être. Elles sont, mais pas depuis toujours.

Or il faut expliquer qu'avant ce monde, avant cette vie il y ait eu *de quoi* faire ce monde et créer cette vie : une plénitude d'être de qui nous avons tous reçu notre petite part d'existence. Tout ce qui apparaît aujourd'hui, cet univers immense, ces hommes, ces civilisations, ces machines, cette science devaient être possibles depuis toujours, sous peine de n'apparaître jamais. Or, ce qui contient et conditionne, *depuis toujours,* toutes les possibilités, toutes les virtualités qui se sont épanouies et s'épanouiront encore, cette réalité mystérieuse, antérieure à tout et supérieure à tout — car tout ce qui commence à partir d'elle, qui participe à son existence, à sa durée, à sa puissance, à son intelligence, lui est nécessairement subordonné — cette réalité, elle parle à notre cœur comme une personne, elle joue un rôle et apparaît dans l'histoire comme une personne. Elle dit à Moïse: « Je suis Celui qui Est — YAHWEH » et en Jésus, par ailleurs le plus humble et le plus doux des hommes, elle nous déclare : « Avant qu'Abraham fût, je Suis[9]. »

Voilà ce qu'est Dieu pour le chrétien. Non pas ce vieillard à barbe blanche qu'imaginent les enfants et les peuples enfants, encore moins une idole de pierre ou de bois, mais cette

réalité à la fois immanente et transcendante au monde, à toute vie, à tout esprit en ce monde. Immanente, parce qu'il n'y a d'être que par elle; transcendante, parce qu'elle dépasse infiniment tout ce qu'il y a et tout ce qu'il peut y avoir d'être en ce monde, puisque aucun ne peut exister sans elle et qu'elle est avant et au delà de tout ce qui commence et de tout ce qui finit.

⁂

Depuis ce premier Carême où je vous montrais le chrétien face aux ruines s'obstinant à aimer encore, aimer quand même, je n'ai cessé de vous redire que la morale du chrétien consistait à aimer d'amour vrai Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu. L'an dernier, j'osais prétendre, mais avec les Papes, les Pères et les Docteurs de l'Eglise, que la possession, l'appropriation des richesses de l'univers par l'humanité en général et par chaque homme en particulier, ne trouvait de solution satisfaisante que dans un amour fraternel et communautaire.

Cette année, *face à la Vie*, en son sens biologique et médical, nous avons vu que la solution chrétienne de tous ces problèmes: hygiène, culture physique, sexualité, eugénisme, protec-

tion et sauvegarde de la vie menacée par la maladie, la violence et la guerre, c'était encore et toujours l'amour intégral de l'homme en Dieu, de Dieu dans l'homme qui, seul, pouvait la fournir.

Et ce soir je vous redirai pour finir que cette attitude d'amour face à la vie donne à l'âme chrétienne une vision de la mort lumineuse, apaisée, triomphale. De surcroît, je vous montrerai que cette sérénité devant la mort ne s'achète pas, aux dépens du service et de l'amour agissant de la communauté humaine, par je ne sais quelle fuite, quelle évasion devant les devoirs de solidarité. Quel que soit le tableau que la science lui présente de l'évolution de la vie sur notre planète, le chrétien y perçoit la présence de Dieu, comme la présence d'une pensée et d'un amour. Mais la douleur, mais la mort, mais ces massacres? — événements malheureux, mais qui en conditionnent d'autres : heureux, grandioses, transcendants. Ne faut-il pas attendre le dernier acte de la pièce pour juger de la moralité du drame? Nous sommes engagés dans la tragédie de ce monde, n'ayons pas la prétention d'en prévoir et d'en juger le dénouement alors que rien de définitif n'apparaît. Il nous suffit de savoir que, tout de même, à travers les âges, la vie a progressé. Qu'importe l'état des chemins, les obstacles, les pertes, les échecs, si finalement on avance. Déchirés par les ronces, tannés par le soleil, giflés par l'ouragan, le

pied incertain et las, quand même! nous avançons. Et si nous regardons, non plus la vie dans l'univers, mais notre vie personnelle, nous constatons que depuis notre naissance nous avons grandi, nous avons, par des expériences variées, par notre entourage et notre milieu, enrichi notre âme. Dans la mesure où nous avons respecté les exigences de la vie définies par nos précédentes conférences; dans la mesure où l'amour de Dieu dans l'homme et de l'homme en Dieu a guidé, stimulé notre activité sociale nous avons dû constater en nous un progrès moral, un accroissement de joie et de bonheur dans le sentiment grandissant d'une présence de Dieu à notre vie.

Présence de Dieu à ma vie, comme du soleil à ma verte vallée. N'est-ce pas ce que Jésus promet à ses disciples? « *Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui*[10]. » Toute la force, toute la sérénité, toute la joie du chrétien face à la vie, à ses sacrifices comme à ses aubaines s'explique par la vérité de cette promesse.

Partant de cette conviction que Dieu est amour donc bienveillance, bienfaisance, générosité, miséricorde, bonté, le chrétien trouve dans le sentiment de la présence de Dieu à sa vie, la conviction que les difficultés, les épreuves, la maladie, la mort même ne peuvent nuire à son âme, ni surtout le priver de cette communion divine qui l'associe à l'éter-

nelle béatitude de Dieu. Vivre, c'est vaincre et dépasser, donc lutter, donc se détacher, donc souffrir, mais dans la conviction d'une victoire finale, d'un progrès heureux.

Parlant de l'état de grâce produit dans l'âme par la charité que l'Esprit divin diffuse en elle, saint Thomas ne craint pas d'y voir, *quaedam inchoatio gloriae*, un certain commencement une approche, un germe, une première lueur de la gloire éternelle[11].

Celui qui prend conscience de cette réalité surnaturelle, qui en fait la vivante expérience, comment, je vous le demande, pourrait-il appréhender la mort? Il vous dira plutôt comme ce jeune déporté aux camarades qui veillent son dernier soupir : « Maintenant, laissez-moi seul avec Dieu. » Comme sainte Thérèse agonisante il s'écriera : « Enfin nous allons nous voir! »

On a écrit un livre bien réconfortant : *La joie devant la mort*[12]. Mais il sera toujours incomplet, jamais achevé tant qu'il restera des chrétiens à mourir. C'est un fait, le vrai chrétien salue le jour de sa mort comme le plus beau, fin d'un exil mais, surtout, consécration suprême d'une vie, d'un amour qui, longuement mûri, s'entr'ouvre à l'éternel.

Mais déjà j'entends parler d'évasion : on accuse le chrétien de déserter les tâches de ce monde pour se réfugier dans un au-delà consolateur. Vous oubliez notre point de

départ : la vie, l'amour. La joie chrétienne face à la mort ne fleurit pas dans l'abstrait ni le nuage. Elle s'enracine dans un amour effectivement vécu : or, nous l'avons déjà dit bien souvent, l'amour vrai de Dieu inclut, exige un amour vigoureux des hommes, de tous les hommes : « *Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur — car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, celui-là ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas. Mais, si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous et Son amour atteint en nous son achèvement*[13]. »

Faut-il encore vous redire que pour nous cet amour, cette charité ne sont point faits d'une vaine sentimentalité qui se satisfait de mots et d'émotions stériles. Ce n'est pas du bout des lèvres, en paroles, que nous devons aimer nos frères les hommes, mais par des actes et dans le réel[14].

« Celui qui possède les biens de ce monde et qui voit son frère dans le besoin et qui lui ferme son cœur, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui? »

On reconnaît l'amour à ceci : c'est que Jésus a donné sa vie pour nous et nous devons donner notre vie pour nos frères[15].

« Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères; celui qui n'aime pas son frère demeure

dans la mort. Quiconque a de la haine pour son frère est un meurtrier, et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui[16]. »

Ces bouleversantes paroles de l'apôtre saint Jean, le disciple que Jésus aimait, fixent, sans équivoque, l'importance et l'urgence des devoirs du chrétien envers ses frères, envers l'humanité.

D'évasion, il n'est point question. La primauté de la contemplation sur l'action, sans doute. Mais dans la mesure où « les nécessités de la vie présente » ne commandent pas à notre amour d'œuvrer activement pour nourrir les affamés, vêtir ceux qui sont nus, soigner les malades et, d'un mot, aménager ce monde de telle manière que tous et chacun puissent y vivre d'une vie vraiment humaine.

Ne me demandez pas, Messieurs, de redire maintenant tout ce que je vous ai dit l'an dernier, spécialement des exigences chrétiennes face aux transformations économiques de notre temps, ou de répéter les conférences d'il y a deux ans sur la charité, engagement dans les tâches constructives de la cité. Tout se tient, tout se complète et s'appelle.

L'idéal du chrétien n'est pas de vivre *pour soi*, mais *par soi* comme *une* personne avec les autres pour atteindre ensemble un bonheur qui commence et s'achève en Dieu, non pas en Dieu possédé individuellement comme une

portion de chose qu'on accapare *chacun pour soi* dans un colloque singulier, mais Dieu compris et aimé comme le bien commun d'une multitude, d'un univers où chacun ne peut se sentir complètement heureux tant que l'ensemble n'a pas atteint la plénitude de son achèvement. Avec son Maître Jésus, un vrai chrétien ne peut voir la foule humaine, sans se sentir « remué aux entrailles[17] », angoissé de sa misère et de son salut, jamais satisfait d'avoir groupé dans la chaleur d'un bercail bien clos un petit troupeau de brebis fidèles, car il n'est pas venu pour quelques-uns, quelques privilégiés, mais pour la masse entière. Il quitte quatre-vingt-dix-neuf fidèles pour une brebis vagabonde, et garde indéfiniment l'obsession des autres, destinées à devenir un seul bercail.

Il sait qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui vient à repentance que pour quatre-vingt-dix-neuf justes immobiles dans leur vertu satisfaite d'elle-même. Et pour ne pas sombrer dans une égoïste passivité, il se redit comme un refrain : « *Le Fils de l'homme ne vient pas pour se faire servir, mais pour servir et donner sa vie comme une rançon pour la multitude, pour la masse*[18]. » Et une petite sainte perdue dans un lointain Carmel répond en écho : « *Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre.* »

Finalement, pour le chrétien, la vie et la mort ont le même sens, la même valeur, le même but : l'amour. Aimer c'est se donner, se

dévouer, se sacrifier, s'abîmer, non pas dans le vide, dans un néant d'être, mais dans une divine plénitude. On abandonne, on renonce, on perd une certaine forme d'être et de vie, mais pour en retrouver une autre; on renonce aux plaisirs limités et grevés d'inquiétudes de la propriété privée pour s'ouvrir aux joies de la possession collective; on renonce aux joies légitimes mais limitées de l'intimité conjugale pour dilater son cœur aux dimensions de la bienveillance divine et connaître la joie pure d'aimer, d'être aimé chastement parmi des centaines de frères et de sœurs; on sacrifie sa vie présente en l'épuisant au service des autres ou en risquant la mort, mais par un amour qui fait communier aux destinées du tout auquel on sacrifie son individualité périssable, mais non pas son âme, qui se trouve associée pour toujours au bonheur d'une multitude de frères.

***

Vous connaissez déjà par d'admirables descriptions le drame biologique qu'est le vol nuptial de l'abeille. Cette rencontre, dans l'azur, éblouis de soleil, de la reine et du plus beau, du plus agile, du plus courageux des mâles qui, dans le moment de la plus grande exaltation de son être se sacrifie à la continuité

de l'espèce, à la survie de la ruche. Quelle grandeur, quel symbole, quel exemple! Mais lequel d'entre vous, Messieurs, n'a rêvé, ou ne rêve encore, après avoir tendu l'effort de sa vie vers la réalisation d'un type idéal d'humanité, de disparaître en laissant dans ce monde une semence de vie, de vie physique, mais bien plus, une semence d'idéal, une exigence de progrès pour l'humanité, ou, du moins, pour une nation, une cité, une famille?

Que d'hommes, ces derniers temps, dans la plénitude de l'âge ou dans la fleur de leur jeunesse, sont montés, intrépides, à l'assaut de la mort, rêvant que leur sacrifice féconde la terre, fasse lever des générations plus belles, plus libres, plus humaines!

Que signifie, dites-moi, le Christ en croix, là devant nous, que rappelle ce Vendredi Saint qu'ensemble nous allons préparer par une retraite à laquelle je vous convie tous? La Passion et la mort du Christ Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme pour la Rédemption du genre humain.

Toute sa vie fut une lente ascension vers ce Calvaire : cette naissance dans une étable rustique, ces longs jours de travail et de frugalité dans l'échoppe du charpentier de Nazareth, ces randonnées dans le soleil et la poussière des routes de Galilée, ce don de tous ses instants pour le réconfort et la guérison de tant de malades, de tant de pécheurs, de tant de

malheureux, et pour finir cette arrestation, ces soufflets, ces coups, ces ricanements et ces crachats de la valetaille et de la soldatesque, cette condamnation contraire à toutes les règles de la justice et de la procédure, et cette mort infamante et cruelle, cloué vivant les bras en croix.

Mais cette mort et cette souffrance, comme toute mort et toute souffrance acceptées, affrontées par amour ne demeurent pas stériles. Regardez! Depuis l'instant où Il mourut en poussant un grand cri, jusqu'à cet autre instant que nous vivons ensemble aujourd'hui, vous tous qui m'écoutez dans cette cathédrale ou quelque part en France, voire même hors de France, à l'écoute de la radio, voyez comme Jésus se survit. Comptez, si vous le pouvez, ces millions, ces milliards de croix qui, en souvenir de Lui, ont surgi partout et jalonnent la terre, de la forêt équatoriale aux glaces du Pôle, de l'Alaska au Thibet, en Sibérie, en Chine comme à Rome ou dans les îles lointaines de l'Océanie, elles disent inlassablement que le sacrifice et la mort de notre Christ n'ont pas été vains. Cette pitié, cette tendresse, cette foi, cette espérance et cette charité qui, par sa croix, ont envahi le monde, transformé le cœur de tant d'hommes, voilà son Œuvre palpable, manifeste, indiscutable. Qui saura, qui dira jamais ce que chaque chrétien, chaque âme humaine doit au Christ de force et de paix, de grandeur et de délicatesse?

Ces rebuts d'humanité dont il transfigure la vie et la mort; ces infirmes consolés, apaisés, semant autour d'eux la joie et l'optimisme; ces pécheurs convertis, redressés, réparant, dépassant leurs péchés; ces condamnés, illuminant leur dernier supplice d'un regard d'amour pour ceux mêmes qui les jugent et les exécutent; ces hommes et ces femmes sacrifiant ce qui semble indispensable à d'autres, et consacrant leur vie à servir et sauver l'humanité souffrante et ces innombrables chrétiens qui dans toutes les situations, dans tous les métiers, les plus humbles comme les plus hauts, dans la paix comme dans la guerre ont trouvé, par le Christ, la force de se dominer, de se dépasser dans la splendeur d'un humanisme intégral et d'une charité triomphante.

Depuis deux mille ans ce Mort continue d'agir comme la plus vivante, la plus puissante personnalité et des milliers d'autres entraînés par lui, vivant sa vie, s'identifiant à Lui par la foi et l'amour continuent, eux aussi, tout morts qu'ils apparaissent, de guider, entraîner, transformer les vivants. Cette influence continue, cette action permanente d'un Paul, d'un François d'Assise, d'un Monsieur Vincent, d'un Benoît Labre, d'un Curé d'Ars, d'une petite Sœur Thérèse comme de Jésus leur Maître, n'est-ce pas le signe d'une part d'eux-mêmes, la plus spirituelle, la plus personnelle, continue de vivre et de rayonner et que chacun

d'entre nous, dans la mesure où, par sa vie, ses sentiments et ses actes, il aura communié à l'amour du Christ, sera personnellement associé à son Immortalité comme à sa Résurrection. Avec vous, Seigneur Jésus, je crois notre Vie Eternelle, *Credo Vitam Æternam.*

Amen.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. *Martyre d'Apollonius.* Traduct. Paul Monceau, *La vraie Légende dorée,* Paris, 1928.
2. *Galates,* II, 20.
3. *I Corinthiens,* XV, 32.
4. Qu'il me soit permis de renvoyer à mon *Civisme du chrétien de France,* Paris, 1945, qui développe cette pensée.
5. Saint Grégoire de Nysse, *Vie de Moïse.* Trad. J. Daniélou, Paris, 1942, p. 54.
6. Scti Thomæ, *Summa.*
7. Cf. P. de Saint-Seine, *Découverte de la vie,* Paris, 1945; F.-M. Bergounioux, *Esquisse d'une histoire de la Vie,* Paris, 1945.
8. Cf. Pierre Lecompte de Nouy, *La dignité humaine,* Paris, 1947.
9. *Exode,* III, 14. — Jean, VIII, 58.
10. Jean, XIV, 23.
11. Scti Thomæ, *Summae,* II-II, q. 24, a. 1, ad. 2.
12. R.P. de Parvillez, *La Joie devant la Mort,* Paris, 1938.
13. I. Jean, IV, 20 et 12.
14. *Ibid.,* III, 18; 15. *Ibid.,* III, 16-17; 16. *Ibid.,* III, 14-15.
17. Marc, VIII, 2; 18. Matthieu, XX, 28.

TABLE DES MATIERES

Remerciements de Son Eminence le Cardinal Suhard au R. P. Riquet 7

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Evangile et Biologie 13

Notes et références 41

DEUXIÈME CONFÉRENCE

De la matière à l'esprit 43

Notes et références 67

TROISIÈME CONFÉRENCE

Santé du chrétien 69

Notes et références 95

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Fécondité chrétienne 97

Notes et références 123

CINQUIÈME CONFÉRENCE

« Tu ne tueras pas » 125

Notes et références 155

SIXIÈME CONFÉRENCE

De la mort à la vie 157

Notes et références 187

Achevé d'imprimer en mai 1948
sur les presses de l'Imprimerie
GEORGES LANG, 11, rue Curial
Paris. Dépôt légal 2e trimestre 1948
N° B. 1844 - N° Éditeur 478

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

BV
4502
R5
LC Coll.

Riquet, Michel.
Le Chrétien face à la vie.

BV
4502
R5

LC Coll.

GTU Library
BV4502 .R5
Riquet, Michel/Le chretien face a la vie
G
3 2400 00031 0601

Imprimé en France.

180 Francs